

Pugnus Dei

Le Poing de Dieu

Sommaire

Chapitre 1 – Barbès 2008.....	2
Chapitre 2 – Les Directeurs du Parti.....	6
Chapitre 3 – Possédées du Démon lubrique.....	11
Chapitre 4 – Camille.....	16
Chapitre 5 – La destinée manifestante.....	21
Chapitre 6 – Le Boss.....	26
Chapitre 7 – Guantanamo Now.....	31
Chapitre 8 – Du rififi chez les trafiquants.....	38
Chapitre 9 – From Italy with love.....	42
Chapitre 10 – Una Napoletana, grazie.....	45
Chapitre 11 – Una Vaudouana, grazie ?.....	48
Chapitre 12 – Boat people.....	52
Chapitre 13 – Saga Africa.....	56
Chapitre 14 – Safari nzuri.....	61
Chapitre 15 – Au lit !.....	66
Chapitre 16 – Wake up.....	68
Chapitre 17 – I need to tell you something.....	70
Chapitre 18 – Burnout.....	75
Chapitre 19 – Où l'on apprend que l'exorciste est revancharde.....	79
Chapitre 20 – Die, demon bastard, die.....	82

Chapitre 1 – Barbès 2008

Le quartier était croulant. Ses rues baignant dans la chaleur d'août émettaient une aura de décomposition, physique comme morale. Ses bâtiments, tristes testaments d'un passé plus glorieux, respiraient la vétusté. Barbès, comme à son habitude depuis des décennies, continuait d'agoniser comme un arbre dévoré de l'intérieur par une myriade de parasites.

Tout du moins, tel était le sentiment de l'homme qui en arpentait les environs depuis plus d'une heure. Engoncé dans son long manteau noir, un col blanc ostensible indiquant son statut d'officiant de la plus puissante religion du monde, un chapeau aux bords large vissé sur la tête, et ce qui restait du visage caché derrière ses lunettes noires, l'homme à l'allure impeccable jurait fortement avec le reste de la faune qu'il frôlait avec répulsion. Son teint pâle n'arrangeait en rien son absence de discrétion, mais son armure sociale ignorait parfaitement les regards méprisants, parfois haineux, que lui jetaient les habitants à peine légaux qui l'apercevaient.

Sous ses habits particulièrement chauds pour la saison, Jean-Antoine Lugeac de Pennevanne ne transpirait pas. Régulant parfaitement sa température interne par la seule force de sa conviction, l'homme ne prêtait qu'une attention très faible à son environnement matériel. Tous ses sens étaient consacrés à la dimension spirituelle, et ses lunettes ne lui permettaient que de cacher à tous que ses yeux étaient en réalité fermés alors qu'il déambulait, apparemment sans destination précise, le long de ce nexus d'influences hérétiques et corruptrices.

Alors qu'il passait devant un immeuble de marabouts, il ressentit comme un millier de petites aiguilles glaciales lui pénétrer les chairs. Les pratiques mécréantes exécutées quotidiennement avaient teinté la résonance des murs à un point tel que les environs en étaient devenus agressifs envers un véritable Croyant. Mais Jean-Antoine Lugeac, appelé aussi Jaw, n'était pas un débutant, sa foi n'était pas fragile et pleine de failles où le doute aurait pu se glisser.

Intérieurement, il modela sa Croyance en un bouclier qui stoppa les aiguilles. Puis il la transforma en une masse immense qui alla frapper le bâtiment avec une juste fureur.

Plusieurs bris de verre se firent entendre, et Jaw émit un sourire alors qu'il comprenait que les païennes boules de cristal de ces charlatans séduits par les hordes de Satan avaient été brisées par sa volonté sacrée.

Cependant, il n'éprouva que peu de satisfaction à cette justice rapide et aux effets provisoires. Il n'était pas venu en ces lieux à la limite de la civilisation pour de si médiocres actions. Les vibrations qui le guidaient dans sa transe continuaient à chatouiller sa seconde vue. Il continua sa route sans même ralentir. Aux yeux d'un profane, absolument rien n'était arrivé.

Alors qu'il s'enfonçait plus profondément encore dans les ruelles, véritables zones de non-droit où ni honnête citoyen ni même police ne s'étaient aventurés depuis bien longtemps, l'agressivité jusque là latente des habitants se fit plus directe.

Tout d'abord, des insultes murmurées en passant, que le prêtre choisit d'ignorer dans sa quête plus importante de justice divine ; puis les gens cessèrent même de s'écarter de son chemin, et il heurta ainsi plusieurs épaules malveillantes ; finalement, une bande d'une demi-douzaine de jeunes basanés vêtus d'habits ridiculement larges et mal assortis finit par lui barrer carrément le chemin.

« Eh m'sieur, fit l'un, j'veux m'confesser. En fait j'suis grave atteint du péché de colère, v'voyez ? J'ai trop envie de casser la gueule aux sales Blancs arrogants. M'sieur, après tout, vous tendez toujours l'autre joue, c'est pas vrai ? »

Jaw s'arrêta brusquement, et retira vivement ses lunettes à verres ronds. Ses yeux gris se posèrent sur l'insolent qui venait de lui adresser la parole. La bande, d'un mouvement uni, fit un pas en arrière. Quelques secondes silencieuses et immobiles passèrent, les jeunes se jetant des coups d'œil incertains et quelque peu effrayés. Le prêtre fit un pas soudain vers eux, et ils reculèrent encore, cette fois-ci de plusieurs mètres. Après encore quelques instants, ils finirent par s'éloigner, d'abord à reculons, n'osant quitter l'homme des yeux, puis à course éperdue.

En effet, peu de gens pouvaient supporter le regard glacial de l'exorciste le plus efficace de France. Et quand ce regard ajoutait à sa froideur la promesse de mille souffrances, même le tigre le plus aguerri aurait fait profil bas et abandonné son territoire.

Au final, il n'était même pas agacé par ce qu'il venait de vivre. Cela permettait de remettre les pendules à l'heure sur quel classe sociale dirigeait de droit ce pays, et de toute façon Jaw était arrivé à sa destination.

Dans un mouvement qui fit voler les bords de son manteau, il se tourna vers la porte qui lui faisait face. Il tendit la main, paume en avant, et ressentit le frisson caractéristique qui lui fit hérissier les poils de l'avant-bras. Il n'y avait pas de doute, les émanations malfaisantes prenaient leur source dans cet immeuble.

Il s'avança et ouvrit le portail, mettant à jour un hall d'immeuble banal et mal entretenu. D'un œil inquisiteur, il inspecta les boîtes aux lettres. Pas une ne comportait un nom français, bien entendu ; pas un seul prénom chrétien parmi eux. Nulle surprise alors que les forces démoniaques s'agitent dans un lieu à la moralité si mal protégée.

Il remarqua alors que quelqu'un s'approchait de lui. Le gardien de l'immeuble ? Il se tourna vers la silhouette voûtée qui se traînait sans aucune dignité.

« Que voulez-vous ? » lança Jean-Antoine avec force autorité.

La silhouette ne broncha pas, et continua sa lente et maladroite marche. Le prêtre renifla, intrigué : l'air venait de se charger d'une odeur désagréable. Une odeur... de pourriture !

Vivement, il pivota sur lui-même et exécuta un coup de pied retourné impeccable, projetant sa chaussure renforcée de lamelles d'acier dans la tête de l'homme. Celui-ci tomba à la renverse en émettant un gémissement qui n'avait que peu en commun avec l'humanité. Son crâne éclata comme un fruit trop mur en rencontrant le carrelage, et la gerbe de mélasse verdâtre qui en jaillit indiqua à l'exorciste qu'il ne s'était pas trompé : le pauvre mécréant avait été transformé en zombie !

La souillure hérétique avait donc atteint des niveaux insoupçonnés, si son influence avait acquis le poids nécessaire pour dévorer l'âme de ses voisins. Cela dit, se dit le prêtre en s'avançant vers l'escalier, ces pauvres hères devaient posséder une âme bien fragile, dans un lieu où même l'humanité était si malsaine.

Là où la plupart des exorcistes auraient préféré rebrousser chemin, Jaw trouvait en cette adversité une motivation de plus pour agir. C'était ce caractère persévérant, cette pugnacité, qui lui avaient valu le sobriquet de Jaw dans les milieux qu'il fréquentait.

Le son de nombreux pas traînants sur le parquet aux étages supérieurs lui indiqua que le zombie qu'il venait de défaire n'était pas seul. Probablement tout le voisinage avait été transformé.

Avec vigueur, il s'élança sur les marches et atteignit le premier étage. Là, trois vieilles personnes l'attendaient, bras tendus dans sa direction. Leurs geignements couvraient presque les jappements hystériques d'un caniche lui aussi touché par l'infection spirituelle. Le parcours s'avérait bien difficile !

Jean-Antoine joignit ses mains sur le massif crucifix pendant à son cou, et prononça une prière rapide demandant à son seigneur de sauvegarder son âme et son corps pour les prochaines minutes. Puis d'une torsion subtile sur l'objet sacré, il le divisa dans sa longueur en deux parties symétriques, qu'il saisit chacune par sa courte barre.

Le crucifix de combat de Jaw s'était transformé en deux tonfas qu'il tenait en expert confirmé de leur utilisation en guerre sainte.

« Au nom du Père, du Fils, et de leur Poing Uni, que la paix envahisse vos corps fatigués ! » lança-t-il en se jetant sur le premier zombie qui l'atteignait presque.

D'un coup ascendant, il lui brisa le bras maladroit que celui-ci tendait, tandis que son autre arme allait percuter ses côtes. Le mort-vivant fut projeté en arrière et entraîna avec lui une des autres créatures impies.

Le chien, la bouche remplie d'écume, se jeta à son tour sur le prêtre en s'étouffant à moitié dans sa bave. Jean-Antoine l'arrêta d'un coup de pied retourné qui l'écrasa contre un mur dans un bruit de chair broyée et d'os émiettés. Le prêtre fit tourner ses tonfas et en donna un coup circulaire de chaque côté de la tête du dernier zombie debout. Le haut de son crâne fut propulsé vers le haut, précédant un flot de cervelle à moitié envahie par la pourriture.

Les influences maléfiques ne venaient pas de cet étage. Sans hésiter, notre héros se jeta à nouveau dans la cage d'escalier, sautant par-dessus le vide et rebondissant sur le mur pour atteindre la

rambarde du niveau supérieur. Il atterrit pieds les premiers sur la face d'un zombie qui bascula en arrière en laissant échapper un oeil arraché par l'impact.

Jean-Antoine se réceptionna sur le dos, et d'une impulsion impeccable se rétablit en position debout. Il tapa le talon de ses chaussures sur le sol pour se débarrasser des restes de chairs putrescentes et des esquilles d'os qui s'y étaient coincées et jura en constatant l'état déplorable de ses bottes d'inquisiteur.

Mais ses sens métaphysiques aiguisés lui indiquaient au moins qu'il s'approchait de son but : les émanations néfastes prenaient source dans un des appartement lui faisant face.

Et il n'y avait qu'une dizaine de zombies gémissants s'interposant entre lui et les portes.

Quelques difficiles et violents instants plus tard, l'exorciste pénétrait dans le logement qui l'intéressait. Il réunit ses tonfas pour reformer son crucifix qu'il réajusta à son cou ; il frotta les traces verdâtres qui maculaient le haut de son manteau ; il retira ses lunettes de soleil. Puis il referma la porte derrière lui, chassant instantanément de son esprit les nombreux morceaux de chair décomposée qu'il abandonnait sur le palier.

A présent, la phase difficile allait débiter.

Jean-Antoine s'avança lentement vers la chambre d'où tout venait. Des murmures tentateurs résonnaient dans ses oreilles et les ondes maléfiques étaient presque palpables. Un tremblement agitait les murs et les objets tout autour du prêtre. La plupart des exorcistes auraient déjà fui devant une vague aussi intense, mais pas lui.

Jaw ne pouvait pas abandonner à un tel moment.

Il poussa la porte qui s'ouvrit sans difficulté. Derrière, les abysses régnaient. L'exorciste prit un cierge dans une de ses poches intérieures et l'alluma à l'aide d'un briquet d'or. Il prononça une prière spécifique en latin et fit un pas en avant.

Les ténèbres refluent en poussant un cri abominable qui résonna dans tout l'immeuble, et la lumière tremblotante issue de la bougie posa sa faible mais tendre emprise sur la pièce. Un grand lit en occupait l'espace ; y était allongée une femme belle, bien que Noire. Ses ongles enfoncés dans le matelas, un rictus déformant ses traits, la terreur se lisant dans ses yeux : Jean-Antoine avait trouvé son cas de possession.

Paralysée sur le lit par la présence de la bougie bénie par le Pape lui-même, elle n'était pas d'un grand danger pour l'instant, mais il valait mieux s'en assurer. Le prêtre posa délicatement la bougie en équilibre sur une petite table et sortit un petit sac de sel sacré d'une autre poche. Il le versa entièrement autour du lit, dessinant un cercle d'emprisonnement.

Puis il se déplaça jusqu'à la fenêtre close, et s'aperçut que les volets avaient été fixés à l'aide de clous. Il ouvrit les vitres et enseigna aux planches vieilles que la force de son pied était applicable aussi bien aux créatures infernales qu'aux satanés objets.

Sous la force de ses chaussures, le bois éclata et les débris dégringolèrent jusqu'à la rue en contrebas. Mais surtout, la lumière du jour se déversa à nouveau dans la pièce, arrachant des cris de haine et de douleur à la pauvre créature toujours allongée.

Jaw se retourna et marcha jusqu'au lit, monta dessus, et se pencha jusqu'à que sa tête fisse face au visage féminin. Les lèvres noires se tirèrent à nouveau en un sourire fou, mais l'exorciste fixait avec insistance la victime dans les yeux.

Puis, sans prévenir, il lui saisit la base des cheveux d'une main et la frappa violemment de l'autre poing. Puis il s'éloigna alors qu'elle poussait un rugissement de rage et de surprise.

« Ça, c'était pour t'annoncer la couleur, pourriture des cercles infernaux. Tu n'as pas affaire à un petit exorciste de quartier. »

Les yeux injectés de sang de la possédée le dévisagèrent avec suspicion, alors qu'un grondement de fauve sortait de sa gorge.

« Il y a deux façons pour toi de sortir d'ici. Celle facile, où tu décides tout de suite que finalement, le monde maudit duquel tu viens te manque soudainement et que tu vas y retourner. Et il y a l'autre façon, celle difficile. Celle qui passe par moi. »

Les deux continuèrent de se dévisager plusieurs secondes dans le silence. Puis soudainement, la jeune femme expira en écarquillant les yeux. Tout d'abord la surprise, puis la peur et enfin la

tristesse envahirent tour à tour ses traits.

« Oh mon Dieu... Que m'est-il arrivé ? demanda-t-elle, les larmes au bord des yeux.

— N'invoquez pas le nom du Seigneur en vain, mécréante ! lui répliqua vivement Jean-Antoine. Si vous l'honoriez suivant les usages corrects et enseignés par notre Église, jamais tout ceci ne serait arrivé.

— Mais... quoi ?

— Vous avez été possédée par un esprit malin qui a utilisé votre corps comme ancre dans ce monde, lui permettant de nuire à l'aide de maléfices classiques. Il semblerait que je l'ai fait fuir par ma seule présence. Ces démons ajoutent manifestement à la méchanceté la lâcheté la plus crasse que j'ai connu !

— Ce que vous racontez est complètement insensé !

— Allez le dire à vos tristes voisins ! »

L'exorciste replaça sa bible dans sa poche et s'apprêta à repartir.

« Ma tâche ici est terminée. Vous devriez vous débarrasser rapidement des cadavres. La police ne risque pas de vous déranger, dans une telle zone de non-droit, mais si vous les laissez sur place, la pourriture peut provoquer des maladies. Et je ne parle pas de l'odeur. »

Il était sur le seuil de la porte et se retourna.

« Oh, et pour rembourser les dégâts, tenez ! »

Il lança un petit objet que la jeune femme, sans sortir du lit, rattrapa au vol.

Elle poussa un nouvel hurlement de douleur tandis que des écailles noirâtres apparaissaient sur tout son corps et que des flammes jaillissaient autour d'elle. Dans sa main rougeoyante, un petit crucifix béni achevait de fondre.

« Ah ! lui lança Jaw en revenant triomphant vers le démon. Tu pensais que j'allais tomber si facilement dans tes mensonges ? Eh bien pour un suppôt, tu supposes bien mal ! »

Il brandit son lourd crucifix de combat et fit face au démon paralysé par la douleur.

« Aucun de tes congénères ne peut supporter le poids de la Justice Divine ! Au nom du Seigneur, de son Poing, l'Église, et de sa Voix, le Parti ! »

Il abaissa alors la croix, telle un marteau, sur la tête du démon qui se brisa sous l'impact. De la faille dans son crâne, un vent violent souffla qui projeta l'exorciste en arrière. Un cyclone commença à se former autour du cadavre qui reprenait peu à peu une apparence humaine.

Jean-Antoine reprit rapidement ses esprits et se mit à psalmodier de toute la force de ses poumons, tentant de se faire entendre malgré le vacarme de la tempête naissante. Il en appelait au Seigneur, mais surtout à ses armées angéliques et à leurs épées de flamme, les suppliant de lui prêter leur puissance purificatrice pour guérir cette blessure souillée sur Terre.

Malgré son intense concentration, il gardait suffisamment d'esprit pour réussir à éviter les objets projetés par le vent : tables, chaises, vêtements affriolants, menottes en peluche rose, godemichés... La jeune femme semblait avoir eu une vie très dissolue avant sa possession !

Et finalement, la tempête avorta et les objets retombèrent, laissant un Jean-Antoine Lugeac de Penneance haletant, épuisé, mais victorieux.

Chapitre 2 – Les Directeurs du Parti

Un élan transperça la poitrine de Jean-Antoine, si violent qu'il se résigna à s'arrêter encore une fois. Il s'adossa à un poteau, grimaça et pressa une main contre son cœur dans le vain espoir de calmer la souffrance. Il devait lutter pour respirer, des frissons fiévreux le parcouraient tout entier, mille aiguilles s'enfonçaient dans son corps en une torture sans fin.

Le mal avait progressé si sournoisement qu'il ne s'était d'abord aperçu de rien. Une gêne vague, un essoufflement léger, un malaise général... Il ne s'était pas inquiété, attribuant cette fatigue inhabituelle aux événements récents. Depuis, la situation n'avait cessé d'empirer ; il peinait maintenant à tenir sur ses jambes tremblantes. Serait-ce une malédiction de l'entité qu'il avait si difficilement vaincue ? Peut-être, il ne pouvait l'affirmer. Tant d'autres ennemis souhaitaient aussi le voir mort... N'importe lequel aurait pu profiter de cet instant où son attention était détournée pour le frapper par derrière. Mais il ne se laisserait pas abattre si aisément. Jean-Antoine Lugeac de Penneance était taillé dans un bois autrement plus dur. Les sorciers et les démons ne pourraient pas dormir sur leurs deux oreilles de si tôt !

Lorsqu'une petite dame tirant un caddie derrière elle lui jeta un regard méfiant, il réalisa qu'ainsi effondré contre un poteau, il ressemblait plus à une loque qu'à un chêne inébranlable. Prenant son courage à deux mains, il se redressa, reprima un gémissement et poursuivit sa route.

Peu importait le calvaire qu'il endurait actuellement, il ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Il disposait en effet d'un remède qui le débarrasserait sur-le-champ de cette malédiction, un élixir précieux béni par l'archevêque. Grâce à lui, il serait vite guéri. Il dissimulait ses ultimes provisions dans un appartement miteux qui lui servait de temps à autre pour épier les agissements d'un homme suspecté de magie noire. Il ne lui restait plus qu'à s'y rendre.

*
* *

Sur la droite, s'ouvrait une petite rue latérale. Des bâtiments lépreux, un trottoir submergé par des sacs poubelles où des rats d'égoûts gambadaient en toute quiétude, un SDF étendu de tout son long sous un amas de cartons, des seringues, des vieux préservatifs, des canettes de bière, une carcasse de voiture désossée et carbonisée, une odeur indéfinissable, mélange d'alcool, de cannabis et d'urine, la venelle criait à chaque passant qu'il risquait sa vie s'il osait s'aventurer en ces lieux. Jean-Antoine retint un sourire soulagé. Il arrivait enfin.

Il s'engagea dans le hall d'un immeuble si décrépît qu'on l'aurait dit désaffecté en baissant la tête. Pour la réussite de sa future mission, il préférerait passer inaperçu. Il demeura aussi loin que possible d'un groupe de jeunes et de leurs pitbulls. Du coin de l'œil, il s'aperçut que chiens et maîtres le contemplaient d'un air mauvais. Il s'arrêta devant l'ascenseur avant de se rappeler qu'il était en panne depuis des lustres. À vrai dire, personne ne l'avait jamais vu fonctionner. Serrant les dents, l'exorciste entama la longue ascension de l'escalier sous la lumière vacillante des rares ampoules encore intactes. Au moins, la pénombre lui épargnait la vision des tags obscènes qui couvraient chacun des murs et s'étendaient parfois jusqu'au plafond. Il atteignit sa porte. Fracturée. Peut-être l'œuvre des jeunes délinquants d'en bas. Il tendit l'oreille un instant, peu désireux de livrer un combat avec cette douleur lancinante qui le taraudait. Les voisins du dessous se disputaient, ceux de gauche écoutaient du rap, ceux de droite regardaient un film d'action qui maintenait le rythme d'une explosion toutes les 30 secondes. Étrangement, ceux du dessus demeuraient silencieux. Sans doute étaient-ils partis sans régler leur loyer. Quoi qu'il en soit, son appartement semblait désert. Il poussa la porte et s'aventura à l'intérieur. Rien n'avait bougé. Il faut dire qu'il n'y avait pas grand-chose à fouiller. L'unique pièce n'était meublée que d'une paillasse, d'un réchaud et d'une écuelle. Du moins en apparence. Il referma le battant derrière lui et, sans perdre un instant, ôta sa chemise. Il la plia avec le soin né de l'habitude avant d'examiner l'étendue des dégâts sur son torse. Le doute n'était plus permis. Il s'agissait bel et bien d'une œuvre démoniaque. Des hématomes noirâtres traçaient des symboles sataniques et des blasphèmes sur sa peau : une tête de bouc, un pentacle

inversé et, pire que tout, une phrase : « Fuck the Pope ». Ah, les chiens ! Marquer un serviteur fidèle de l'Église de graffitis aussi infamants ! Il bondit vers la paillasse avec rage, s'y laissa tomber à genoux. La latte du plancher sur la gauche était disjointe, mais nul ne l'aurait deviné. Il la souleva et révéla un flacon presque plein d'Élixir Végétal de la Grande-Chartreuse. Déterminé à effacer ces abominations, il s'empara de la bouteille, la déboucha et en but de longues gorgées. Le breuvage lui brûla la langue, l'œsophage et l'estomac, mais il se força à en avaler de grandes rasades. Lorsqu'il laissa retomber sa main, la tête lui tournait. Il posa le flacon à côté de lui et s'étendit avec un soupir d'aise, attendant que le remède produise son effet. Bientôt, la douleur reflua et un bien-être profond la remplaça.

Il demeura allongé un moment, fixant le plafond, s'appliquant à vider son esprit afin de purifier son âme. La souffrance avait totalement disparu et il se sentait partir à la dérive. Rien ne pouvait le déranger. Ni les éclats de voix, ni le rap, ni les explosions, ni les cafards qui entreprenaient l'escalade de son bras. Il fallut de nombreux coups de klaxon répétés avec insistance pour le tirer de sa transe. Avec un soupir résigné, il se leva et s'approcha de la fenêtre d'une démarche quelque peu vacillante. Le responsable de ce vacarme était un pick-up chargé de cages contenant des poules et des boucs, tous noirs. L'exorciste recouvra aussitôt sa lucidité et ses réflexes professionnels. Il manœuvra discrètement l'espagnolette, glissa un bras à l'extérieur et chercha à tâtons le déclencheur à distance fixé sous le rebord. Une pression et la caméra dissimulée en toute discrétion dans un lampadaire commença à enregistrer la scène. Au même instant, le sorcier se précipita hors du bâtiment d'en face avec force imprécations.

— Ah, Ah ! Vous êtes faits comme des rats ! jubila Jean-Antoine tandis que l'homme entreprenait de décharger les cages avec l'aide du conducteur. C'en est fini des rituels sanglants dans les caves ! Bientôt, vous croupirez en prison !

Et, en cellule, ils recevraient la visite d'un psychiatre un peu particulier qui se chargerait d'extirper le mal qui s'enracinait dans leurs cœurs.

L'exorciste resta à la vitre jusqu'à ce que les deux acolytes disparaissent dans les profondeurs de l'immeuble. Satisfait, il pressa une fois de plus le déclencheur et stoppa l'enregistrement. Il se retourna pour regagner le confort sommaire de sa paillasse et se pétrifia. Sur le seuil, un individu vêtu d'un uniforme complet de motard, équipé d'un casque et portant un carton de pizza. Ils se dévisagèrent pendant quelques secondes. Ami ou ennemi ? Dans ce quartier mal famé, il n'était peut-être pas utile de se le demander... Jean-Antoine s'apprêtait à ouvrir les hostilités quand l'intrus sembla prendre une décision. Il s'accroupit pour poser son fardeau à terre, ôta son casque et le rangea à côté. Il passa alors les mains dans sa longue chevelure blonde, secoua légèrement la tête pour redonner du volume à son brushing et se releva pour se débarrasser de sa combinaison. Lorsqu'il fit de nouveau face à l'exorciste, le menaçant inconnu s'était métamorphosé en un jeune cadre dynamique au sourire si étincelant de blancheur qu'il aurait pu jouer dans une publicité pour dentifrice. Ses cheveux ondulaient, si souples et chatoyants que les marques de shampoings se le seraient arraché. Ses yeux scintillaient d'intelligence et d'énergie. Impossible de le confondre avec un délinquant ou avec un sorcier sataniste. D'ailleurs, il était presque trop lumineux pour être honnête. Avec agacement, Jean-Antoine se fit la réflexion que ce freluquet réussirait aisément à lui faire de l'ombre lors d'une soirée ou d'un dîner. L'homme le scrutait d'un air rêveur, accordant une attention toute particulière à son torse nu. Quand il daigna enfin détacher son regard de ses pectoraux, il lui tendit la main avec une expression charmeuse :

— Bonjour, monsieur de Penneance. Je suis Charles-Emmanuel Griff. C'est pour moi un grand honneur de faire votre connaissance.

Le fils d'Onésiphorine Griff ! Si un personnage d'un tel rang se déplaçait jusqu'à ce trou, c'est que l'heure était grave.

— Tout le plaisir est pour moi.

Ils continuèrent à se serrer la main pendant au moins trente secondes, Charles-Emmanuel répugnant visiblement à le lâcher.

— Je serai bref, monsieur, se lança-t-il enfin. Vous êtes l'Exorciste Officiel du Parti, son fer de lance contre le mal qui se tapit dans les bas-fonds de notre pays, son glaive prêt à foudroyer les

ignobles êtres qui se livrent à des pratiques condamnables, la lueur d'espoir qui brille dans les ténèbres pour leurs innocentes victimes, le gardien de nos institutions, le garant de la paix, le... Jean-Antoine en oublia sa rancœur naissante. Ce petit avait bon goût finalement et il savait parler. Charles-Emmanuel parut galvanisé par la mine mi-satisfaite, mi-euphorique de son interlocuteur. Il poursuivit de plus belle sans prendre le temps de respirer.

— Vous avez prouvé en maintes occasions votre fidélité, votre foi inébranlable dans la justice. Vous avez triomphé de nombreuses épreuves, affronté d'innombrables ennemis, mais la route est encore longue et semée d'embûches. Le Parti compte sur vous et la France a besoin de vous.

Sa voix exaltée avait enflé jusqu'à couvrir la dispute, le rap et les explosions. Il s'interrompit enfin, hors d'haleine, et reprit son souffle avant de continuer.

— Vous êtes notre meilleur atout pour la bataille qui s'annonce. C'est pourquoi la Direction souhaite vous rencontrer afin de vous confier une nouvelle mission.

Il plongea la main dans sa veste, tira un carton d'invitation de sa poche intérieure et le remit à Jean-Antoine.

Monsieur,

Vous êtes attendu aux endroit et heure habituels pour un entretien préliminaire.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de la considération de nos sentiments les meilleurs et les plus respectueux avec notre sympathie la plus profonde et véritable.

La Direction du Parti.

Lorsque l'exorciste releva les yeux, Charles-Emmanuel le contemplait de nouveau d'un air rêveur. Il enfouit derechef sa main dans sa veste et en sortit une carte de visite qu'il lui tendit.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit : d'un chauffeur pour la soirée ou d'une aide quelle qu'elle soit, n'hésitez pas. Appelez-moi.

Avec un clin d'œil des plus incongrus, il fit volte-face et revêtit sa combinaison de moto.

— Veuillez me pardonner ce départ brutal, mais j'ai eu énormément de mal à découvrir votre cachette et j'ai dû revenir six fois avant de vous y croiser. Je suis un peu en retard sur mon agenda du jour, il faut absolument que j'y aille.

Il donna une chaleureuse poignée de main à son interlocuteur, enfila son casque, ramassa sa pizza et s'éclipsa rapidement.

Jean-Antoine se détourna vers la fenêtre un instant.

— Rappelez-vous, vous pouvez me joindre n'importe quand.

Charles-Emmanuel avait passé la tête dans l'entrebâillement pour lui lancer ce dernier message avant de disparaître définitivement cette fois.

L'exorciste demeura immobile, pressentant que de bien sombres événements allaient se produire. Sinistre augure, un bouc poussa un bêlement à fendre le cœur, comme pour le conforter dans son opinion.

*
* *

À l'heure habituelle, Jean-Antoine se présenta dans une supérette tranquille du 5^e arrondissement. Le gérant de la boutique, un vieil homme aux traits fatigués, jeta un coup d'œil indifférent sur lui. Dès qu'il le reconnut, il troqua ses airs dédaigneux pour une expression obséquieuse, bondit sur ses pieds, contourna le comptoir avant d'exécuter une rapide courbette devant lui.

— Monsieur, le Comité de Direction vous attend.

Il écarta le rideau qui menait à l'arrière-boutique et s'effaça pour le laisser passer. Quand il franchit l'embrasure, Jean-Antoine pénétra dans un autre monde, tout de magnificence et de lumière. Une moquette épaisse d'un bordeaux profond, des lambris ouvragés de bois précieux, des lustres de cristal... Ce n'était pas la première fois qu'il venait en ces lieux secrets, loin de là. Il retrouvait avec bonheur ce faste, ce parfum de luxe. Il se sentait bien plus à sa place ici que dans l'appartement miteux qui lui servait de QG. Au bout du couloir, une double porte donnait sur une immense pièce. Trois personnes assises à une large table de palissandre le regardaient approcher : Onésiphorine Griff, Ernest-Antoine Serpillière et Jérôme-Alphonse Patrice.

— Bonjour, Monsieur de Pennevanne, installez-vous, je vous prie.

Leurs mines sombres confirmèrent les soupçons de Jean-Antoine. Onésiphorine Griff ouvrit le feu.

— Je vous remercie d'avoir pu répondre si vite à notre appel.

— C'est tout naturel. Je suis à votre service.

— Nous vous avons convoqué de façon cavalière, continua Jérôme-Alphonse, car la situation présente exige des mesures rapides et radicales.

— En effet, l'heure est grave, surenchérit Ernest-Antoine. Ces derniers mois, les cas relevant de votre compétence se sont multipliés dans des proportions inquiétantes.

— Des possessions, des malédictions, des envoûtements, des manifestations diaboliques... énuméra Onésiphorine.

Jean-Antoine se dit que, si la discussion se poursuivait ainsi, il risquait fort d'attraper un torticolis dans les prochaines minutes.

— Excusez-moi, les interrompit-il, qu'entendez-vous par « dans des proportions inquiétantes » ?

— N'avez-vous donc rien remarqué ? s'étonna Onésiphorine.

— Je suis un exorciste, pas un chasseur qui exhiberait ses trophées avec fierté, répliqua-t-il avec une certaine raideur. Je suis tout entier consacré à ma tâche, je ne tiens pas de comptes.

Un silence salua ses paroles. Les membres du Comité échangèrent des regards déconcertés.

— Bon, reprit Jérôme-Alphonse. Quoi qu'il en soit, nous avons notre réseau de surveillance des phénomènes inexplicables.

L'homme s'empara d'une télécommande posée sur la table et pressa un bouton. Un pan du plafond s'effaça, laissant apparaître un vidéoprojecteur. Simultanément, un écran descendit à l'extrémité de la pièce. Une nouvelle pression et un diaporama de graphiques entama un lent défilé : « Évolution du nombre de phénomènes inexplicables (disparitions mystérieuses, supposition de poltergeist et autres esprits démoniaques) », « Évolution du nombre de possessions avérées », « Évolution du nombre de changements de personnalités (possibilités d'envoûtements et de possessions) »... Toutes les courbes présentaient une évolution exponentielle. Au fur et à mesure de leurs apparitions, une sueur froide couvrit la peau de Jean-Antoine. Des bribes des explications du comité valseaient dans sa tête tels de sinistres augures : « D'honnêtes pères de famille qui commettent soudain des attentats à la pudeur, de paisibles retraités qui multiplient tout à coup les voies de fait et des tapages nocturnes... Aucun milieu n'est épargné... Depuis la plus humble caissière de la France d'en bas jusqu'au neurochirurgien de la France d'en haut... ».

Et, enfin, Ernest-Antoine lui infligea le coup de grâce :

— D'ailleurs, malgré votre grand talent, nous avons été forcés de faire appel à des intérimaires approuvés par le Vatican pour faire face à cette recrudescence. Certes, aucun n'a votre classe et votre efficacité, mais leurs prestations sont amplement suffisantes pour les cas les plus bénins.

Le sang de Jean-Antoine ne fit qu'un tour. Quoi ? De la concurrence ? C'était inadmissible ! Il était l'unique Exorciste Officiel ! Il était hors de question qu'il s'accommode de cette mascarade. Le comité perçut sa fureur, car, sur les signes pressants de ses compagnons, Ernest-Antoine se hâta de poursuivre :

— Si nous les avons engagés, c'est aussi pour vous libérer de vos tâches quotidiennes afin de vous affecter sur une mission autrement plus délicate, une enquête que seul un être d'exception tel que vous pourra réussir. Ces événements ne peuvent être le fruit du hasard. Quelqu'un ou quelque chose conspire dans l'ombre dans un but inavouable. Vous êtes notre meilleur atout, l'unique personne à pouvoir déterminer la nature du danger et à être de taille pour mener cette bataille. Accepterez-vous

cette tâche ? Le Parti saura se montrer reconnaissant.

Jean-Antoine demeura un instant silencieux. Une manœuvre d'une telle ampleur sous-entendait que le ou les cerveaux de l'opération étaient aussi intelligents que redoutables. Cette mission l'entraînerait sans aucun doute dans des eaux troubles où il payerait la moindre erreur de sa vie. Un délicieux frisson d'expectative le parcourut. Il sourit :

— J'accepte.

Chapitre 3 – Possédées du Démon lubrique

À l'orée du bois, assis au sommet de la falaise, le vent fouettant les dunes de sable tandis que la neige montait en tourbillons dans l'air fraîchissant du crépuscule, Jean-Antoine contemplait les geysers d'acide du cercle polaire volcanique, plissant les yeux face au soleil levant qui faisait fondre la banquise comme un esquimau sucé par les deux bouts.

Le Parti avait été on ne peut plus clair. La menace à peine voilée de Jérôme-Alphonse Patrice, l'ahurissant séide débonnaire d'Onésiphorine Griff, de l'envoyer cueillir des pâquerettes en Ouganda s'il échouait, l'avait rendu tout chose.

Il broya dans son poing livide la carte de membre du Parti qu'il tenait de son père, un présent qu'il avait lui-même hérité de son propre père, et qui provenait même encore d'avant, de l'arrière arrière grand grabataire qui en avait été à la tête, du Parti, dans les années 2.

Le Jalp soupira. Quelles épreuves le guettaient, tout au long de son périple plein d'embûches ?

Il éteignit son holo-3d et sortit de chez lui sans oublier son parapluie car Pétunia Lavalanche avait annoncé de fortes précipitations pour le début d'après-midi et, d'ailleurs, lui-même sentait qu'il faisait un peu de tachycardie. Il était encore sous le choc de sa confrontation récente avec l'entité démoniaque – pas Onésiphorine Griff, l'autre –, surtout qu'il allait sur ses quatre-vingt dix-sept ans et que les pompes, il n'en faisait plus que deux séries de cent quatre-vingt avant le petit déjeuner.

Il claqua sa porte d'entrée et s'en éloigna au possible.

Jean-Antoine décida de débiter son enquête par le plus évident : le bar à putes The Devil's Rejects où il avait ses habitudes et dont il connaissait le tenancier, Pimprenelle D. Lisquescent. Pimprenelle était un ancien des forces spéciales, affecté aux missions ultrasecrètes, ce qui en faisait un adversaire redoutable aux échecs et au tarot, et un indic de premier ordre en matière de possessions démoniaques.

Jean-Antoine parvint au Devil's Rejects à l'heure de pointe, vers onze heures du matin, alors que les souteneurs soutenaient le comptoir, trempant des pâtisseries tièdes dans le café très noir qui avait donné son nom à l'établissement.

Le Jalp salua Pimprenelle d'une œillade appuyée, pour lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas là d'une visite à caractère privé, mais qu'il avait à lui parler. Et peut-être se faire une petite partie d'échecs s'il avait le temps.

Sans sourciller, le patron s'empara de deux tasses de breuvage satanique et guida l'enquêteur vers la table du fond qui était réservée pour ce genre de situation.

« Tu m'as l'air en forme, Antoine.

— Ne m'appelle pas comme ça, Pimprenelle. Je sais que je déteste ce prénom ridicule. Appelle-moi Jean-Antoine, comme tout le monde.

— Pas de problème. Qu'est-ce qui me vaut ta visite ? On ne te voit plus beaucoup dans le coin depuis...

— J'ai tourné cette page de mon existence, Pimp. J'ai des regrets, parfois, lorsque je me retrouve, le soir venu, pantelant devant mon bol de ketchup aromatisé à la moutarde, je me dis que le monde a tellement changé depuis que j'y projetais mes idéaux de jeune énarque... à moins que ce ne soit moi qui aie changé.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire. Quand tu songes à la pauvreté spirituelle qui frappe notre société soi-disant moderne, il y a de quoi tourner le dos à toute forme de luxure pour se réfugier dans le dénuement le plus béat. »

Ils rirent tous deux de cette plaisanterie vieille comme Malthus Salem et trempèrent leurs moustaches d'adolescents prépubères dans la mixture âcre que le patron avait subtilisée au bar avant de venir s'asseoir. La lave caféinée déferla dans la bouche de Jean-Antoine avant d'obstruer brièvement sa gorge puis de bifurquer avec un sifflement aigu vers son œsophage, explosant en vibrations de chaleur dans sa poitrine glabre encore que musculeuse.

Un hoquet de profonde stupeur s'extirpa d'entre ses dents.

« Dis donc, Pimprenelle, c'est du robusta ton café !

— Si tu me disais ce qui t'amène ? Tu n'es pas venu pour compter les mouches crevées derrière le

comptoir ?

— Je travaille pour le Parti, maintenant. Je suis en mission Top Priorité » révéla Le Jalp en braquant ses yeux reptiliens en direction du placide patron de bar.

Ce dernier avala une bouffée d'air enfumé. Aucun son ne franchit ses lèvres. Il était pourtant si loquace d'habitude.

« Je vois que tu sais à quoi t'en tenir, reprit Jean-Antoine en dégainant son étui à cigarettes incrusté de diamants. Tu sais donc que j'ai le permis de tuer.

— Ouais, mais, tu débutes. Tu n'as que six points sur ton permis.

— Touché. Tu as raison, mais c'est plus que suffisant pour mener à bien ma tâche. »

Pimprenelle balança la tête en arrière, comme s'il avait été sonné par un uppercut.

« Okay mec. C'est toi qui mènes le jeu. Tu as clairement trois coups d'avance sur tout le monde et je préfère être de ton côté du plateau quand tu mettras les autres "mat".

— Bien. On parle le même langage. J'agis directement sous les ordres d'Onésiphorine Griff, le charismatique et psychotique leader du Parti...

— Purée !

— ... en étroite collaboration avec Ernest-Antoine Serpillière, rusé farfadet aux connaissances encyclopédiques...

— La vache !

— ... et marqué à la culotte par l'ignominieux Jérôme-Alphonse Patrice, le perfide et cupide subalterne du susnommé leader.

— Aucune idée de qui sont ces types, mais rien que leur nom fait peur. »

Sur ces mots, Pimprenelle se leva d'un mouvement souple et félin, sourit doucement à l'exorciste et bondit sur un balai comme un guépard sur une gazelle. Il commença à frotter le sol avec une énergie inexpugnable, à tel point que ses joues tavelées prirent une teinte de brique sous l'effort herculéen.

Muet de saisissement, Jean-Antoine se raidit, les sens en éveil, la cigarette figée en l'air telle une statue de papier qui se consumait à petit feu.

Se pouvait-il qu'il soit en présence d'une possession démoniaque, à imputer à la bouleversante fée du logis ?

« Mon instinct ne m'a pas fait faux bond, grinça-t-il en mâchonnant un cure-dent. Le Devil's Rejects était l'endroit idéal pour entreprendre ma quête d'indices majeurs. »

Pimprenelle éclata d'un rire de fillette comme le sol devenait lisse et brillant, débarrassé des ordures qui y étaient jonchées dessus depuis trois jours et trois nuits. Sa hideuse besogne accomplie, il agrippa le balai entre ses pognes moites, le glissa entre ses jambes et se mit à le faire coulisser d'avant en arrière, poussant des cris de plus en plus tridents à mesure que le frottement du bois échauffait ses parties intimes.

Tapi sous les coups de boutoir que faisait son cœur dans ses oreilles, un clapotis de tam-tam africain entamait sa mélodie ensorcelante et terrible.

Ainsi, Jérôme-Alphonse Patrice, sous ses airs peu commodes, avait eu le nez aquilin : les coupables n'étaient pas tout blancs dans cette affaire.

« Quelle chose bouleversante ! » s'exclama notre héros en achevant de siroter son café.

Aussi soudainement que l'envoûtement avait pris corps, Pimprenelle lâcha le balai et reprit sa place face à Jean-Antoine, sans plus de cérémonie.

« Mais arrêtons de ressasser le vieux temps, déclama-t-il, que me vaut donc ta venue ?

— Je ... euh... suis chargé par le Parti d'enquêter sur la préoccupante recrudescence de cas de possessions démoniaques. Tu as remarqué des événements étranges de ton côté ? Qui sortent de l'ordinaire ?

— Rien de spécial. Sous ses airs vaguement dépravés, le Devil's Rejects est un bon petit bar à putes sans histoires.

— Je sais. Je ne cherche pas à te placer en porte-à-faux. C'est juste que si tu as eu vent d'un truc, ce serait bien que tu me mettes au parfum.

— Il y a bien un élément récurrent, que les macs m'ont rapporté...

— Oui ?

— Paraît que les recrutements se font faciles, en ce moment.

— Des filles de l'Est, toujours ? Des nouvelles filières ?

— Non. Des filles évadées du couvent. Des nonnes.

— Des nonnes ?

— Comme je te le dis. Et il paraît que ce ne sont pas les plus vieilles. Ni les plus moches !

— C'est vrai que ce n'est pas banal.

— Le seul souci, c'est qu'elles euh... comment dire...

— Elles manquent d'expérience, forcément.

— Non, ce n'est pas tant ça que le fait qu'elles oublient de demander aux clients d'allonger les billets. C'est comme si elles étaient poussées par une volonté étrangère bien plus acérée que la leur propre. »

Les deux hommes se jaugèrent et dans la tension qui animait le lien muet et intense de leurs regards aiguisés comme des dagues sacrificielles, Jean-Antoine sut que Pimprenelle disait la vérité, une vérité terrible et ancestrale qui lui vaudrait peut-être le bâcher ou la potence si les responsables venaient à avoir vent de ses paroles délatrices.

« Est-ce que je peux en voir une, euh, en particulier, pour l'interroger ?

— Une nonne déchuée ?

— Oui, Pimp. Tu es détenteur d'un savoir immense, mais je ne peux me contenter de ta parole. J'ai besoin de voir de mes yeux.

— Pas de problème, Saint Thomas. Je vais t'en pêcher une. Mais ne la bouscule pas trop, ces religieuses sont fragiles. J'ignore quelle sorte de nourriture on leur donnait, dans leur couvent, mais cela semble avoir fragilisé leur constitution.

— Spirituelle.

— Hein ?

— Spirituelle, la nourriture.

— Ah. Ça ne nourrit pas sa nonne. »

Pimprenelle partit quérir une fille peu farouche que les questions inquisitrices de l'exorciste n'effraieraient pas. Il en dénicha une au détour d'un sombre corridor et lui expliqua en quelques mots ce qu'il attendait d'elle. La fille haussa les épaules et accepta de rencontrer l'exorciseur. Chemin faisant, elle rencontra dix-sept amies qu'elle convia également à l'interrogatoire.

C'est donc une véritable armée de nonnes dépravées que Jean-Antoine vit débarquer à sa table une poignée de minutes plus tard. Seule celle que Pimprenelle avait accostée s'assit à la table de l'exorciste et le dévisagea d'un air provoquant, tandis que les autres se postaient de part et d'autre d'eux, telles de frêles sentinelles armées de simples étoffes vaporeuses, au travers desquelles la lumière aimait jouer pour souligner leurs courbes délicieuses et laiteuses.

Les présentations furent rapidement expédiées et Le Jalp entra dans le vif du sujet.

« Parlez-moi de votre récent changement de voie. Que s'est-il passé ? »

Les filles murmurèrent entre elles, comme si elles délibéraient sur la conduite à tenir.

Jean-Antoine mordilla sa lèvre supérieure. Avaient-elles reçu des menaces ? S'en prendrait-on à elles si elles répondaient à ses questions ? Peut-être, après tout, c'était un risque à courir, l'enquête piétinait et il s'agissait de sa seule piste. Cela valait bien quelques cadavres de puttes nonnes sur les bras et sur la conscience.

Le Jalp savait quand son sens prononcé des valeurs devait être mis en suspens au nom d'une cause plus noble, plus grande, et qui brassait bien plus de biftons que les nonnes n'en verraient jamais de toute leur existence terrestre même si elles finissaient par se décider à se faire rétribuer pour leurs services.

Dans de telles situations, où il savait que sa conduite pouvait prêter à confusion, l'exorciste saignait à l'intérieur de son cœur, caché derrière son sourire de façade, protégé par la carapace délictueuse de la solitude et de l'inflexible confiance en soi, il regrettait le manque d'empathie des hommes qui leur faisait croire qu'il était tel qu'il voulait paraître.

« C'est la Voix, avoua enfin à mi-voix la nonne installée face à Jean-Antoine.

— Dans votre tête ? Il y a une voix dans votre tête, qui vous dicte vos actes ?

— Oui, monsieur du Parti.

— Voyons, ne faisons pas tant de manières. Appelez-moi simplement monsieur Lugeac de Penneance.

— C'est plus fort que nous, monsieur Lugeac de Penneance, et, sauf votre respect, c'est plus fort que vous aussi.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons imploré Dieu de nous accorder la force de résister à la Voix qui résonnait dans nos têtes et nous commandait de faire toutes ces choses...

— Des choses dégoûtantes...

— Oh oui, monsieur Lugeac de Penneance, oh oui. Répugnantes. Vous ne pouvez pas vous imaginer.

— Si, si, j'imagine très bien. »

Le Jalp passa sa langue sur ses lèvres craquelées.

« Sinon, par simple curiosité, combien prenez-vous pour vos... prestations ? »

Pour toute réponse, une main manucurée l'empoigna et le fit basculer par-dessus la table.

« Tu n'as toujours pas saisi ? Nous ne voulons pas de ton argent. Le pouvoir nous a été donné par Akombe Kinshasa ! » éructa une nonne d'une voix éraillée.

L'enfer se déchaîna sur le pauvre Jean-Antoine qui n'eut d'autre choix que de se recroqueviller au sol, étouffant des râles de douleur sous les coups de talons aiguilles, attendant l'accalmie ou la mort, très conscient de se ridiculiser au plus haut point en abdiquant devant une meute de nonnes enrégées mais incapable de réagir autrement. Il sentit des chandelles psychiques vriller son bouclier mental pour lui percer l'âme. Une nonne surgit et bondit vers lui mais l'exorciste extirpa son pistolet à eau rempli d'eau bénite et parvint à la viser. Les éclairs la déchirèrent comme une volée de traits acérés. La Voix retentit alors à l'intérieur de sa boîte crânienne. Jean-Antoine comprit qu'il s'agissait de celle du ténébreux Akombe Kinshasa.

« Laisse tomber cette enquête, exorciseur ! »

La Voix fut recouverte de tam-tams africains, qui martelaient l'air d'un rythme obsédant, diluant une fragrance de soufre épicé. Ses habits craquèrent quand la mutation débuta. Muscles et chairs se gorgèrent de boursouflures. Ses yeux s'écarquillèrent, prenant l'aspect de ceux d'un poisson bouffi. Jean-Antoine se sentit faiblir, le combat qu'il menait était autant physique que psychique. La douleur lui devint si insupportable qu'il souilla son pantalon. Il avait sous-estimé la corruption des nonnes : c'était à une incarnation démoniaque qu'il devait faire face ! Dépassé, l'exorciste du Parti perdit pied : seuls lui parvenaient encore les gloussements luxurieux des nonnes et les battements sourds de son propre cœur.

Pour se donner du courage et amortir la douleur, comme bouée de sauvetage pour se raccrocher à un fragment de réalité, il se récita tel un mantra le règlement intérieur du Parti, les articles 7 à 22. Il allait repartir en sens inverse, à rebours, quand un coup plus vicieux ou plus accentué heurta sa tête et l'expédia dans les limbes glaciaux de l'inconscience.

Un silence hasardeux surplombait l'endroit où Jean-Antoine fut assommé et la bande de nonnes sauvages s'en éloignait au possible.

Pimprenelle D. Liquescent se précipita à son chevet, aspergea l'exorciste de café frais, qui lui fit l'effet d'un électrochoc.

Le Jalp reprit rapidement ses esprits, tâtant ses côtes et comptant ses abattis. L'humiliation semblait être la principale conséquence de son passage à tabac.

« Une autre fois pour la partie d'échecs, ok ?

— D'accord, Jean-Antoine. N'oublie pas ton parapluie. Il pleut à torrents diluviens.

— Merci, tu es un pote. »

Il allait partir quand un mouvement en périphérie de sa vision retint son attention. Il observa une poignée de secondes la silhouette dansante qui se déhanchait au rythme rutilant de la musique du bar avant de murmurer :

« Dis-moi, le petit qui roule du popotin, là-bas, son string panthère me dit quelque chose...

— Tu parles. M'étonne que tu ne l'aies pas remise plus tôt. C'est Camille Todd, ton vieux pote de

débauche. Elle nous a rejoints depuis une semaine. »

Chapitre 4 – Camille

Jean-Antoine s'approche de Camille. Il esquisse un geste de la main, prêt à lui toucher la joue. Il se retient.

Camille... À quand remontait leur dernière...

« Jalp ? »

L'exorciste réagit immédiatement à son surnom.

« Quoi, Camille ?

— Alors, que deviens-tu ?

— Comme tu vois, je suis devenu exorciste.

— Ton rêve de toujours...

— Et toi ?

— Après notre... enfin, après mon départ du Parti, je suis allé retrouver mes racines. J'avais comme le besoin de faire le point sur ma vie. Sur mes espérances, sur mes envies. Un coup dans le rétroviseur avant d'enclencher le turbo et de dépasser tout ce qui me ralentissait, qui m'empêchait d'avancer. L'autoroute, c'est pas fait pour rouler à 70...

« Puis j'ai ouvert une baraque à frites. À présent, les affaires marchent bien. J'ai des franchises un peu partout en France. Je compte exporter le concept à l'étranger. Les Japonais sont demandeurs. Ils adorent l'idée. L'entreprise compte plus de deux cents employés. On est ouvert tous les jours, jusqu'à 22 heures. Ça marche du tonnerre.

— Tu n'as donc pas renié tous les principes du Parti.

— Tu sais bien que la politique n'a jamais été à l'origine de mon départ... »

Camille baisse les yeux. La main de son ex-compagnon lui prend délicatement le menton, lui relève le visage.

« Ne ressasse pas le passé. Oublie le rétro. »

Camille Todd se dégage. Il retourne à son bureau, le visage redevenu impassible. Il s'enfonce dans le cuir de son fauteuil, bouge la souris de son Mac pour se donner une contenance.

« Si tu as besoin de moi pour ton enquête, tu sais où me trouver. »

Jean-Antoine se détourne et sort. Dehors, il s'est mis à pleuvoir. Qu'importe, il a besoin d'une clope. Il sort un paquet de la poche intérieure de son manteau et en tire une cigarette. Il l'allume. La fumée s'élève tandis que les gouttes tombent. Le ciel est lourd, comme le poids du remords qui accablent ses épaules. Chaque goutte comme un souvenir qui vient le frapper. La fumée comme une supplique vaine aux Cieux de l'épargner.

Oublier le passé. Plus facile à dire qu'à faire. Si lui-même s'en croyait à l'abri, ce n'était qu'illusion. Deux décennies, pourtant... c'est loin. Mais les objets dans le miroir sont plus proches qu'ils ne le semblent. Trop proches.

La pluie le trempe, l'inonde. Son corps se met à frissonner. Tout le ramène vingt-cinq ans plus tôt. Tout le ramène à leur rencontre.

*
* *

Il était jeune, alors. Il épaulait l'exorciste Jean-Marc Penel, se chargeant de sa sécurité. Ils avaient été appelés sur le lieu d'une étrange possession. Il n'était qu'un nervis mais aspirait à la fonction de celui qu'il accompagnait. Il était tard, le ciel s'était recouvert d'un manteau de nuit du noir le plus sombre qu'on puisse imaginer. Pas une étoile, malgré l'absence de nuages. Un silence angoissant entourait le manoir où les deux hommes avaient été dépêchés. Penel frappa à la porte. Un majordome en livrée vint leur ouvrir. Il avait le teint cireux et arborait pour toute pilosité faciale une fine moustache poivre et sel.

« Jean-Marc Penel, exorciste du Parti, lança sèchement le désenvoûteur. Où est-il ?

— Monsieur est à l'étage. »

Sans attendre plus de précision, Penel pénétra dans la demeure ; Lugeac s'engouffra derrière lui.

Arrivés en haut des escaliers, ils entendirent un chant étrange provenir d'une chambre. Une psalmodie qui lança un frisson glacé dans l'échine du jeune homme de main.

« C'est la lutte finale ! Levons-nous et demain ! » braillait quelqu'un.

Le désensorceleur s'orienta directement vers la porte à travers laquelle les paroles hérétiques leur parvenaient. Lugeac sortit son Glock et rattrapa celui qu'il devait escorter. Si ce dernier était un maître dans la lutte contre les démons et autres entités spirituelles néfastes, il n'était pas à même d'assurer sa propre sécurité contre les dangers bien réels de ce monde. Malgré sa vivacité et sa haute taille, qui lui suffisaient à en imposer auprès de la plupart des gens, il était en réalité maigre, et une maladie incurable croissait en son sein. Cela ne lui permettait pas de briller au combat, et c'est pourquoi Jean-Antoine lui avait été affecté. Penel représentait un atout de choix dans la lutte que menait le Parti à l'abri des regards, et le perdre eût été une douloureuse atteinte à l'organisation. Le conjurateur poussa les immenses battants de la chambre du comte Jean-Édouard de Saint-Perme Lavandier et trouva le vieillard, debout sur son lit, dansant sur ses maigres jambes. Il sautillait. Sa main tenait une longue pique au bout de laquelle était fichée la tête de son épouse, la comtesse Marguerite. Il serrait un couteau entre ses dents.

Le majordome apparut derrière Lugeac.

« Il est possédé par l'esprit d'un communiste. C'est affreux, il est comme ça depuis cinq bonnes heures.

— Nous avons fait au plus vite, le coupa Lugeac. Maintenant reculez, et laissez-nous faire. »

Penel posa sa valisette à terre. Il l'ouvrit. Clac ! À l'intérieur se trouvait son matériel. Le rituel d'exorcisation pouvait commencer. Il s'empara d'un pistolet vaporisateur rempli d'eau bénite. Il s'approcha du vieux dément et actionna la gâchette. Pschitt ! Pschitt ! Les gouttelettes bénites se dispersèrent dans l'air, voletèrent, se fixant sur les draps, sur les vêtements du comte. Penel fit ainsi le tour du lit, aspergeant la couche et son occupant. Il retourna à sa mallette. Il revint vers le possédé en brandissant un crucifix devant lui.

« In nomine Patris », entama-t-il.

Lugeac ferma les battants. Il vérifia son arme.

« Vade retro, Satanas communistas. Non suade mihi vana. Sunt mala quae libas. Ipse venena bibas »

Le vieux s'agitait. Il ouvrit la gueule et laissa tomber son couteau. Une langue bifide s'excitait entre ses crocs.

« Jean-Antoine, siffla-t-il. Viens à moi !

— Ne faites pas attention à lui, Lugeac, lança Penel à son garde du corps. Ne vous laissez pas bernier par ses maléfices et ses artifices. Ce ne sont qu'illusions et hallucinations.

— Ouais ouais, ça va. »

Le désenvoûteur se tourna à nouveau vers la proie de l'esprit.

« Écoute-moi, démon... »

Le comte s'affala sur ses draps. Il se mit à convulser et de la salive coulait d'entre ses lèvres.

« Sors de ce corps, engeance de Sataline ! »

Le corps du vieillard s'arqua, rigide comme un roc. Il émit un râle de mourant. Un sourire s'esquissa sur le visage de Penel ; il savait qu'il gagnait la partie.

« Et maintenant, démon... » Il s'avança, le crucifix à la fois comme une arme et un bouclier.

À cet instant, le comte s'élança vers Penel, le couteau en avant, en hurlant comme un damné. La vision de la mort s'inscrit dans les yeux de l'exorciste, il ne l'avait pas vu venir. La lame s'approcha à une vitesse inhumaine. Bang ! Lugeac avait tiré. Le corps de Saint-Perme Lavandier fut fauché en plein vol et projeté contre le mur opposé, barbouillant la tapisserie de son sang carmin. Il éructa un gargouillis sanguinolent. Lugeac se précipita sur lui et lui asséna quelques violents coups de pied dans le thorax et le visage. Puis, en un geste de miséricorde, il plaqua le canon de son calibre contre le front de l'homme à terre et tira une unique balle qui fit éclater son crâne comme une pastèque trop mûre. Un court feu d'artifice grenat accompagna la détonation.

« Dieu Tout-Puissant, lâcha Penel. Je n'avais jamais vu ça. Quel diable pouvait bien l'habiter ? Je pensais qu'il s'agissait d'un vulgaire Fantasmus communistas, mais il n'aurait pas fait un pli si tel avait été le cas.

— En tout cas, rien ne résiste à une bonne bastos.

— Malheureusement, nous étions là pour sauver le pauvre homme, pas pour l'exécuter. Fichtre !

— Bon, vous comptez nettoyer, ou on part de suite ?

— Vous avez raison, allons-y. Nous devons tout de même avertir la famille... et la direction du Parti. »

L'exorciste ouvrit la porte et s'engagea à l'extérieur de la pièce. Les portes des autres pièces de l'étage s'ouvraient aussi. Une cohorte de gens, alertés par les coups de feu, se dirigeait vers la chambre du comte.

« Ah ! fit Penel. Voici la famille. Laissez-moi leur expliquer. »

Il alla à leur rencontre.

Lugeac rengainait son arme dans son holster, tout en quittant la pièce. Il jeta alors un regard aux membres de la famille qui s'approchaient. Et il comprit. Trop tard. Eux aussi étaient possédés. Leur regard rouge ne trompait pas.

« Penel ! hurla-t-il »

Celui-ci vit alors. Et il sut. Déjà, ses assaillants étaient sur lui. Ils le lardaient de coups de couteau de communiste, arrachaient sa chair de leurs dents, fouaillaient ses entrailles, martelaient son crâne à coup de marteau, tailladaient son torse de leurs faucilles. Un éclat brilla soudain. Lugeac le vit trop tard : une étoile volait en sa direction. Le shuriken l'atteignit à l'épaule droite, le faisant lâcher son Glock. Il aperçut son agresseur, qui émergeait de derrière la masse grouillante des cannibalomunistes. Un ninja rouge, un Chinois spécialiste en arts marxiaux. Quatre autres de ses semblables l'accompagnaient. Ils sautèrent en sa direction. Lugeac tourna les talons. Il se précipita à travers la chambre et s'élança à travers la fenêtre. Les boiseries et le verre éclatèrent en morceaux tandis qu'il la traversait. Un vol irréel, accompagné d'une pluie d'étoiles. Il atterrit lourdement sur l'herbe du parc, écrasant sous son poids son épaule déjà endolorie.

Déjà les cinq ombres rouges passaient à leur tour la fenêtre détruite. Elles atterrirent autour de Jean-Antoine, l'encerclant, comme les cinq pointes d'une étoile. Lugeac au centre, tel un cœur prêt à cesser de battre. Celui qui semblait être le leader tira un katana de son fourreau dorsal.

« Meurs, cacapitaliste ! » siffla-t-il en chinois.

Lugeac avait la connaissance de ces dialectes étranges.

« Toi d'abord », répliqua-t-il dans l'idiome corrompu.

Il bondit sur le ninja, mais celui-ci fit une pirouette de ninja par-dessus son ennemi et, tout en tourbillonnant dans les airs, lui asséna un coup de pied bien senti sur la nuque. Lugeac s'affala, face contre terre. Il se remit immédiatement sur pied, pour voir le combattant plonger sa lame vers son cœur.

L'acier ne l'attint pas. La tête du Chinois, détachée du corps, volait et retombait sur l'herbe dans un bruit mat. Le corps chut, un geyser carmin s'échappant du cou tranché.

Lugeac eut du mal à comprendre. Mais sa vivacité d'esprit reprit le dessus : un nouvel intervenant venait de faire sauter le chef de l'assaillant. Il tenait dans sa main le wakisashi d'un autre ninja, lui aussi étendu à terre, un couteau de chasse planté dans le dos.

Le jeune homme qui venait de lui sauver la mise lui adressa un sourire agrémenté d'un clin d'œil.

« Camille Todd, enchanté. »

Le garde du corps de feu l'exorciste Jean-Marc Penel resta coi. Puis il se reprit :

« Jean-Antoine Lugeac de Penneance. Merci. »

Les trois ninjas restants bondirent en direction des deux hommes. Todd fit surgir deux couteaux de ses manches et cueillit ses assaillants en pleine poitrine tandis que leurs sabres fendaient le vide où il se tenait une demi-seconde plus tôt. Il retira ses schlass rougis et trancha les gorges qui peinaient déjà à trouver l'oxygène nécessaire à la survie de leurs propriétaires.

De son côté, Lugeac avait maille à partir avec son adversaire. Celui-ci enchaînait les coups de katana, que le garde du corps évitait tant bien que mal, reculant sous les assauts répétés de l'Asiatique masqué. Il se trouva finalement acculé contre une des imposantes statues qui décoraient le parc. Lugeac put deviner un sourire mauvais s'afficher sur le visage encagoulé du Chinois.

« Kiaīī ! » cria ce dernier, abattant son sabre.

L'autre se jeta de côté en effectuant une roulade. La lame se brisa contre la pierre de la statue, non sans la faire vaciller sous l'impact. Lugeac se précipita derrière la masse de pierre et, profitant de son instabilité, la poussa en direction de l'assassin. Celui-ci poussa un cri aigu juste avant que la masse ne s'écrase sur lui, pulvérisant ses os et aplatissant son corps. Les chairs se rompirent quand les fragments de squelette brisé les transpercèrent. Un sang sombre, presque aussi noir que la nuit, vint abreuver la pelouse du parc.

« Démon ! » cracha Lugeac.

Son visage, tendu de haine, se rasséna quand il vit Todd venir vers lui.

« Je vous dois une fière chandelle.

— Laissez tomber, j'ai une lampe-torche ! » ricana Todd en produisant l'objet.

L'homme était de fort belle stature et possédait un sourire éclatant et ravageur.

« Tenez », fit-il en tendant un pistolet. « Vous pourriez en avoir besoin.

— Merci », fit Lugeac en le rangeant. « Qu'allons-nous faire, maintenant ? »

*
* *

Pas besoin de réajuster le rétroviseur. Jean-Antoine sait que le peu qu'il y voit peut encore le rattraper. Et il n'a pas envie de le fuir.

Trempé comme une chaussette sortant du lave-linge, il pousse à nouveau la porte de l'agence.

Camille lève les yeux de son écran.

« Quoi, encore ? Une question que tu as oublié de me poser ? »

L'exorciste se tient devant lui.

« Camille, dis-moi... dis-moi que tu ne me détestes pas à ce point ?

— Mais c'est toi qui es parti ! Toi qui as décidé qu'il y avait plus important que notre... amitié. Car finalement, pendant ces cinq années, il s'est toujours agi de ça, n'est-ce pas ?

— C'était bien plus. Tu le sais. Mais si je voulais réussir ma carrière au Parti... si je voulais devenir l'exorciste d'exception que j'aspirais à être... je devais faire des sacrifices... je devais faire des choix drastiques. Je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur.

— Tu as dit que tu ne ressentais plus rien.

— J'ai menti.

— Tu as menti ! Et comment savoir que tu ne me mens pas, maintenant ?

— Rappelle-toi ce premier soir. Tu sauras que toute la vérité était là. Et elle n'a pas changé, elle est toujours restée la même, malgré les coups durs, malgré mes envies de carrière, malgré le temps qui a passé. »

Les yeux de Camille se perdent dans le vide. Il se souvient. Et Jean-Antoine sait que ses souvenirs le ramènent au même endroit que celui dont les siens reviennent.

*
* *

Les cinq ninjas gisaient à terre, morts. Lugeac réajusta sa veste.

« Alors, qu'allons-nous faire ?

— Que préconisez-vous ? »

Lugeac pouvait-il faire confiance à cet inconnu ? Il le saisit par le col et l'attira à lui. Il le fixa longuement au fond des yeux, cherchant la vérité sur ce sauveur inattendu.

Et il l'embrassa.

L'autre, un instant incrédule, le prit par la taille. Ses mains s'aventurèrent sur les fesses du garde du corps.

Ils basculèrent à terre. Lugeac était sur le dos. Todd le dominait. Il retira son pull noir, puis son tee-shirt. Il était musclé, bien bâti. Lugeac se dévêtit à son tour et l'embrassa à nouveau. Ses doigts

s'activaient sur la braguette de son compagnon.

« Alors, qui es-tu ? susurra-t-il.

— Je te l'ai déjà dit, répondit son sauveur sur le même ton. Le reste, je te laisse le découvrir. »

Lugeac saisit un calibre autrement plus imposant que tous ceux qu'il avait pu tenir jusque là. Il entreprit de l'astiquer avant d'en tester l'efficacité. Son amante lui caressait la poitrine, le mordait dans le cou. Lugeac renversa la situation. Sa langue descendit des tétons au nombril, puis, allant toujours plus bas, avant que de ne plus pouvoir parler, il chuchota :

« Et par quel miracle étais-tu là ?

— Ça, fit Todd en poussant un soupir de satisfaction, c'est parce que je surveillais depuis un moment la propriété des Saint-Perme Lavandier. Hou ! Mmh... je savais que quelque chose se tramait et... ah ! »

À son tour, Todd inversa les rôles. Il se dégagea de son partenaire et repassa dessus. Cette fois-ci, Jean-Antoine était sur le ventre. Il sentit qu'on se faufilait, plus bas. Soudain, des cris lui firent tourner la tête vers le manoir. À la fenêtre de la chambre du défunt comte, les possédés hurlaient et entreprenaient de descendre par les lierres accrochés au mur. Même dans l'ombre de la nuit, leurs yeux luisaient de faim. Tandis que Camille s'activait, lui prodiguant le plus puissant des bonheurs, Jean-Antoine, la bouche dans la pelouse, s'inquiéta.

« Bon sang, les communistes ! Je les avais oubliés !

— Pas moi », fit son compagnon en produisant un petit boîtier surmonté d'un unique bouton rouge. Il appuya dessus.

Et, dans un fracas à la fois infernal et divin, le bâtiment explosa en même temps que Camille explosait en Jean-Antoine. Dans les yeux de ce dernier se mêlaient le reflet dansant des flammes du manoir incendié et les feux ardents d'un plaisir brûlant.

Chapitre 5 – La destinée manifestante

« Mouais, c'était le bon temps. C'est loin tout ça, reprit l'exorciste, nous avons pas mal bourlingué entretemps, et nos chemins ont divergé.

— Assurément, mais ça n'empêche rien au plaisir de se retrouver de temps en temps, d'autant que nous combattons pour la bonne cause.

— Ah ça, tu ne me le fais pas dire. Imagine-toi qu'un jour, devant une centrale nucléaire, un de ces bougnoul d'écolo a osé se prévaloir de la justice pour défendre sa tentative de blocus des camions d'approvisionnement en uranium. Soi-disant que nous serions en train de détruire l'écosystème, comme si les écolos ne le polluaient pas eux-même en nous piquant notre boulot !

— Ouais, ouais, t'as raison, même si d'un côté, ils ont des arguments qui... »

Todd n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il fut interrompu par la sonnerie sirupeuse du portable de l'exorciste, l'adaptation électronique d'un cantique. Aussitôt, L'exorciste bondit et se dirigea dehors.

« Excuse vieux, j'ai un appel, et il n'y a pas de réseau à l'intérieur. »

L'exorciste commença un bien étrange manège. Il empoigna son auriculaire gauche et commença à le tourner, comme s'il était démontable. Et à la grande stupéfaction de son camarade, l'exorciste l'escamota pour de bon, dévoilant une minuscule antenne télescopique qu'il déploya en tirant dessus. L'antenne atteignit rapidement la taille de trois mètres, ce qui ne manquait pas d'interloquer les spectateurs de la scène, qui se demandaient s'ils ne rêvaient pas. Mais l'exorciste ne s'arrêta pas là, puisqu'il fit disparaître l'ongle de son pouce, en dessous duquel se trouvait un micro.

« Allô Lugeac, ici le quartier général parisien du Parti. On nous signale une émeute de sans-papiers en plein Paris, sur le parcours d'une manifestation de jeunes militants. Autorisation d'user de la violence la plus extrême si nécessaire, il est crucial que cette manifestation aille jusqu'à son terme. Terminé. »

Une fois que la transmission se fut effectuée, l'exorciste redonna une apparence normale à sa main, tandis qu'il arborait une expression extatique.

« Ahah, je te l'avais bien dit, la vermine est partout, et ose se manifester même sous notre nez. Je suis désolé de devoir te quitter comme ça, mais tu comprends bien qu'en ces circonstances, je n'ai vraiment pas le choix. Le devoir avant tout, comme d'habitude.

— Ouais bien sûr, et casse la gueule à quelques uns en mon nom, tu me feras plaisir.

— Ça ne serait pas plus simple que tu m'accompagnes ? On n'a pas combattu dos à dos depuis longtemps, et ça me manque. En plus, ça te fera le plus grand bien.

— Ouais mais non, je me suis blessé lors de ma dernière mission et je suis encore en convalescence. Et si le patron apprend que je me suis battu sans l'aval préalable du médecin, je vais me faire tuer.

— Tant pis, mais j'ai comme qui dirait l'impression que, d'ici peu, on va combattre ensemble, aussi n'est-ce que partie remise. »

Sur ce, l'exorciste s'éloigna rapidement, tout boutonnant les pans de sa soutane blindée. Quelques instants plus tard, le vrombissement de sa moto indiquèrent à Camille qu'il s'éloignait à vive-allure. Ce dernier soupira et commanda une autre bière au garçon, qui s'empessa de le satisfaire, ne rechignant plus après avoir entrevu le holster de son client.

Concentré sur sa course, l'exorciste ne ressentait aucun plaisir à chevaucher la belle mécanique de son véhicule. Il avait opté pour une moto comme un cavalier opterait pour un étalon, c'était ce qu'il y avait de plus rapide et de plus efficace pour remplir sa mission. Après, qu'on puisse sentir le vent caresser les cheveux ou être excité par les tressautements du moteur, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Il traitait avec dédain ces plaisirs vitaux, qu'il refrénait de son mieux pour se concentrer uniquement sur sa tâche. Il aurait été difficile de départager qui de lui ou de son véhicule était une machine, tant ils se ressemblaient dans leurs attitudes.

Aussi, quand deux 4x4 de marque asiatique débouchèrent d'une rue adjacente pour tenter de l'attraper, ce ne fut pas le conducteur qui eut peur, mais bel et bien la moto, qui fit une embardée brutale, laquelle réduisit leurs chances de s'en tirer. Sans se départir de son calme, l'exorciste reprit

le contrôle de sa monture et, serrant les genoux, la fit revenir à des sentiments bien plus efficaces dans la situation présente. Comme les deux 4x4 tentaient de le prendre en sandwich, un de chaque côté, il freina brutalement, ce qui lui permit de se dégager de leur étreinte mortelle alors que les deux véhicules continuaient leur course, se rendant compte trop tard que leur proie venait de leur échapper.

Mais, loin de profiter de ce répit pour essayer de semer ses poursuivants ou du moins de prendre de la distance. L'exorciste se gara à côté d'un lampadaire, le cassant en deux d'un coup de poing bien placé. Puis, se servant du poteau comme d'une lance, il prit la position d'un chevalier de tournoi et s'élança à la rencontre des 4x4. L'un d'eux venait à peine de faire demi-tour, alors que le deuxième, bloqué par la circulation, se retrouvait bloqué. Sous le regard incrédule des passants, cette scène hors du temps continua, les occupants du 4x4, des chinois habillés comme des boxers, se penchaient hors de leur véhicule pour arroser leur adversaire des tirs nourris de leurs armes automatiques. Tirs que bloqua l'exorciste, se servant de la lampe pendant à l'extrémité de sa lance improvisé comme d'un bouclier.

Cependant, alors que la voiture et la moto allaient se percuter, l'exorciste saisit le lampadaire par le milieu, dans la posture d'un lanceur de javelot, et projeta son arme improvisée vers le pare-brise du 4x4, le faisant exploser dans une gerbe d'éclats, et décapitant au passage le conducteur et l'un de ses camarades. Privé de chauffeur, le tout terrain continua sa course folle et finit sa course dans la façade d'un restaurant chinois. Quelques secondes plus tard, le réservoir s'enflamma faisant griller plus vite les nems du menu...

Le spectacle de cette explosion n'avait pas distrait notre héros, puisqu'il continua sur sa lancée, se dirigeant vers le deuxième véhicule. Mais ses occupants, horrifiés par le sort réservé à leurs camarades, sortirent et se dispersèrent dans la foule. L'exorciste renonça à les poursuivre, d'autant qu'il était pressé et que ces idiots, non contents de l'avoir énervé, l'avaient mis en retard. Il reprit sa route, n'hésitant plus à griller les feux pour essayer de rattraper le temps perdu. Bizarrement, aucun policier n'essaya de l'arrêter, peut-être devenaient ils intelligents avec le temps, à moins que ce ne fut l'expression sadique qui, peu à peu, s'inscrivait sur le visage de l'exorciste qui les découragea d'intervenir.

Quoiqu'il en soit, il traversa à toute allure Paris, zigzaguant entre les véhicules qui, klaxonnant et rugissant, s'entassaient dans les longues files embouchonnées des petits travailleurs de retour dans leurs banlieues sordides perverties par la peste socialiste. Finalement, après quelques détours et emprunts forcés de voie de secours, il parvint à sa destination, le champ de Mars, où devait l'attendre un agent de liaison. Il gara sa moto, dédaignant de la protéger contre les voleurs, après tout, il était exorciste, et ne craignait ni le Malin ni les voleurs à la manqué. Il choisit de s'asseoir sur un banc public, où il offrit un drôle de spectacle, raide comme un I, le visage fixe et dur, ne bougeant pas, ne souriant pas, mains croisés sur ses genoux, alors qu'autour de lui s'ébattaient les enfants, qui jouaient, mangeaient des confiseries achetés aux stands du coin, se poursuivaient entre les landaus conduits par des nourrices rendues prudentes par expérience. De temps à autre, une bande d'asiatiques aux poitrines ornées d'appareils photos rutilants venaient s'arrêter près de lui pour prendre la célèbre résidente du champ de Mars en photo. Et quand l'un de ces importuns avaient l'audace de lui demander s'ils pouvaient prendre le groupe en photo, l'exorciste crispait ses mains sur l'un de ses chapelets en grommelant un vague et presque inaudible refus, qui avaient tôt fait de convaincre les touristes de ne plus tenter leur chance.

Il attendait ainsi depuis une bonne demi-heure quand le contact tant espéré se produisit, même si ce n'était pas de la manière attendue, loin s'en faut. En effet, le charivari ambiant pouvait être troublé par une agitation encore plus grande, ce qui eut lieu lorsque, malencontreusement sembla-t-il, un enfant lâcha la grappe de ballons multicolores qu'il tenait à la main. Un enfant en tous points admirable remarqua l'exorciste, raie au milieu, visage éclatant à force d'être savonné, uniforme d'écolier impeccable, air sérieux et pénétré, une future fierté de la nation à n'en point douter, un esprit fort bien formaté par les grâces du service d'embrigadement juvénile du parti. Dommage qu'il braille autant pour de simples ballons, ce qui dénote un évident manque de maturité, ce qui est dommage mais pas irréparable à un âge aussi tendre. Néanmoins l'exorciste se rappelait qu'au même

âge, lui fabriquait déjà des bombes introduites dans des ballons vendus à des touristes africains par son père, un patriote mort trop jeune au service de la glorieuse nation française dans une mission de l'OAS, organisme lâché par les autorités pour une raison inconnue.

Ce n'est que lorsqu'il vit un autre de ses enfants modèles, jumeau presque parfait du premier, n'étaient les différences physiques inévitables, jouer au tir au pigeon avec un fusil à air comprimé. Le gamin fit mine de rater son tir, alors qu'il pointait son arme largement trop haut. De fait, lorsqu'il tira, au lieu de transpercer une cible en carton, ce fut l'un des ballons évadés qu'il cribla de petits plombs, lequel ballon, en s'écrasant, laissa s'échapper un petit rouleau de papier qui tomba quasiment aux pieds de l'exorciste, qui ramassa le papier prestement et qui, pour le lire, s'entoura des plus grandes précautions, puisqu'il déploya son imperméable comme un bouclier entre lui et le reste du monde. C'est derrière cet abri de toile et de fil qu'il déroula le parchemin et le lut avidement :

Autorisation usage violence extrême – soupçon ennemi possède arme spéciale - soutien aux troupes juvéniles apprécié – abus médias inutiles, déjà acquis à cause. Stop. RV parvis NDP. Stop.

L'exorciste jubila, il allait vraiment pouvoir s'amuser, se défouler de toute la tension accumulée par le spectacle navrant de ces jeunes imbéciles courant dans tous les sens sans jamais songer à rendre hommage à leurs fiers ancêtres qui, malgré l'influence antinationaliste du communisme et les putschs manqués du judaïsme d'alors, avait réussi à édifier sur le champ de Mars cet ode à la virilité française, ce phallus géant injustement surnommé la dame de fer, alors qu'il était la métaphore de la superpuissance française, la dénommée tour Eiffel.

Ne pouvant se retenir plus longtemps, il flanqua quelques bonnes taloches aux mioches, renversa deux-trois étals de glaces, incendia une poubelle et cria au maghrébin, ce qui eut pour effet immédiat de déclencher le lynchage d'un salaud de travailleur marocain qui, après avoir paressé quarante ans aux usines Renault, croyait avoir le droit légitime de prendre une retraite non méritée dans un pays où il avait piqué le travail d'un bon français tout en amenant avec lui toute sa smala braillarde de gamins morveux et tous aussi feignants que leur père. Une punition que l'exorciste jugea satisfaisante, bien qu'un tantinet trop tardive.

Il reprit sa moto, que personne n'avait touchée, tous trop effrayés par l'aura de pureté qui s'en dégageait, et se dirigea vers le parvis de Notre-Dame de Paris, là où commencerait sa mission...

Sur place, il ne fut pas surpris d'y trouver quelques centaines de jeunes catholiques, facilement identifiables à leurs tenues respectables et leur teint de bon français. Pour l'instant, ils attendaient le reste de leurs camarades, probablement en vue de former un cortège ou une procession à travers les rues de la capitale. Déjà, ici ou là, se distinguaient des banderoles ou d'énormes crucifix portés par des hordes de jeunes enthousiastes. L'exorciste sourit à la vue de ce réjouissant spectacle et se promit, et il l'aurait fait même sans en avoir reçu l'ordre, de les escorter pour que leur cortège arrive jusqu'à sa destination finale.

Il avisa aussi quelques prêtres qui, guitare à la main, tentait de rallier les badauds en leur lançant à la tête quelques beaux cantiques transformés en chanson guillerettes et enlevées, tel que le célèbre « Jésus revient ». Néanmoins, il fallut avouer que ces tentatives se soldèrent toutes par un brillant échec, certains passants ayant même daigné leur lancer quelques piécettes croyant y voir le vulgaire spectacle d'un fainéant peu désireux de retrouver un travail honnête. Échec auquel l'exorciste tenta de remédier par lui-même. S'emparant d'une guitare, il grimpa sur une voiture et commença à déclamer la Marseillaise :

« Allons enfants de la patriiiiiiiiiieeeeeeeuuuuuuuuuh

Le jour de gloireeeeeuuuuuuuuuuuuuhhhh est arrrrriiiiiivvvvéééééé

Contreeeeeeuuuuuuuh nous de la Tyrrrrrrraaaaaaniiiiiee.. »

Mais il dut avouer que décidément, Paris se peuplait de plus en plus de sales immigrés, bougnouls et autre chinetoques, car au lieu de déclencher l'enthousiasme général, il récolta de quoi se faire une

ratatouille, sans compter les sifflets et autres lazzis accompagnant une prestation qu'il jugea pourtant positivement superbe.

Soudain, surgis de nulle part, des milliers d'étrangers envahirent le parvis de cette si belle cathédrale qui enorgueillissait la France, venait la souiller de leur pestilence méphitique, et ce sous les yeux du plus ardent défenseur de la francité.

Réunis dans un cortège long de plusieurs centaines de mètres, voire de kilomètres, ces parasites brandissaient pancartes et banderoles, hurlaient slogans et blasphèmes, rejetaient rots, pets et autres déchets révélateurs de leur avilissement au rang d'animal. Certains voulaient des papiers, d'autres un travail, quelques uns du respect, bref, tous voulaient que la France se saigne pour leur survenir en aide, à eux qui n'apportaient rien et prenaient tout sans vergogne, juste attirés ici par l'appât du gain et l'odeur du sang répandu par leurs prédécesseurs qui, d'ores et déjà, avaient entrepris de dépouiller la France de sa richesse à force de rapines et d'escroqueries sociales.

Pire encore, les manifestants se dirigeaient droit vers la sainte croisade rassemblée devant la cathédrale. Sortant de toutes les rues adjacentes, convergeant vers ce lieu saint, des hordes d'infidèles approchaient, la rage au cœur et la bave aux lèvres. Leurs airs chafouins dissimulaient leur haine et leur projet de faire obstacles aux saines revendications des jeunes croyants. Déjà l'exorciste voyait les poches se remplir de cailloux, les pantalons être déformés par les rondeurs des battes de base-ball. La tension grimpa de minute en minute, le parvis ressemblait à une cocotte-minute sur le point d'éclater. Il décida d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

Il passa un petit coup de fil à la gendarmerie, puis à des amis journalistes avant de se lancer à l'assaut. Dans le pire des cas, il n'avait guère que deux minutes avant que la maréchaussée ou les médias ne débarquent. Autrement dit, il avait deux minutes pour faire croire à une attaque gratuite de la procession catholique par des sans papiers hystériques et racistes. Se jouer de telles ordures n'avait rien de bien compliqué, le plus dur étant de réussir dans le temps imparti.

Se remettant d'aplomb sur sa moto, il mit les gaz et fonça droit sur les sans-papiers et leurs compères analphabètes. Après avoir enclenché le pilote automatique, il s'éjecta de sa moto alors qu'elle continuait sa course et écrasait des dizaines de personnes. Lorsqu'il estima qu'elle était bien placée au centre de la foule, l'exorciste déclencha le système d'autodestruction, ce qui sema encore plus la panique dans le cortège.

D'une poche, il sortit une demie-douzaine de cocktails molotov qu'il jeta dans les vitrines alentours, lesquelles s'enflammèrent sous les yeux hébétés des manifestants qui ne comprenaient pas ce qui se passait, alors que de nombreuses personnes gémissaient de douleur ou hurlaient leur chagrin après la mort d'un de leurs proches. La colère grandissait et l'exorciste sentait la tension atteindre un point critique. Aussi, sortant un crucifix télescopique attaché dans son dos, il le déploya et, le brandissant à bout de bras tel un étendard sur un champ de bataille, se plaça devant les jeunes catholiques, les exhortant au courage et à l'abnégation.

« Procédure de simulation numéro Quatre, position B-1. »

Obéissant à l'ordre de ce drôle de prêtre, les jeunes sortirent de leurs sacs le kit de survie qui leur était distribué pour ces occasions spéciales. Avec des trousse de maquillage, ils se grimèrent de manière à paraître avoir été tabassés, certains déchirèrent leurs habits, se roulèrent par terre, prirent des postures de blessés, et ce alors que les prêtres lançaient tout leur répertoire d'insultes racistes à l'intention des immigrés. Et ils craquèrent. Hurlant de rage, les manifestants se précipitèrent sur les jeunes catholiques et commencèrent à les tabasser, certains s'en prenant aussi aux boutiques, notamment celles auxquelles l'exorciste avait mis le feu. Ce dernier, au milieu de ce chaos, récitait la Bible et exhortait ses ouailles à ne pas se défendre, à tendre la joue gauche si on leur frappait la joue droite.

C'est au milieu de ce spectacle que les journalistes et les policiers débarquèrent. Pour les uns et les autres, le verdict fut immédiat. Voir de jeunes français blancs aux looks BCBG se faire tabasser et voler, alors qu'ils manifestaient pacifiquement, par des jeunes manifestement issus de minorités ethniques était évident. Les clichés pris ce jour-là firent le tour du monde, notamment celui d'un grand prêtre au visage barré par une paire de Ray-Ban et une guitare dans le dos, qui, à l'aide d'un crucifix monté sur une perche, fendait la foule comme l'étrave d'un navire la mer déchaînée pour

essayer de mettre à l'abri ses plus jeunes paroissiens, alors que pleuvaient sur lui coups et crachats. La situation dégénéra, les CRS débarquèrent, les arrestations se multiplièrent, se comptèrent par centaines tandis que les rues de Paris se transformaient en champ de bataille, les barricades étant sur le point de se remettre en place, sous l'œil goguenard d'ancien soixante-huitards d'autant plus désabusés que cette fois, la contestation serait celle des immigrés, clandestins et autres inutiles pour une reconnaissance qu'il ne méritait pas.

Dans sa cachette secrète au sommet de Notre-Dame de Paris, l'exorciste se flagellait en pensant aux souffrances qu'il avait fait endurer à ses pauvres ouailles pour faire accuser les sans-papiers et donc faire triompher le Parti au pouvoir. Il se lacérait le dos à grands coups rageurs de martinet, mais ne pouvait s'empêcher de sourire en pensant au triomphe imminent de sa cause. Mais, dans un recoin obscur, Quasimodo veillait, et lui n'était pas du même avis...

Chapitre 6 – Le Boss

Haletant, Jean-Antoine regarda le champ de bataille autour de lui. Il ne restait plus un seul lycéen debout ; les rares zombies ayant survécu à l'assaut étaient en train d'être achevés par les CRS. Ces derniers semblaient en profiter pour perfectionner leur technique de tir : ils tiraient chacun leur tour, et marquaient des points s'ils touchaient la tête — avec des bonus si cette dernière explosait de manière artistique. Jean-Antoine sourit. Cela lui faisait toujours plaisir de voir la dévotion que ces braves gens mettaient à leur travail. Si le reste des Français en prenait graine, et mettait autant de cœur à s'entraîner continuellement à vaincre l'ennemi — qu'il soit réel comme ici, ou métaphorique, comme les Jaunes qui pillaient le beau patrimoine industriel national — il ne faisait guère de doute que le pays irait mieux.

Il fut tiré de ces réflexions par la sonnerie stridulente de son téléphone. Stridulante... Peut-être n'était-ce pas le mot pour désigner le rythme binaire de la techno-pop qui faisait office d'avertisseur d'appel. Persuadé qu'une telle musique n'était qu'une expression du démon, il avait tenté d'y substituer un bel enregistrement de chants grégoriens, mais l'appareil n'en avait eu cure. Encore un coup des Jaunes ! avait-il fini par se dire — il s'agissait d'un modèle dernier cri de chez Nokia ; aucun fier entrepreneur Européen n'aurait nommé sa société ainsi, il devait, nécessairement, s'agir d'une entreprise japonaise ou, pire, chinoise.

C'était Onésiphorine Griff, le Boss, le Patron, le Grand Chef — enfin presque ; c'était le directeur du Parti, mais pas encore le Président. Comme tous les notables du Parti, Jean-Antoine avait rencontré le Président, une fois, lors de la garden-party de l'Elysée ; cela avait été pour lui une révélation, un moment d'exaltation intense, une étape marquante dans sa vie, au même titre que le premier baiser qu'il avait volé à une fille, la première fois qu'il avait rencontré le Pape, ou encore l'extrême satisfaction qu'il avait obtenue en faisant expulser sa femme de ménage sans-papier quand elle avait eu l'outrecuidance de lui demander une augmentation de salaire, sous le prétexte fallacieux qu'elle était enceinte de huit mois et demi et qu'elle n'aurait pas les moyens de payer la maternité pour son accouchement. Le Président était, bien sûr, membre du Parti — c'en était même *le* membre principal, aussi proéminent que le propre membre de Jean-Antoine quand il pensait à lui — à moins que ce ne soit le contraire : pouvait-on encore dire du Président, lui qui par l'action sacrée de l'expression du peuple français souverain s'était élevé au-dessus de la mêlée, au-dessus des hommes et de leur justice, jusqu'à un niveau qu'il ne serait pas blasphématoire de décrire comme divin, bref, pouvait-on encore dire de lui qu'il était *membre d'un parti* ? Cela choquait Jean-Antoine. Il y avait là un problème, une sorte de contradiction dans les termes, un paradoxe aussi inquiétant que celui de la pierre. Dieu pouvait-il créer une pierre assez lourde pour qu'il ne pût la soulever ? Quelle que soit la réponse que l'on apportait à cette question, les implications en étaient désagréables, inquiétantes, à la bordure de l'hérésie. De même, le Président était-il membre du Parti ?

Pour sa part, Jean-Antoine préférait croire que c'était le contraire ; pour ne pas dire l'inverse. Car à l'opposé, plutôt que d'indiquer une possession — Dieu qu'il haïssait ce mot, en conjonction avec le nom du Président ! — dans laquelle le Président appartiendrait au Parti, chose ridicule s'il en était, il voulait mieux croire en la contraposée, que le Parti appartienne au Président. La proposition tenait alors plus de l'évidence — car qu'est-ce qui n'appartient pas au Président ? — que du paradoxe, et cette différence le calmait.

Il aurait bien sûr été inconvenant, pour ne pas dire choquant, que le Président s'abaisse à communiquer avec un agent d'aussi bas niveau que Jean-Antoine, par le truchement de gadgets technologiques importés du Grand Orient encore plus. Il n'était donc que naturel que ce fût le second élément constitutif de la Grande Trinité, le directeur du Parti, qui contactât l'exorciste officiel.

La conversation fut déférente, exaltée, et brève. Le Boss lui avait intimé l'ordre de le rejoindre, toutes affaires cessantes, dans son bureau. Il était inconcevable, tant pour Jean-Antoine que pour le Chef, que l'exorciste n'obéisse pas ; aussi la communication avait pu être restreinte à une durée fort courte.

Cela était important, car le Parti, contrairement aux rumeurs que ses ennemis essayaient de propager partout comme de la chienlit, n'était pas riche ; et les opérateurs de téléphonie mobile étaient des suppôts de Satan vendus aux intérêts de l'Étranger. Il était donc de l'ordre du devoir absolu de tous les membres du Parti de ne pas téléphoner plus que de raison ; tous les mois, la lettre interne du Parti indiquait les plus mauvais élèves, les membres qui consommaient plus de crédits téléphoniques qu'il n'était raisonnable ou justifiable de le faire. Jamais le nom de Jean-Antoine n'avait figuré parmi cette liste ; il y veillait avec une attention de tous les jours, jamais défaillante, car on murmurait, dans les couloirs du Parti — qui étaient également les couloirs du pouvoir — que ceux dont le nom figurait trop souvent dans la Liste Noire finissaient, irrémédiablement, par expier leur péché de la façon la plus terrible que le pouvaient concevoir les brillants stratèges politiques. C'était un sort que nul ne pouvait souhaiter même à son pire ennemi.

L'exorciste arriva en courant devant la porte du bureau de Griff. Malgré l'urgence sous-jacente à la convocation, il fit une pause le temps nécessaire de reprendre son souffle, s'éponger le visage et renouer sa cravate. L'élégance était, hélas ! une valeur en perte de vitesse dans la société moderne, mais ça n'empêchait pas le Parti — et Jean-Antoine avec lui, de tout son cœur — de lutter pour la préserver. C'était d'ailleurs également le cas de nombreuses autres valeurs traditionnelles, dont la disparition était inéluctablement liée à la décadence de la civilisation européenne, et la déliquescence des sociétés qui la composaient. Heureusement, le Parti était là : le défi était de taille, mais il faisait son possible — et il pouvait beaucoup ! — pour ralentir la chute, et un jour l'inverser, de sorte qu'elle se transmuterait en élévation, que dis-je, en ascension irrésistible au terme de laquelle la France (et le Parti la dirigeant) reprendrait sa position naturelle de guide moral et temporel de l'humanité, et pourrait la pousser vers des œuvres de plus grande envergure, comme la conquête de l'espace !

S'étant rappelé son catéchisme temporel (il n'oubliait jamais son dogme spirituel ; en tant qu'exorciste, sa vie et sa subsistance en dépendaient), ce fut avec un grand sourire béat que Jean-Antoine frappa à la porte du Patron.

Ce dernier leva à peine les yeux pour contempler son fidèle exorciste au faite de sa gloire bien acquise après une rude bataille. Il lui sourit d'un air renfrogné, et se joignit au chœur des aréopages avec la dithyrambe succincte qui le caractérisait :

— Pas mal.

Sa voix était mâle, avec les accents suaves et rauques d'une virilité bien trempée dans l'excellente éducation que permettait la naissance dans le 16^{ème} arrondissement. Il s'agissait donc bien d'un homme : son prénom, Onésiphorine, pouvait prêter à confusion.

Suite au compliment, Jean-Antoine dansa une gigue effrénée, puis, se souvenant d'où il était, se calma et explosa d'une joie silencieuse et distinguée avant d'exulter sa satisfaction orgasmique d'un « Merci, Chef » bien senti.

— Ce n'est pas pour vous féliciter que je vous ai fait venir, indiqua le Chef. Jean-Antoine leva un sourcil, puis l'autre. Le Manitou voulait-il dire qu'il y avait une autre raison pour laquelle il lui avait demandé de se rendre à son bureau ?

— Vous aurez deviné bien sûr, continua l'Ombudsman, qui ne laissait jamais sa perception surhumaine entraver le cours de la calme sérénité avec laquelle il délivrait ses discours, qu'il y a une autre raison pour laquelle je vous ai demandé de vous rendre à mon bureau.

Jean-Antoine hochait la tête. Il avait, effectivement, deviné.

— Vous êtes très perceptif, remarqua-t-il, l'admiration jaillissant de sa voix comme la mayonnaise d'un œuf mimosa.

— Je sais, répondit le Leader avec modestie. J'ai toujours été ainsi. C'est comme ça.

— Je suis sûr que ça vous a causé beaucoup de tort quand vous étiez petit, dit Jean-Antoine d'un ton compassionnel.

— Pas tant que ça. J'ai souffert, mais pour que les autres respectent ma douleur, je les ai tous dénoncés à la maîtresse.

— Quel sens civique ! Quelle maturité ! s'exclama l'exorciste.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Ce n'est donc pas étonnant que vous soyez Chef, en fait.

— Non. J'ai toujours su que je le deviendrais.

— Et vous aviez raison !

— C'est une nouvelle preuve de mes phénoménaux pouvoirs de perception, admit Onésiphorine Griff. Même si je n'aime pas m'en vanter, car au fond de moi je suis modeste et je connais ma place, je dois admettre que cette dernière est au sommet.

— Juste en-dessous du Président, remarqua Jean-Antoine. Le Patron hocha la tête.

— Voilà... Juste en-dessous du Président... À ses côtés...

Les points de suspension à la fin de sa phrase la suspendirent dans l'air pendant plusieurs secondes, que Jean-Antoine mit à profit pour présenter son meilleur profil au photographe de presse qui passait par là, tout en réfléchissant à la suite à donner à la conversation.

— Vous devriez en venir au fait, interjeta-t-il avant de repartir, car sa pellicule était terminée.

— Vous avez raison, reconnut l'exorciste, mais pourquoi n'êtes-vous pas passé au numérique ?

— Je n'aime pas, répondit le photographe en haussant les épaules. Au fond, je suis un traditionaliste.

— Moi aussi, approuva Jean-Antoine. Je préfère la messe en latin, et le prêtre qui tourne le dos à la paroisse. Ça a plus de classe.

— Je suis bien d'accord, répondit Ernest-Antoine Serpillière (car en fait, le photographe de presse, c'était lui.)

Onésiphorine Griff les interrompit alors :

— Revenons-en à nos moutons, voulez-vous ? Que pensez-vous de cette attaque de zombies ?

— Qu'elle est finie, et bien finie ! aboya Jean-Antoine. Plus aucune créature démoniaque ne corrompra notre belle jeunesse, qui...

— était en train de protester contre l'expulsion de sans-papiers.

— ... était déjà bien assez corrompue pour mériter le divin courroux...

— nous avons envoyé les CRS.

— ... ainsi que notre courroux à nous, moins divin mais plus expéditif car temporel.

Le Patron leva les bras au ciel et la joie illumina brièvement son physique d'éphèbe cacochyme.

— Nous nous sommes compris !

Ils se mirent à danser une gigue endiablée, mais l'exorciste se rappelant qui il était vira au rouge pivoine et demanda respectueusement que la gigue devienne endieusée. Le Boss, que cette perspective ne faisait pas frissonner d'anticipation par avance, se rassit derrière son bureau, et Jean-Antoine devant lui.

— Mais encore ? Reprit le guide spirituel du Parti. Vous devez avoir une idée d'où viennent ces zombies. De ce qu'ils voulaient.

L'exorciste réfléchit. Que savait-il des zombies ?

— De la tombe ? hasarda-t-il. De par-delà le rivage infranchissable du fleuve Styx, même si je dois avouer que c'est là faire référence à un système de cosmogonie qui m'est étranger, car non chrétien.

— Je suis d'accord avec vous, répondit le Boss, mais que voulaient-ils ?

— Des cerveaux ?

— Mais pourquoi ont-ils attaqué un lycée ? C'est idiot, remarqua le Patron.

— C'est vrai que le nombre de cerveaux dans un lycée est assez faible, reconnut Jean-Antoine. On y trouve plutôt des adolescents.

Le Chef et lui-même frémirent et blémirent et gémirent d'appréhension à cette idée. Des adolescents ! Pratiquement des jeunes ! Des sauvageons, dont on ne tirerait jamais rien de bon !

— Maintenant que j'y pense, dit l'exorciste, c'est étonnant que des zombies attaquent justement maintenant...

— Que voulez-vous dire ?

— Je pense que ce n'est pas un hasard que nous soyons face à un phénomène comme celui-ci alors même que nous faisons face à une recrudescence des cas de possession démoniaque ! Il doit y avoir quelque chose de commun entre ces deux faits.

Le Boss hocha la tête.

— Nous y faisons face, dit-il au bout d'un bon quart d'heure de réflexion intense. Aux deux.

— C'est vrai. Mais...

— Quoi ?

— Laissez-moi réfléchir un instant.

Jean-Antoine s'assit en tailleur au milieu de la pièce; et entra dans une transe méditative philosophique comme il en avait le secret. Au bout de plusieurs minutes, le Chef se leva, fit quelques pas dans la pièce et admira sa réflexion. À ce moment-là, Jean-Antoine se racla la gorge ; le Chef se détourna avec regret du miroir en pied ornant l'un des murs du bureau.

— Vous avez trouvé ?

— Je crois...

Une bouffée d'optimisme concret s'engouffra sous le crâne du Chef et chamboula ses neurones. Il explosa de bonheur avant de se ressaisir.

— Dites-moi !

— Les zombies... Ils appartiennent à la mythologie vaudou, fit l'exorciste.

— Oui, bien sûr.

— Or les vaudous... Les prêtres, je veux dire... Ce sont des envoyés du Démon !

— Mon Dieu !

Le visage de Jean-Antoine prit un air sinistre.

— Vous avez raison de le dire... Je pense que ce sont eux qui prennent possession de nos braves Français.

— Quelle horreur !

— Oui... Mais vous ne savez pas tout... Les vaudous... Eh bien...

— Quoi ? Dites-moi !

— Je n'en suis pas sûr...

— Allez mon vieux, je vous fais confiance !

— Eh bien... Ce sont des Noirs !

Le Chef resta interdit pendant plusieurs minutes.

— Non ?

— Si !

— Des clandestins, vous voulez dire ?

— Des délinquants, approuva l'exorciste.

— Des criminels ! exulta le Chef du Parti.

— Des abominations !

— Nous devons nous en débarrasser !

Jean-Antoine réfléchit à nouveau.

— D'accord, dit-il, mais où allons-nous trouver ces Noirs ?

Le Chef écarta l'objection d'un revers de la main.

— Allez vous le chef de la police. Il saura vous les trouver. Je vous donne tout pouvoir pour mettre fin à ces agressions surnaturelles couplées à un trafic de sans-papiers !

Jean-Antoine se mit au garde-à-vous, puis sortit de la pièce d'un pas raide. Il partait en guerre.

Le chef de la police était, bien sûr, un membre du Parti. Il reconnut Jean-Antoine, parce qu'il était célèbre mais aussi parce qu'il portait une lettre de mission du Chef lui-même.

— Alors ? Qu'est-ce que je peux pour vous ? demanda le fidèle fonctionnaire dévoué.

— Je cherche des Noirs.

— Des Noirs en particulier ?

L'exorciste hocha la tête.

— Des sans-papiers, des clandestins criminels, la lie de l'humanité, qui effectuent des rites

sataniques dans les caves pour faire faire des choses atroces à de braves Françaises, et qui envoient des zombies affamés dans les lycées pour décimer nos étudiants, le futur de notre nation !

— Ah. Le chef de la police se gratta la tête. Je ne sais pas où vous trouverez vos zombies, mais pour des Noirs qui sont la lie de l'humanité, je vous conseille d'aller voir du côté de la Goutte-d'Or. C'est une véritable plaque tournante de tous les trafics. Ce quartier nous donne du fil à retordre !

— Ça doit être difficile, de gérer le trafic sur une plaque qui tourne, acquiesça Jean-Antoine.

Un ange passa.

— Bref. J'y vais ! Fit l'exorciste.

— Attendez ! l'interrompit le chef de la police. Vous ne pouvez pas y aller comme ça ! Pas avec votre tête de bourgeois du huitième, votre costume trois-pièce de chez Hugo Boss et votre cravate fantaisie !

L'exorciste contempla son accoutrement. Il était, certes, un peu dépenaillé, mais il ne pensait pas que les sauvages s'en incommoderaient.

— Que dois-je faire ?

— Amenez une petite escorte — je vais vous fournir quelques agents, discrets, pour assurer votre sécurité.

Jean-Antoine hochait la tête. C'était probablement plus prudent.

— Vous avez raison. Je vous en suis reconnaissant.

Après quelques palabres, ils se mirent d'accord sur deux brigades de CRS ; c'est donc dans un car de sécurité républicaine que Jean-Antoine se précipita, toutes sirènes hurlantes, vers le pire quartier de Paris, dont trafiquants de drogues et proxénètes n'étaient que les moins dangereux de ses habitants.

Chapitre 7 – Guantanamo Now

Jean-Antoine, n'écoulant que son courage et la hardiesse de son raisonnement, se précipita pour tenter de sauver sa peau de ces fous furieux sanguinolents dont le visage reflétait la fureur sanguinaire qui les habitait.

Mais bon sang que ce quartier était retors en tours et détours ! La Goutte d'Or parisienne était réputée pour ses méandres mais Jean-Antoine, fort de la présence des CRS, ne pensait pas qu'il serait amené à fuir de la sorte en zone ennemie. Car oui, c'était bien des ennemis dont il entendait les terribles râles lui souffler quasiment sur la nuque.

A gauche, à droite, des portes qui se refermaient, des cris poussés à la va vite, son cœur qui battait la chamade tel un tambour africain dont les riches épices de ce continent commençaient à l'envahir.

La Goutte d'Or ... Il esquissa un sourire en pensant à toute la sueur de son front qui coulait et dont le soleil couchant s'amusa à jouer en irisant le spectre. Il commençait à mieux comprendre le sens profond du nom de ce quartier.

Haletant, le souffle court, Jean-Antoine se jeta derrière une porte dérobée. Il remercia tous les saints du Saint Empire d'avoir su lui ouvrir cette aubaine salvatrice. Il devait se taire à présent. Ralentir tous ses rythmes corporels pour qu'ils ne perçoivent pas sa présence.

Tais-toi Jean-Antoine, concentre toi, tu peux le faire. Des bruits de pas précipités. Des feulements plus que des cris. Ils ne sont plus très loin. Ne pas bouger Jean-Antoine ! Ses yeux le piquaient. Les gouttes d'or liquide n'étaient plus que des larmes de noirceur hurlant la peur qui s'insinuait dans ses entrailles. Ils étaient juste à côté. Mais pourquoi ralentissaient-ils ! Mais non de D... (pardon Seigneur !). Peut être que ce n'était pas eux après tout. Peut être que c'étaient des enfants qui jouaient là et qui s'amusaient, tout de leur innocence drapés.

Non Jean-Antoine, ne rêve pas. Cette odeur. Cette odieuse et indicible odeur. Cette odeur dont la couleur irise d'un parme évanescence la couleur des victimes avant le sacrifice suprême. Ses cours d'exorcisation de 3ème niveau avaient su le pousser plus loin dans sa quête contre l'abjuration par le malin des ouailles de la Sainte Eglise. L'Archevêque Flegmon du Merispentié avait formé lui-même ses troupes d'élite aux 5 sens. Et maintenant, l'odorat de l'exorciste était celui qui déclenchait tous les signaux d'alerte.

Le paon cacaoétique ! Cet animal rarissime d'entre les rarissimes avait de si belles plumes que ces fous de la décadence, ces impies qui osaient se parer de l'appellation prêtre, en faisaient grand usage dans leurs rites. Et les plumes de cet oiseau de légende ornaient leur coiffe de cérémonie. Retour au présent. Retour à la détresse. Oubli de ces souvenirs emprunts d'une nostalgie vraie mais sourde, de celles qu'on doit garder en son cœur et qui forge un homme.

Car cette odeur, c'était celle de la plume du paon cacaoétique ! C'était mauvais signe ! L'appareil nasal surentraîné de Jean-Antoine l'informait qu'il y en avait une grande concentration dans l'air. Ça ne sentait pas bon !

Prenant son courage à deux mains, il se recroquevilla, tel un coureur de fond prêt à délivrer sa pleine puissance, attendant l'instant fatidique de l'explosion. Une voix passa, une seconde, et toujours cette langue impie qui violentait ses oreilles ! Les voix s'éloignèrent ... et il rejeta la porte avec force ! Il courut et fut comme jamais ses jambes ne l'avaient porté. Un escalier ! Qui dit escalier dit aller vers le bas. Vers les CRS ses amis, ses sauveurs de cette horde de fous d'un prétendu Dieu sans passé ni avenir.

C'est bon Jean-Antoine, tu vas y arriver, tu vas le faire ! Plus que 30 mètres ... 20 ... NON ! Ses pieds étaient entravés par quelque chose. Il s'écrasa lentement et fit un roulé boulé de plusieurs mètres avant de s'immobiliser. Son premier réflexe fut de crier pour tenter d'avertir ses congénères, ses salvateurs en puissance. Une profonde inspiration et une énorme boule d'il ne savait quoi

qu'on insérait dans sa gorge.

Un choc. Douleur. Le grand noir. Dieu te rappelle-t-il déjà Jean-Antoine ? Toi, Jean-Antoine Lugeac de Pennevanne ? Défenseur des faibles, pourfendeur de pleutres, combattant du démon ... tous ces mots auraient-ils été vains dans ta si courte existence ? L'heure du jugement est peut être arrivée. Accueille alors en ton sein une ouaille fidèle, Seigneur.

Lumière. Des pulsations dans le crâne de l'exorciste. Une douleur sourde qui rythme les battements de son cœur. Il commençait à peine à émerger et entrouvrir les yeux quand une gifle monumentale vint le cueillir. Il sombra de nouveau.

Des borborygmes ? Des murmures, des voix ... :

« Paladin de pacotille qu'on nous envoie ...

— Qu'as-tu encore fait Olta !

— Mais Honn c'est pas moi ! Une petite tapette, rien de plus ! Pas de quoi chatouiller un baobab !

— Ils ne font pas des modèles plus solides ou quoi dans ce pays ?

— Chuuuuut les gars, Upsa revient à lui »

Jean-Antoine écarquilla les yeux. Un peu ébloui, il lui fallut quelques secondes pour réaliser où il se trouvait. Il jeta un regard périphérique rapide. Il était assis sur une chaise, dans une sorte de hutte. Des nattes posées à même le sol en terre accueillait les émetteurs des sons qui troublaient son « repos ». Était-il bien à Paris ? Qui étaient ces trois grands noirs qui le toisaient ? Sa colère éclata soudain !

« Bande de sagouins dégénérés emplis de putréfaction pleine de turgescences impies ! Libérez-moi malheureux sacs à selles anormalement molles de cormorans jésuites ! Ne croyez pas que ces liens, fort bien faits et serrés au demeurant, sauront retenir la foi intérieure qui m'habite ! Les chevaux de l'enfer sauront ravir vos cœurs à jamais corrompus pour ...

— Ouh là, ta gueule Lactel Power ! T'as pas fini de taquiner nos esgourdes ou quoi !

— Mais que voulez-vous à la fin ! Pourquoi me retenez-vous prisonnier ? Vous croyez vraiment que personne n'est à ma recherche actuellement ? Vous ne savez pas qui je suis messieurs. Vous ne savez pas quelle force m'anime aujourd'hui. Le Tout Divin parle par ma bouche !

— Et ta bouche sent pas bon, alors ferme là. Pourquoi es tu venu dans notre quartier ? Que viens-tu trifouiller dans nos affaires ? ».

Jean-Antoine tenait enfin l'occasion de faire avancer l'enquête. Cette capture malheureuse pouvait se transformer en une collecte d'informations riche et inespérée pour l'avenir. Seuls deux problèmes subsistaient : tout d'abord, la victime c'était lui. Ensuite, à un contre 3 ... il allait falloir jouer de ruse et de ressources. Son surentraînement d'exorciste allait enfin lui permettre d'exprimer son talent. De la finesse, de la psychologie, un art de la manipulation prodigué par ses plus grands professeurs, experts parmi les experts. Action !

Jean-Antoine alla chercher loin sa voix de mâle rauque et puissante :

« Oh les bamboulas ! Ecoutez moi bien, je ne le redirai pas deux fois : je sais que vous êtes impliqués dans un horrible trafic. Et je ne parle pas des opérations pour les petites frappes du quartier. Non non, moi je veux parler d'autres choses. Dites moi tout sur les ... zombies ».

Jean-Antoine avait bien aménagé son effet de surprise.

Grand silence. Jean-Antoine sait qu'il a marqué des points, il a frappé là où ça fait mal. Le trouble de ces adversaires est palpable. Le coup porté est tellement rude qu'ils s'asseyent d'un bloc. Certainement ont-ils vacillé sous l'impact émotionnel. L'un se retourne lentement, se saisit d'une

petite cassette. Il en sort ce qui ressemble à du tabac, puis commence à préparer un grand cône de fin papier. Il l'allume lentement avec un briquet surgi de nulle part. Le cône flamboie. Une épaisse fumée commence à s'échapper du premier énergumène. L'odorat surdéveloppé de Jean-Antoine lui révéla qu'il ne s'agissait pas d'une cigarette normale.

Après avoir fait passer le brasier buccal à un de ses acolytes, un des grands noirs prend la parole, d'un ton emprunt d'une sérénité de mauvais aloi :

« Face de Brie, je me présente. Je m'appelle Honn, du clan des Kahn.

— Et moi je suis Impus, de la fratrie des Ole.

— Mon nom est Olta, valeureux et fier descendant des Minh.

— Nous nous présentons à toi et te faisons cet honneur, Impus, Olta et moi-même, car aujourd'hui nous allons louer ton courage, chanter ta valeur, et savourer ta douleur. Des réponses tu souhaitais ? Des réponses tu auras. Mais considère que chaque information a un prix. Et ce prix, c'est en décibels que nous l'exigerons.

Jean-Antoine, fort de sa capacité de résistance à la douleur, se dit que l'occasion était trop belle. Les prendre à leur propre piège. Leur faire croire qu'ils étaient les plus forts. Voilà la marque de fabrique d'un grand évangéliste.

— J'accepte la règle du jeu messieurs. Dans ce cas, je n'aurais qu'une seule question : par tous les saints purgateurs et les démons lucifériens, qui êtes vous ?!

Honn prit la parole, apparemment en tant que chef naturel de ces criminels.

— Tu te doutes bien de qui nous sommes. Le Parti n'envoie pas un Exorciste de seconde zone pour une bête affaire de trafiquants que les CRS auraient facilement pu gérer. Au sein de la communauté de la Goutte d'Or, nous passons pour des dealers de cannabis. Rien de bien méchant tu vois. A un détail près : nous ne vendons pas du cannabis normal, comme tous les autres cloportes qui s'ingénient à parasiter la misère humaine. En quelques semaines nous en avons écoulé des centaines de kilos. Tout le monde se fournit chez nous maintenant. La raison ? Nous pratiquons des prix imbattables. Le pouvoir d'achat fils, le pouvoir d'achat, tu n'en as jamais entendu parler ? Mettre à la portée de tous ce bien de consommation peu courant, créer une saine émulation de la concurrence, agrandir nos parts de marché et

— Euh ... Honn, je crois que face d'iceberg a compris là » interrompit Olta.

Profitant de son avantage, l'Exorciste poussa plus loin :

« Mais qu'entendez-vous par Cannabis frelaté ?

— Désolé petit Yéti, mais un contrat est un contrat. Tu as un prix à payer. Alors choisis : zboing, fioush ou jabang ?

— Euh Fioush ? »

Et les trois démons de souffler en cœur entre leurs dents « fiousshhh ... quel courage ! ». Impus le saisit de ses larges battoirs à viande qualifiables de mains, le souleva de terre par les épaules et le ligota à un poteau, pièce centrale de la hutte.

Pendant ce temps, Olta sortit une petite pochette émettant des bruits métalliques de mauvais augure. La respiration de Jean-Antoine se fit plus rapide, à l'unisson de ses battements de cœur. Olta sortit un tout petit couteau orné de motifs peu visibles à cette distance. Il s'approcha de Jean-Antoine, un sourire illuminant petit à petit son visage d'ébène. Il jouait du couteau comme un homme de cirque, le manipulant avec une dextérité trahissant une longue expérience.

Jean-Antoine déglutit bruyamment. Il invoqua le Tout-Puissant et accessoirement ses 20 ans de vie martiale et endurante qui avaient sculpté son corps pour en faire une arme.

Et le supplice commença. Olta commença par entailler légèrement ses joues, en faisant trois bandes parallèles de chaque côté. Jean-Antoine n'était pas inconscient au point de bouger, le risque d'accentuer la douleur et les dégâts étant bien pires. Son chaud liquide de vie ruissela le long de la commissure de ses lèvres, charriant un désagréable goût de fer frais.

« Te voilà un peu plus indigène maintenant, Monsieur de Pénitence ! ».

Ainsi ils connaissaient aussi son nom. Les salauds !

« Dis-moi, de quoi te sers tu le moins tronche de javel ? Non ne dis rien ! Je vais deviner seul et explorer, grand coquin».

La lame s’amusa à lentement dessiner de grandes ellipses dans son dos, accrochant chaque mini aspérité, déchirant plus qu’elle ne coupait. Ce couteau n’avait pas été aiguisé depuis des lustres. La douleur restait encore tolérable. Jean-Antoine se mit à psalmodier toutes les prières qu’il avait apprises avec tant de ferveur dans sa plus tendre enfance, conjurant par la puissance de sa foi les ondes de tressaillements qui parcouraient son corps. IL avait souffert pour tous. Jean-Antoine en suivant la même voie se rapprochait de LUI un peu plus, et cette idée l’irradiait de bonheur.

Olta s’y connaissait le bougre, et Jean-Antoine sentit sous la pointe du couteau une frustration de bodypainter qui se libérait enfin. Pourquoi cela tombait-il sur lui ?!!!

— Alors Dulux Valentine, toujours rien ? Allez ne fais pas ton Bernardo, lâche toi gamin ! Je sens que sommeille en toi une âme de Castafiore.

Et il continua son œuvre. C’est lorsqu’il découpait la peau au-dessus de son bas ventre en faisant le tour de son corps que les premiers gémissements apparurent. L’exorciste implora toute la clémence divine et les antidouleurs de la pharmacopée connue. Le supplice le submergea soudain. Olta, de sa lame experte, décollait la chair de sa peau ventrale et dorsale et la faisait rouler en remontant vers ses côtes, comme une bûche de Noël aux fruits rouges trop juteux, exsudant leur trop plein de générosité ensoleillée.

— Mais te bave pas dessus Jean-Antoine, la salive ça pique ! Tu vas te faire mal à la fin ! Impus ? Tu nous sers des boissons s’il te plaît. Pas le tout, mais ça m’assèche moi tous ces travaux pratiques.

Impus s’éclipsa et revint 2 minutes plus tard avec trois verres apparemment remplis de boissons alcoolisées. Jean-Antoine commençait à sentir un voile sombre poindre doucement.

— Oulala ! Mais c’est que ça va s’infecter ton affaire mon p’tit Jean ! Faut me désinfecter tout ça ! Bon les gars, c’est parti pour les paris. Combien pour toi Impus ?

Impus s’envoya une rasade derrière le gosier en éructant avec un grand sourire :

— Je dirais ... 93. Il est coriace l’exorciste.

— Et toi Honn ?

— Je suis prêt à monter à 100. Je suis sûr qu’à vous deux vous faites une super équipe.

— Pour ma part les gars, je monte à ... 104. L’instrument me paraît exceptionnel, et je sens que c’est un bon jour à tessiture.

Sans prévenir, Olta lui jeta le contenu du verre sur sa chair ventrale à vif. Jean-Antoine hurla comme un damné et s’évanouit aussitôt.

Bruit d’applaudissements. Pulsations. Clap clap clap. Brandons ardents. Grands rires.

Jean-Antoine se réveilla et vomit aussitôt. La douleur était tout bonnement insupportable.

Une folle envie d’en découdre avec ses représentants du vice le prit et le mit dans une rage folle :

« Que la peste soit des malingres et des pleutres ! Vous succomberez sous les flammes des quatre cavaliers de l’Apocalypse ! La damnation éternelle rongera vos âmes et le repos ne sera plus qu’....

« Chiale plus tu pisseras moins » le calma tout de suite Impus.

— Bon écoute Jeannot, on cause on cause, mais on n’avance pas hein. Voici pour répondre à ta question : le fameux Cannabis Frelaté est une petite plaisanterie que nous nous faisons entre nous.

— Au cas où tu ne l'aurais pas compris, et pour répondre à ta question, commenta Honn, nous sommes des sorciers vaudous. Évidemment, cela paraît difficile à croire tant nous nous sommes éloignés de notre cœur de métier. Mais vois-tu, le libéralisme et les contraintes d'adaptation à un nouvel environnement concurrentiel ainsi que de nouveaux modes de communication nous ont menés vers ces contrées inconnues. Nous ne sommes pas peu fiers de notre parcours pour des sans-papiers. Tu dois être courant des cas de possession, des zombies qui apparaissent un peu partout. Comme le disait notre père, qui sème le vent récolte la tempête. Et vous avez trop semé petits Blancs... alors nous récoltons enfin !

— Ça suffit les gars, on a assez traîné avec Monsieur Francine. On s'arrache ailleurs sénégalais.

Jean-Antoine, le corps perclus, vidé de tant coups portés à son intégrité physique, abattu par la barbarie insoutenable des trois sous-hommes sans vergogne, sentit qu'il approchait du but final. Toutefois les confins de sa dévotion qu'il croyait pourtant sans limite s'étaient dangereusement rapprochés.

Impus, Honn et Olta commencèrent à ranger leurs affaires, se désintéressant totalement de leur souffre-douleur. Apparemment laisser derrière eux un témoin potentiellement gênant et dangereux de par sa position au sein de l'Église ne semblait guère leur donner de l'urticaire. Peut-être la nouvelle décoration de leur poteau de torture est-elle à leur goût.

Un halètement puis un bruit rauque les interrompit net :

— Cupides primates dégénérés dont les procréatrices auraient du ne pas fauter et faire don de leur vie plutôt que de se commettre, qui est donc votre chef, hormis le fruit d'une union contre nature ?!

Les trois noirs entrecroisèrent leur regard. Une fois de plus un sourire carnassier habilla leur visage que d'aucuns auraient qualifiés de jovial si cela n'avait été la tension de la situation.

— Jeannot ? Jabang ?

Une larme perla au coin de l'œil de Jean-Antoine, et dans un ultime effort il acquiesça de la tête, dans un mouvement chevrotique.

— Euh ... Jabang ...

— Jeannot ?

— Plaît-il éternelle ébauche d'éphèbe ?

— Tu es un petit coquin Jeannot, tu le sais ça ? Jabang ... non mais franchement, à ton âge ! Et quelqu'un d'aussi important que toi ... pour le Parti !

Impus saisit le poteau et détacha le malheureux Jean-Antoine. Était-ce donc cela Jabang ? La libération ?

— Olta ? La planche à Jabang s'il te plaît. La seconde oui, la plus solide. Il faudra au moins ça.

— Mais que faites-vous bande d'infâmes déjections de cloportes diarrhéiques ! Mais ... mais !! Pas dans cette position ! Vous n'avez pas le droit d'insulter son Fils ! Seul Lui peut oser porter la croix ! Détachez-moi aspartame de Mandéla !

Olta et Impus penchèrent la croix sur laquelle Jean-Antoine étaient accroché. Les bras pris, le bout de bois rigide lui descendait jusqu'au niveau des reins, rapant ce qui lui restait de peau et sa chair à vif.

— Je comprends que vous souhaitiez m'humilier en me faisant porter cette demi-croix de pacotille ! Mais sachez qu'il n'y a pas de plus grand honneur que de vivre et d'endurer les mille blessures de Jésus ! En avant messieurs, en avant ! Transpercez-moi d'une lance ! Clouez-moi les mains ! Ne

lésinez surtout pas ! Soyez ardu à la tâche ! Plantez moi les épines de la douleur ! Surtout ne faiblissez pas messieurs ! Jean-Antoine saura résister et donner de son corps pour absorber votre haine, fruit de la dégénérescence que votre décoction zombiesque a fait fermenter dans vos corps tourmentés !

— Olta, Impus, vous avez entendu le Paladin ? Exécution !

Trois bruits de braguettes. Autant de gouttes sur le front de Jean-Antoine. Rien ne lui aura été épargné. Rien hormis l'humiliation suprême pour un homme de sa trempe.

Jean-Antoine appelle, bafouille, balbutie, s'époumone :

— Vous ne me souillerez pas veules manipulateurs de grues de levage ! Le pieux que je suis contre le pieu que vous imposez ! Ma volonté d'airain contre votre volonté des reins !

Serrant les dents et luttant contre l'envie de crier (malheureux prix à payer pourtant), Jean-Antoine tenta lui aussi de sonder son être intérieur, à la recherche d'une aide.

— Et moi qui ai toujours pensé que par ma voix mes voies resteraient comme les vôtres Seigneur. Continuer à croire en vous quand un tel doute m'envahit et m'interpelle aussi profondément ...

NNNNNNNOOOOOOOOONNNNNNNNNNNNNNNNNN !!!!!!!!!!!!!!!!

Cauchemar humide. Tour de Pise. Tunnel du Mont-Blanc. Geyser islandais. Bien être douloureux. Le Métro parisien. La ligne 15.

Jean-Antoine papillonna des yeux. Il ne se redressa pas tout de suite. Comme toute entité vivante usée, il savait que se ménager était la plus saine des attitudes. Il redressa toutefois sa tête, tentant de conserver un semblant de dignité. Ses yeux croisèrent chacune des trois paires qui l'avaient vrillé ... soit six grandes pupilles dilatées de plaisirs orgiaques.

— Alors ? articule Jean-Antoine.

— Nous sommes tes petits génies quelque part vois-tu. Nous allons exaucer ton troisième vœu, car tu le mérites amplement. Notre chef nous a confié la mission d'être ses yeux parmi tes contemporains, ce dont nous nous acquittons avec grande conscience. Nous n'avons pas pour vocation de devenir sa voix, mais pour toi, nous allons faire une exception. Tu as su te jouer de nous et nous ouvrir la bonté de ton âme.

— Notre chef, au sens où tu l'entends dans ton parti sur-hiérarchisé, est un être unique. Vénère son nom et idolâtre son image, car un jour il t'appellera toi aussi.

— Jean-Antoine, le nom de ton futur roi ! Llama Mumboko !

Chapitre 8 – Du rififi chez les trafiquants

Quand je me suis enfin réveillé, la douleur était puissante, terrible, insoutenable presque. Heureusement mon entraînement poussé et approfondi m'avait préparé aux pires éventualités : j'avais subi, pendant ma formation, des tortures bien pires que le pire que pouvaient imaginer la plupart des hommes ; les vaudous étaient loin d'approcher le seuil de tolérance à la douleur qui m'avait été inculqué à coup de savate en travers de la gueule.

J'étais seul, dans une pièce obscure et sombre, dans une cave souterraine. Du moins, c'est ce que je me suis dit. L'absence de lumière, sûrement imputable au manque total de fenêtres et d'ampoules allumées, n'avait pas échappé à mon attention. Le fort degré d'humidité froide, ainsi que les pépiements incessants des rats d'égouts, m'indiquaient clairement la situation altimétrique de la pièce noire.

Noire ! Comme ces ordures qui m'avaient capturé, et torturé, et ligoté, et outragé !

J'étais sûr que c'était fait avec dessein. Les ordures ! Ils ajoutaient la torture psychologique à l'outrecuidance physique. Mais je ne me suis pas laissé faire. J'étais trop coriace pour ça.

J'étais assis sur une chaise défoncée ; mes mains étaient attachées dans mon dos. Autour de moi, il n'y avait rien. Ils n'avaient même pas pensé à mettre un vigile — les fous. Ils auraient dû savoir qu'un agent du Parti et du Vatican avait plus d'un tour dans son sac. Les seuls mouvements étaient ceux des rats, qui étaient en train de me grignoter les ongles des orteils. J'hésitai un moment : était-ce une coïncidence ou une nouvelle tentative de torture ? J'écartai cette hypothèse : ç'aurait été bien trop subtil pour mes geôliers.

Bon. Il me fallait me sortir de là. A priori, ce n'était pas simple : les liens qui retenaient mes bras derrière mon dos étaient en corde épaisse, et cruellement serrés. C'était à peine si je pouvais sentir le sang passer dans mes poignets. Mes pieds étaient, de même, attachés à ceux de la chaise.

J'allais avoir besoin de toutes les ressources de ma formation.

J'inspirai un grand coup : la transe familière étendit ses ailes de duvet en véritable édredon d'eider canadien sur ma tête. J'examinai froidement la situation et les possibilités qui s'offraient à moi. Au bout d'un temps que je serais incapable d'évaluer — car le temps n'existe pas dans la transe — j'avais trouvé la solution. Je sifflotai une petite ritournelle en ultrasons, qui attira les rats. Ils se mirent à me ronger les ongles des orteils avec plus de vigueur. Ça faisait mal, mais je m'en foutais : j'étais sur la bonne voie ! Je changeai d'octave, et passai à la symphonie numéro V de Beethoven, mais toujours en ultrasons.

Sachez-le, il est difficile de siffler la symphonie numéro V en ultrasons. Déjà parce que c'est une symphonie particulièrement difficile de base, et particulièrement riche, pour laquelle on considère généralement dans les milieux autorisés qu'un orchestre entier est nécessaire pour lui faire justice. D'emblée, la siffler, et seul, était ardu. Mais la difficulté était démultipliée par le fait qu'il est impossible d'entendre les ultrasons ! La situation dans laquelle je m'étais mis n'était pas si éloignée de celle de ce cher Jean-Sébastien, qui l'avait composée alors qu'il était sourd, « à l'aveugle » si j'ose me permettre.

Heureusement, le génie de Jean-Sébastien, et la rigueur de ma méthode se combinèrent ; et bien que je n'en entendis pas une note, je suis assez fier du concert improvisé que j'ai donné. Les rats, eux, ont eu l'air d'apprécier.

Il n'est pas de notoriété publique que les rats d'égouts parisiens sont mélomanes. C'est pourtant évident, quand on y réfléchit un peu : tout le monde sait que tous les rats de Paris sont issus des nids qui prolifèrent sous l'Opéra depuis que le Fantôme les y a installés pour se protéger des poursuites. Or, sous l'Opéra, on entend très bien les concerts qui sont donnés dans la salle principale du dessus ; ce qui fait que tous les rats d'égout de Paris sont nés avec la musique dans les oreilles.

La conséquence, bien entendu, c'est que les rats d'égouts de Paris sont mélomanes ; et que pour peu qu'on sache siffloter la Cinquième (de préférence en ultrasons, de manière à ne pas attirer l'attention des affreux), on peut leur faire faire ce que l'on veut, dans les limites de ce qui est raisonnable pour un rongeur bien sûr.

Peu de gens savent ça. Moi, je le savais, mais pas parce que je l'avais appris au monastère. C'était dans mon aventure précédente que je l'avais appris. Faut dire que se coltiner le fantôme du Fantôme de l'Opéra, qui avait pris possession du corps voluptueux de la femme du président bolivien, ça apprend quelques trucs et astuces.

Vous pensez bien que les rats n'ont fait qu'une bouchée de la corde. Enfin, plusieurs : même si c'était des rats dans le genre maousse, ce n'étaient que des *rattus rattus* après tout, et la gueule de ces petits gars était quand même petite tout compte fait, en somme et pour résumer.

J'ai examiné la corde avec attention quand j'ai été libre, enfin. Je pensais que ce serait du genre filin d'escalade, en nylon et tout, mais non : c'était de la vieille corde de chanvre des familles, comme celle qu'on avait au temps jadis quoi. Là, mes bons vieux neurones n'ont fait qu'un tour : les gus utilisaient, pour sûr, les fibres de chanvre de leurs plantations de cannabis ! Car, même si ça ne se sait pas trop – normal me direz-vous, le gouvernement fait tout pour que ça s'ignore, et je peux les comprendre – le bon vieux chanvre des familles et le cannabis des racailles, c'est au fond la même plante, le même engin pour tout dire. Alors, ça prouvait bien que les lascars trempaient à la fois dans le commerce de chair noire illégale, et celui de résine fumeuse pas moins interdite. Ah ! Les fourbes ! Je parie qu'ils utilisaient leurs clandestins comme mules pour passer les douanes avec trois kilos de shit dans le bide. Après ça, pas étonnant que ça soit que des bons à rien tout juste capables de sucer les mamelles prodigues de l'ASSEDIC. Tout ça me foutait hors de rage. J'ai attrapé la chaise, et d'un geste de la main j'ai cassé le dossier. Ça m'a un peu genre calmé, mais pas trop, alors j'ai saisi un pied dans ma main droite, je me suis mis à côté de la porte, et j'ai tapé.

Les zigues d'à côté, ils étaient peut-être un peu défoncés, et puis ils s'attendaient pas trop à ce qu'on tape dans cette porte ; alors ils sont pas venus tout de suite. C'est après, quand j'ai insisté, qu'ils sont venus voir.

Les pauvres.

Vous auriez dû les voir, après que moi et mes potes les rats on en ait fini avec eux. Ce serait pas des ordures pareilles, je me sentirais presque coupable de leur avoir fait subir tout ça. Mais c'était bien mérité, et puis ils m'avaient torturé eux aussi, alors donc c'était tout à fait normal que je leur rende la pareille et au centuple. Enfin, c'est ce que je me dis, et si vous avez un problème avec ça, eh bien, on peut en discuter, mais comme des hommes, dehors et sans témoins.

J'ai laissé les amas de barbarque sanguinolente dans le caveau obscur, et j'ai cligné des yeux en ressortant. C'était la première fois que je voyais de la lumière depuis que j'avais été attrapé, et bon sang, ça m'avait manqué, mais bon sang, ça faisait mal aux yeux. Même si c'était qu'une petite ampoule de dix huit watts à peine. Rien que revoir la lumière, ça m'a fait rappelé que je l'avais pas vue, alors ça m'a fait bouillir le sang, alors je suis allé cogner encore un peu pour me calmer, genre. En revenant, j'ai refait ma cravate (elle était toute tachée de rouge la pauvre, mais tant pis, je dirais que c'est un nouveau style venu des US), et puis j'ai fouillé le bureau des affreux.

Le bureau lui-même était pas moins affreux que ses propriétaires. Clairement, les immigrés ont un problème avec l'ordre. S'ils arrivent déjà pas à le garder dans leurs affaires, comment peut-on imaginer qu'ils traitent l'ordre public ? Enfin moi je dis ça, je dis rien, mais on ne m'enlèvera pas ma liberté de penser que c'est d'ordre génétique si ce n'est congénital cette manie-là que de foutre le boxon partout où ils vont. Y'a qu'à voir comment c'est chez eux...

Bref, au milieu des paquets de clopes, des enveloppes pleines de biftons, des packs de bière, des billets aller simple pour l'Amérique du Sud, des télécommandes de parcètres, des armoires à cuillères, des dés à cent faces, des téléphones portables asiatiques, des compact discs vierges, des DVD effarouchés, des écouteurs, des casques de moto, des matelas Dunlopillo, des atomixers, des œuvres complètes de Franquin, des termitières en plastique, des évier en fer, des écrans vingt-deux pouces, des dés à vingt faces, des fils électriques, des fils à linge, des lave-vaisselle électroniques, des jolis scooters, des rongeurs savants, des portes de prison (très aimables au demeurant), des boulettes de shit, des avions pour deux, des côtelettes Dior de contrefaçon, des zèbres, des ficus tressés, des montres Cartier authentiques, des fauteuils suédois inconfortables, des écrase-patates, des écorche-poulets, des dossiers classés confidentiel défense, des coordonnées bancaires des plus hauts représentants de l'état, des chaussettes trouées, des tas de couverts, des pelles à gâteaux, des

champagnes Lanson 1996, des figurines de Batman, des dés à dix faces, des tourniquettes pour faire la vinaigrette, des baleines à bosse, des parapluies sans baleines, des chatons empaillés, des ordinateurs des années 1940 avec des bobines de bandes magnétiques et des lumières qui clignent, des pistolets à gaufres, des pompes à vélo, des vélociraptors vivants, des grand blonds avec une chaussure noire, des cire-godasses, des étagères métalliques, des dés à six faces, des ratatine-ordures, des fées des bois, des tapettes à mouches, des tapettes d'elfes, des lecteurs de carte à puces, des porte-monnaie roses égarés, des supermarchés, des tour Eiffel kitsch dans des bouteilles classes, des tabourets à glace, des guitares acoustiques, des contrebasses électriques, des pianos sans cordes, des dés à douze faces, des manuels de jeux vidéos indécents, des piles de cassettes vidéo porno, des kilos de cocaïne colombienne de première qualité, des livres de poche, des coupe-friture, des sachets d'héroïne afghane de qualité inférieure, des brouillons de nouveaux logos pour la SNCF, des œuvres incomplètes de Tristan et Iseult, des paquets de litière pour chat, des frigidaires, des chasse-filous, des marteaux en caoutchouc, des planches à retourner, des galions du treizième siècle, des bouteilles de porto, des camélias portugais, des forteresses imaginaires, des dés à trois faces, des bottins mondains, des châteaux en Espagne, des bottines sexy, des tablettes de chocolat, des plaquettes d'antihistaminiques, des pilules contraceptives frelatées, des opéras de Puccini, des pieds-noirs, des chaînes de haute fidélité en titane véritable, des bâtonnets d'encens cancérigène, des gouteilles de gière, des orages d'épées, des poêles à mazout, des casseroles du destin, des tours Eiffel classes dans des bouteilles kitsch, des stars de Bollywood, des pulls atroces, des dés à Scarface, des marque-page en forme de feuille de vigne, des chats qui jouent aux cartes, des flacons de parfum, des cartes à puce, des sacs à puces, des marchés aux puces, des bons marchés, des capuchons de stylos-bille, des notes en marge, des pinceaux à décoller les papiers peints, des écrivains en herbe, des pilules de LSD, des cutters, des pipeline d'eau potable, des robinets d'eau sale, des plombiers polonais, des beignets de tomates vertes, des dodos faisant de la trottinette, des moines capucins, des cappucinos, des draps qui chauffent, des savates, des médailles d'or de natation désynchronisée, des canons à patates, des trois ours, des dés à dix-huit faces, des golden retrievers, des mouchoirs sales, des parchemins, des traverses, des tartes au citron et à la meringue, des encriers renversés, des bouteilles de Chimay bleue de trois litres, des langues bantoues, des langues de bœuf, des makis husky, des tubes de Doliprane, des chargeurs de barriques de vodka, des immigrés clandestins, des chatons en bouteille, des tableaux de Van Gogh, des appareils dentaires, des momies égyptiennes, des masses d'arme des ténèbres plus dix contre les morts-vivants, des appareils électroménagers, des chéquiers volés, des Cheiks sans provisions, des ratatine-ordures, des cœurs de lions, des onomatopées impolies, des couverts en plastique de luxe, des cartes de visite, des chambres de compensation luxembourgeoises, des savons, des roches volcaniques, des masques de hyène, des maquereaux au vin blanc, des danses masaï, des litres d'aquavit, des crêpes dentelle, des tartans du clan Campbell, des almanachs usagés, des tambours sans trompettes, des trompinettes sans tambourins, des pièces de monnaie sumérienne, des WC poétiques, des économies d'échelle, des surligneurs rose fluo, des licornes en origami, des tables de jardin, des héros en ikebana, des décapsuleurs, des fausses cartes d'identité, des heures perdues, des vaisseaux spatiaux aux noms pas très sérieux, des photos de mannequins, des maquettes de chevaliers, des poignées de porte, des furets, des olives noires à la grecque, des disques pas si durs, des pilules de Viagra achetés sur internet, des boîtes de jambon reconstitués, des taches de vin, des prix Nobel de la paix, des blanc-becs, des monstres à quatre bras, des anti-inflammatoires, des pinceaux en poil de chèvre, des vestes en poil de chameau, des cartes des départements français, des routiers sympas, des nuits vénéneuses, des radeaux de la méduse, des contes de fées, des usines à mouches, des séries post-apocalyptiques, des poêles à frire, des collections de DVD de James Bond et de Star Trek, des étuis péniers, des décorations de Noël, des citrons verts, des bouts de ficelle, des sushis périmés, des pellicules photo, des shampooings anti-pelliculaires, des brosses à dent d'occasion, des sites internet, des adresses habiles, des jeunes femmes nubiles, des balcons fleuris, des batteries de canons, des couleuvrines, des œuvres presque complètes de Jean-Pierre Bâchet, des grands cons, des petits cons, des jeunes cons, des vieux cons, des cons servateurs, des néocons, des déluges, et des forêts mythologiques, à côté d'un raton-laveur, j'ai trouvé ce que je cherchais. C'était, comme

vous pouvez l’imaginer, une simple feuille de papier, environ 80 grammes par mètre carré, au format A4, un peu jaunie par le soleil mais autrement plutôt présentable. Son verso était vierge, mais son recto ne l’était pas, et pourtant je parie qu’il n’était pas marié ; la dislocation morale de ces sauvages me débectait. Sur la feuille, il y avait des traces sans importance ; des symboles cabalistiques dans un alphabet païen qui n’était même pas celui de Notre Sainte Mère l’Eglise, si vous voyez ce que je veux dire, et je suis sûr que oui. Mais surtout, sur le papier, il y avait une tache.

Pas une tâche, hein.

Une tache.

Rouge.

Et un peu blanche.

Avec du vert sur le bord.

La tache sentait la tomate, et le lait de bufflone, et le basilic ; c’était j’en étais certain la tache caractéristique que laissait une part de pizza margherita quand on la laisse tomber sur un bout de papier insignifiant. Et là, vous l’avez deviné, toutes les pièces du puzzle se sont rejointes dans ma tête avec un « clac ! » que j’aurais cru que les zigues de l’autre côté de la porte l’auraient entendu, s’ils n’étaient pas réduits à l’état de bouillie pour caniche cacochyme. Parce que c’était, bon sang, évident quand on avait la réponse. Bon dieu ! Ces salopards de nègres illégaux avaient des contacts avec des pizzerias — et tout le monde sait que les seules pizzerias qui font de bonnes pizzas sont toutes contrôlées par la pire des mafias à l’ouest de l’Oural. La Camorra, la Gomorrhe de l’Italie, la huitième Plaie purulente dans le flanc sacré de notre mère l’Eglise. J’en ai eu le vertige que j’en ai déglobillé tout ce que j’avais dans le ventre sur le capharnaüm du bureau. Les nains de jardin ont râlé, mais pas trop longtemps, parce que je leur ai foutu un coup de latte dans la tronche.

Je savais ce que j’allais devoir faire, et un homme doit faire ce qu’un homme doit faire, même si devant une tâche (une tache ?) comme celle-là un homme plus faible se serait pissé dessus de peur et aurait fui comme une canalisation rouillée. Heureusement pour notre belle civilisation, je n’étais pas un homme de ce genre. Je savais faire ce qu’il fallait que je fasse, même si je n’avais pas beaucoup de chance de m’en tirer vivant.

J’allais m’attaquer à la Camorra.

Et quoi de mieux que de porter le combat chez eux ?

J’ai attrapé le premier bigophone que j’ai trouvé et j’ai appelé le mec du Parti. J’avais besoin d’une bagnole.

Chapitre 9 – From Italy with love

Ah, les routes en lacet si caractéristiques de la jonction entre la merveilleuse Monaco et cette Italie chère à son cœur ! Il aimait jouer du volant, faire jouir le levier de vitesse qui gémissait délicieusement à chaque virage un peu corsé. Quand il conduisait ainsi, plus rien ne semblait avoir d'importance. Il était suspendu, en extase, et le monde extérieur devenait insignifiant et dérisoire.

Un petit gémissement, il soupira. La première fois qu'il avait parcouru ce trajet mystique, il conduisait une vieille Austin qui n'avait que quatre vitesses, comme une héroïne imparfaite, mais si tendre.

La jauge d'essence de la gourmande Ferrari le rappela à la réalité, mais le Destin ne l'abandonnait jamais. Sur le bord de la route, un panneau rassurant lui indiqua que la prochaine station service n'était à peine qu'à quelques kilomètres. Il claqua la langue, satisfait, soulignant ce moment où toutes les choses prenaient leur sens.

Quelques minutes plus tard, il était donc à la pompe, nourrissant l'avidité cylindrée, quand son regard fut attiré par le mouvement délicat d'une étoffe écarlate. Il ajusta ses lunettes noires et une légère raideur le prit par surprise.

La jeune femme, qui se tenait à peine à quelques mètres de lui, était absolument étincelante. Sa petite robe à la couleur si marquante cachait à grand peine ses formes magnifiques. Un décolleté plongeait sur deux seins parfaits, pleins de cette générosité qu'offrent les pommes d'amour élevées sous le soleil d'Italie. Et la minuscule chose tissée s'arrêtait en haut des cuisses, promettant des heures radieuses.

Quand elle remarqua qu'il n'avait d'yeux que pour elle, laissant goutter l'essence sur ses escarpins du cuir le plus parfait, la délicieuse créature vint vers Jean-Antoine Lugeac de Penneance :

— Je suis navrée de vous importuner, laissa-t-elle échapper avec un merveilleux accent latin, et je comprendrais que cela vous paraisse incongru, mais je dois absolument trouver un chauffeur. Je suis attendue à Milan dans quelques heures, et me voilà désemparée dans cette aire d'autoroute.

Définitivement raidi, Jean-Antoine balbutia :

— Je suis votre homme !

Ses mains tremblaient quand il régla la note de carburant et il retourna trop précipitamment à sa voiture. La belle avait pris place et son décolleté semblait s'être relâché, évoquant, Jean-Antoine devait bien l'admettre, plutôt que des pommes d'or, deux merveilleuses et énormes pastèques dans lesquelles il rêvait de mordre à pleines dents.

Les premiers kilomètres suivants furent un véritable supplice pour l'honnête homme ainsi exposé à ces tentations qu'il n'avait point appelées. Les seins lui hurlaient silencieusement « lèche-nous », les jambes se croisaient et se décroisaient, disant « si doux va et viens ».

Devant la voiture, maintenant lancée à pleine puissance, la plaine se déroulait enfin. Chacune de ses aspérités évoquaient au noble Jean-Antoine de nouveaux plaisirs et, une demi-heure plus tard, au bord de l'explosion, il se gara sur le bas-côté.

— Madame, souffla-t-il plus qu'il ne parla, l'homme de bien doit être récompensé et je crois que c'est pour cela que le Destin vous a placé sur ma route.

— Vous avez raison, il ne peut y avoir d'autres raisons à ma présence sur votre chemin si plein de bonnes actions et de nobles pensées. Ne parlons plus et recule ton siège !

Il obéit, comme en transe, et elle se jeta sur lui, comme s'il n'était plus qu'un pauvre cheval soumis aux désirs d'une furie mythique. Elle fit sauter sa braguette et il sentit que, sous la frivole petite robe couleur sang, aucun petit string, fragile et malmené, ne pouvait lui barrer la route. Il s'enfonça avec fureur : il était un homme d'action, vaillant au combat, ne reculant devant aucun sacrifice !

Il engloutit les deux pastèques trop mûres, faisant hurler l'étrange créature qui rebondissait sur lui tel un cabri à qui l'on aurait indiqué le chemin de la liberté. La voiture tangua sous l'ardente chevauchée, mais, soudain, un éclair le transperça : n'était-il point là le jouet du démon ? La raideur efficace qui l'avait inspiré était-elle bien celle de sa volonté ou n'était-il point soumis à quelque influence perverse ?

En même temps que ces intelligentes réflexions montaient à son cerveau, il prit conscience qu'il

manquait d'air. Ce qui lui avait paru deux fruits merveilleux voulus par un soleil généreux n'étaient en fait qu'un terrible piège où son visage prisonnier était en train de se faire asphyxier. Il tenta de se débattre, tout son corps tendu pour échapper au piège machiavélique qui se refermait sur lui, mais ses efforts étaient vains et il sentit que son esprit partait alors que, dans ses oreilles, l'inconnue gémissait à s'en casser la voix.

Le noir ? Ouvrir péniblement les paupières ?

Jean-Antoine sentit qu'on le secouait et il s'arracha à ce néant qu'il avait d'abord cru la mort, à sa grande inquiétude. Il vit d'abord deux seins, ronds et pleins, puis il réalisa que c'était une femme qui tentait de l'arracher aux griffes de la Faucheuse. Il essaya de bouger, tourna péniblement le cou et vit que l'inconnue à la toute petite robe gisait à ses côtés, une balle entre les deux yeux, se parant sur le visage de la même couleur qui avait tenté en vain de cacher quelques-unes de ses formes vilement tentatrices.

Ainsi, donc, son sauveteur inespéré était prêt également à tout puisqu'elle n'avait pas hésité à abattre l'ennemie de sang froid.

Il resta encore un peu à terre, ne sachant trop s'il était en parfait état, mais son indicateur viril lui prouva qu'il se sentait détendu et en parfait santé. Il prit donc la main tendue vers lui pour se relever et regarda plus attentivement la propriétaire des beaux seins qui avaient été, merveilleuse ironie du Destin, la première image de son retour à la vie.

Et il n'y avait pas que les seins qui étaient beaux, mais peut-il en être autrement ? Le Destin, après s'être joué cruellement de lui, lui rappelait toute la beauté qu'il y a en ce monde et combien il devait croire que, après chaque pluie, viendrait un merveilleux soleil qui ferait croître les fruits dans leur fragile emballage de dentelle où les fins gourmets, tel que lui, pouvait venir les cueillir puis les goûter.

— A qui dois-je la vie ? interrogea Jean-Antoine avec un sourire franc et enjôleur, qui lui garantissait, d'ordinaire, de ne jamais passer ses nuits seul.

— Pour vous, je suis juste Fox, répondit l'ensorcelante brune avec un sourire dont les lèvres délicates étaient peintes d'un rouge sang qui brillait dans la lumière de ce jour plein de promesses.

— Et vous êtes venue à mon secours par hasard ou...

Fox éclata d'un rire cristallin, comme une cascade qui accueille, sous son jet puissant, les amants partis en vacances dans quelque île tropicale.

— Il n'y a jamais de hasard, très cher Monsieur Lugeac de Penneance, vous le savez bien. Vous êtes en Italie parce que nous l'avons voulu.

— Nous ?

Jean-Antoine hésita. Il n'y avait donc pas là de merveilleuse libération, de rencontre fortuite, mais encore un revers du Destin qu'il allait devoir affronter seul, avec ses pauvres armes.

— Le marché est très simple, énonça Fox. Vous nous aidez et je m'assure que vous puissiez quitter l'Italie indemne.

L'exorciste frissonna. Il lui semblait qu'il avait perçu, dans la merveilleuse bouche de la magnifique brune, quelque chose de carnassier et il devait s'avouer qu'il n'était guère rassuré.

Puis la Ferrari était désormais inutilisable, comme si elle s'était écrasée sur de traitres rochers, alors que le dernier souvenir qu'il avait, avant de s'évanouir, était que la merveilleuse carrosserie se trouvait à l'arrêt et que le cheval qui se cabrait alors n'était pas celui de la marque légendaire.

Tandis qu'il essayait de reconstituer le fil des événements, Fox lui fit signe de le suivre et, sans trop savoir s'il prenait la bonne décision, il obéit.

La jeune femme était garée à quelques mètres seulement : elle avait une Cooper décapotable d'un bleu nuit évoquant des promesses de nuits splendides et Jean-Antoine se rappela que, après tout, sa chance ne l'avait jamais abandonnée, même si les coups du sort s'acharnaient contre sa vigueur héroïque.

Fox les conduisit durant trois heures et le héros, le visage appuyé contre la vitre de la portière, songeait à tout ce qui lui était arrivé ces derniers jours. Il savait qu'il aurait à prendre de grandes décisions et que ses agissements affecteraient durablement le cours de l'avenir. Néanmoins, il

aspirait parfois à un doux repos du guerrier, une sorte de récompense tacite de tout le bien qu'il faisait autour de lui.

Le soir tombait et le soleil rassemblait ses robes autour de lui avant de se retirer.

Jean-Antoine remarqua que Fox se garait dans le parking d'un hôtel et il dû s'avouer que la pensée d'une nuit paisible, dans un bon lit, avant de devoir « aider » l'organisation à laquelle appartenait la jeune femme, lui était réjouissante.

Il suivit son actuel patron, remarquant les fesses parfaites qui oscillaient plaisamment dans un pantalon beaucoup trop moulant. Et il entendit Fox réserver une seule chambre, avec un grand lit double. L'objectif de la jeune femme était-il seulement de garder un œil vigilant sur lui ou, malgré la mission qui les attendait, voulait-elle s'amuser un peu ?

Après tout, il était plutôt bel homme, se plaisait-il à penser le matin, quand il se regardait dans le miroir de la salle de bain en se rasant et en se brossant les dents.

Fox ne parlait pas. Elle n'avait pas dit un mot durant tout le trajet en voiture, elle ne parla pas davantage tandis qu'ils dînaient dans un petit restaurant de ce pittoresque village où elle avait décidé de faire halte.

Mais Jean-Antoine devait s'avouer que ce silence n'était pas pour lui déplaire. Il pouvait mettre en ordre ses idées tout en laissant ses yeux se délecter de la vision de cette délicieuse poitrine qui semblait vouloir s'enfuir du petit gilet de cuir, à peine retenue par une fermeture éclair qui avait l'air de crier toute la peine que lui faisait l'idée même de garder prisonniers ces seins nés pour être vus, admirés, contemplés, baisés.

Après le repas, ils marchèrent un peu dans la fraîcheur de ce soir d'été et ils regagnèrent enfin leur chambre. L'exorciste se sentait malgré tout un peu embarrassé. Devait-il se déshabiller et se coucher ou attendre que la jeune femme lui délivre un message plus explicite ?

Il n'eut pas à se torturer bien longtemps car Fox, fixant ses yeux de braise dans son regard interrogateur, esquissa un sourire étrange, presque animal, et défit son gilet, libérant enfin cette poitrine tant désirée.

Jean-Antoine était un homme d'instinct et d'action. Il se jeta sur elle, l'attrapant brutalement par la taille, la dévorant sauvagement, et ils partirent pour une chevauchée haletante de plusieurs heures.

Au matin, le soleil peinait à percer sous les persiennes de l'étroite fenêtre. Le Français ouvrit les paupières avec peine, mais il se rendit compte que Fox le fixait. Déjà habillée, quoique ses vêtements ne cachassent rien de ce qu'il y avait à aimer chez elle, elle attendit qu'il la fixe à son tour et elle lui tendit alors une enveloppe brune de format A4.

Chapitre 10 – Una Napoletana, grazie

Enfin, le temps était venu.

La poursuite s'était poursuivie, avec ses vilains et leurs vilainies, ses bêtes et ses bêtises, ses Cambrai et ses Pise, mais maintenant, il était temps de passer aux choses sérieuses. Enfin. Pour de bon.

C'était l'heure ténébreuse – bon, il était environ midi douze et douze secondes mais d'abondants et lourds nuages couvraient le ciel et une éclipse de soleil presque totale, donc... C'était l'heure ténébreuse où les instincts les plus bestiaux se réveillaient et se révélaient au grand jour, l'heure où plus rien ne saurait plus s'interposer plus entre nos héros et leur noble but, l'heure d'entrer en maîtres dans un sombre lieu de perdition, de montrer à chacun où était leur place, et de réclamer leur dû.

C'était l'heure, et comme les circonstances voulaient qu'ils fussent en Italie, c'était l'heure de la pizza. (Ou de l'osso bucco, certes, mais ne chipotons pas, car ce n'était clairement pas l'heure de la chipolata.)

Ils s'arrêtèrent à Naples, parce qu'il paraît que c'est là qu'on mange les seules vraies pizzas de tout le monde entier pour de vrai et tout croix d'bois croix d'fer si j'mens j'vais en enfer ; ce sont donc forcément aussi les meilleures du monde. Ils choisirent la plus grand pizzeria de la ville, parce qu'il y aurait la place de faire de très grandes pizzas, et qu'ils avaient très très faim. Dans un pays plus civilisé ils auraient pu manger un bœuf entier chacun, mais « en Pizzaiolie, fait comme les pizzaiolos » — ils déjeuneraient donc de pizzas, autant qu'il en faudrait pour éteindre leur saine faim dévorante de, heu, nourriture. Après tout ils étaient en mission pour Dieu, même approximativement, et il leur faudrait donc être au mieux de leur forme pour être dignes de la confiance du Vatican, du Parti et du Reviendu-là-maintenant-tout-de-suite (amen.)

Ils entrèrent, on leur proposa une table dans un italien impeccable, ils répondirent donc avec gratitude et néanmoins dans un français irréprochable (parce qu'il faut toujours faire bonne impression quand on voyage.) Le serveur posa sur leurs respectables personnes un regard d'admiration où perçait visiblement une lueur d'envie ; J'Entoine s'en émut tout haut et confia à son acolyte Camille Saïd Quique que si la réincarnation existait, il encouragerait probablement ce brave garçon à tendre vers la perfection nécessaire pour renaître en bon Français de souche (de chêne, bien sûr, et pas de baobab, ah non certainement pas.) Mais une telle chose étant impossible, il faudrait probablement laisser mariner cette pauvre âme dans le marasme où elle était née, potage culturel insipide malgré la tomate et l'origan, loin du phare rayonnant de Rome et surtout du Vatican. Quel dommage, quel gâchis, quelle conque.

— Bon, quand est-ce qu'on mange ?

Le serveur les avait en effet menés à l'étage, mais le trajet était malaisé, encombré de collègues serveurs chargés de plats protubérants, de chaises entravantes, de tables contondantes, d'escaliers plissés, ainsi que d'autres incongruités grammaticales et inadéquations adjectivales. Ils parcoururent difficilement le labyrinthe qu'est le premier étage bondé de l'établissement ; et arrivèrent enfin à une table libre, où ils s'installèrent.

On leur apporta des tiges de pain rassis avec lesquels ils entreprirent de disputer une partie de mikados en attendant qu'on leur apporte la carte. Ce qui fut bientôt fait ; ils reçurent chacun un volume relié en plastique rembourré du plus bel effet et de la plus épaisse épaisseur qu'aucun d'eux deux aie jamais vu dans un restaurant. Il faut dire que la liste des pizzas maison était longue, celle des plats accessoires¹ aussi, celle des vins et boissons encore plus, sans parler des ingrédients possibles pour une pizza à composer soi-même, au cas tout à fait improbable où l'heureux client n'aurait pas trouvé son bonheur dans la première liste de cette liste (suivez un peu, quoi, bon sang !)

¹ Mini pizzas, soupe de pizzas, pizzas en brochettes, pâtes à la pizza (à ne pas confondre avec la pizza aux pâtes) – et c'est tout, puisqu'après ça le conseiller culinaire du restau s'est jeté par la fenêtre et a laissé le petit-fils du patron (6 ans, encore loin d'avoir toutes ses dents) s'amuser avec la création de la carte.

J'Entoine fut le premier à relever ce problème délicat, que Camille dissipa aussitôt avec enthousiasme :

— J'adôôdre choisir les plats dans les restaurants !

— Bon, alors allons-y. Mmmh... Je crois que je vais prendre une Regina.

— Vous plaisantez ?

— Hein ?

— Je dis : vous plaisantez ?

— Et moi j'insinuais avec finesse et subtilité que je ne voyais pas en quoi mon comportement pouvait vous laisser penser que je plaisantais.

— Nous avons à notre disposition – ici, dans la plus grande et la meilleure pizzeria de Naples, et donc d'Italie, et donc d'Europe, et donc d'Eurasie, et donc d'Eurasiafrique, que dis-je, du Monde Entier – la carte de pizzas la plus merveilleusement complète et variée d'Europe, et donc d'Eurasie, et... Bon, je me répète, mais voilà, quoi. Profitons.

— Bon. Alors...

Il examina consciencieusement toutes les pizzas proposées, puis sortit le nez du menu :

— J'hésite entre la dix-neuf fromages (vous voulez vraiment la liste ? Moi non), la suisse (avec des edelweiss), la rodомontade (repas complet pour Papa ours, Maman ourse, Bébé ours et Boucle d'Or, mais à manger en une fois par une personne pour avoir son nom sur le mur commémoratif), la belge-une-fois (avec des frites-une-fois et de la compote de pommes), la sous-marine (avec des tubas), l'autruchienne (avec de la volaille taille maousse costaud), l'australienne (avec du kangourou et un vaporisateur d'essence d'eucalyptus, pour l'ambiance), la chinoise (avec des pâtes aux pousses de bambou), et la regina (parce que.)

— Ah, ça va être difficile, là. D'un autre côté, moi je penche entre la montagnarde (une pile de vingt centimètres de garniture roborative), la vénitienne (sur pilotis de gressins), la capilotade (en mouillettes, à tremper dans un œuf d'autruche à la coque), la sayonara (au fugu), la capillotractée (aux cheveux d'ange et coprins chevelus), la lycanthrope (au Saint-Bernard), et la Pise (roulée et posée debout, fatalement, elle penche.) J'hésite.

— Il nous faudrait des dés pour tirer au sort.

— Tu en as combien, toi ?

— Neuf. Non, dix ; à vrai dire la "maison" (avec du brick et des tuiles aux amandes) me tente bien aussi.

— Mh. J'en ai huit. Un dé dix ferait l'affaire, donc.

— Cochons qui s'en dédisent ?

— Pas exactement, mais... Passe-moi du papier cartonné, des paillettes, une règle, un crayon bicolore, de la colle et du vernis.

— J'ai pas de colle.

— Bon, du scotch alors.

— J'ai pas de oui-ski.

— Nan mais si tu continues tu vas pas tarder à avoir une baffé.

— Eh, c'est moi le héros ici ! Alors tu prends ton scotch et tu arrêtes de cabotiner, sinon gare !

— Laquelle ?

— Perrache.

— Bonne réponse ! T'as gagné un dé dix.

— Bon alors, numéroter les pizzas...

— J'ai fait neuf, je prends la montgolfière (avec des crêpes montgolfière)

— Ok. Moi j'ai fait sept, c'est la... Zut, c'est la champignonnière (champignons de Paris aux mille couleurs de l'arc-en-ciel), je comprends pas, elle était pas sur ma liste.

— Bah, la mienne non plus, mais ça me convient très bien.

— Bah, pas grave. Garçoon !

— Ouichef !

— ... Z'auriez pas la jaunisse ?

— Nonchef.

— Mouais, admettons. Ce sera une montgolfière et une champignonnière pour nous.

— Ouichef, derechef !

Et vogue le serveur.

— Dis donc Saïd Quique, tu trouves pas qu'il était un peu basané ce pauvre monsieur ?

— Oh, non. Y'a pire, hein.

— Bah. Certes. Bon alors ces pizzas ça vient ??

— Ouichef !

— Ah bin vous alors vous êtes rapide.

— Bonne nappe pépito, chefchef !

— Allez, on se grouille de manger, on a pas que ça à faire non plus. Miam.

— T'as raison, J'Entoine. Nappe !

Et ils se précipitèrent sur leurs pizzas respectives, sans merci ni pitié mais avec fourchette et couteau, prêts à terrasser le démon de la faim...

Mais c'était compter sans le narrativium appliqué, qui leur fit parvenir de la cuisine les cris affolés et néanmoins caractéristiques de serveurs effrayés fuyant tant bien que mal un homme africain possédé par un démon pizzaïolo (ou l'inverse), tout en dérangeant le moins possible les clients.

— ... Camille, tu crois que si on les débarrasse de cette abomination on peut avoir nos pizzas gratuites et réchauffées ?

Saïd Quique arbora l'air décidé qui lui était propre et, faisant craquer ses phalanges avec celui-ci, répondit :

— Y'a qu'un seul moyen de le savoir...

Chapitre 11 – Una Vaudouana, grazie ?

— Une spécialité offerte par la maison ! Pour honorer un invité de marque comme vous.

Avec un sourire qui découvrait chacune de ses dents, le pizzaïolo déposa devant Jean-Antoine une assiette monumentale où trônait une pizza gigantesque. Ahuri, le convive la contempla avec incrédulité. D'habitude, lorsque les patrons d'un restaurant se prenaient d'une soudaine générosité, ils gratifiaient leurs clients d'un café, d'un apéritif, d'un digestif, voire dans les cas les plus extrêmes, d'une coupe de champagne. Se voir donner un plat entier et gargantuesque qui plus est relevait de l'exception. À bien y réfléchir, une telle chose ne lui était même jamais arrivée.

L'exorciste se pencha vers la spécialité pour l'examiner de plus près. Les longs poils qui la parsemaient étaient perturbants, mais auraient pu s'expliquer par un chef peu porté sur l'hygiène et dont la moustache se dégarnissait. Trouver une explication pour les plumes noires s'avéra déjà plus ardu, mais pas impossible : elles auraient pu provenir de l'oreiller d'un serveur particulièrement zélé qui aurait installé sa chambre à coucher dans la cuisine. Si aucun autre élément n'avait attisé la suspicion de Jean-Antoine, il se serait contenté de la retourner en causant un esclandre, mais des indices supplémentaires lui mirent la puce à l'oreille. La sauce d'un rouge vif et d'une fluidité suspecte ne paraissait pas faite à partir d'honnêtes tomates italiennes ; elle commençait même à coaguler. Une main sans doute pas très innocente avait soigneusement disposé les anchois pour qu'ils forment des symboles vaudou. Enfin, le dernier détail qui prouvait qu'il y avait anguille sous roche était la tête de poule coupée dont l'œil vitreux contemplait le plafond.

— Un problème, monsieur ? Cette spécialité maison ne vous conviendrait-elle pas ? Peut-être que l'assaisonnement n'est pas à votre goût ? Permettez-moi de le rectifier.

Sur ces mots, le cuisinier jeta une poignée de mouches mortes qui tombèrent dans la « sauce » et y sombrèrent doucement. Devant cette évocation si claire de Belzébuth, l'exorciste laissa exploser sa rage.

— Chien de Satan ! rugit-il.

Il repoussa sa chaise d'un geste si violent qu'elle bascula à terre, glissa sur plusieurs mètres avant de terminer sa course dans les jambes d'un serveur qui s'étala de tout son long, répandant le contenu de la soupière qu'il transportait sur le sol et envoyant des brochettes d'agneau valser aux quatre coins de la salle.

Saisissant l'assiette d'une main, Jean-Antoine projeta la pizza à la figure de l'impie à la manière d'un entarteur rompu à l'exercice. L'homme hurla de douleur lorsque la « sauce » brûlante lui éclaboussa le visage et lui dégouлина dans le cou.

— Tu vois, lança une femme à son mari. Je t'avais dit que cet établissement n'avait pas bonne réputation. Il n'y a que des clients mécontents !

— Chérie, tu exagères. Tes tortellinis me semblent tout à fait excellents.

— Ils sont froids !

Pendant que la discussion du couple s'envenimait, l'exorciste s'empara du couteau sur sa table et le planta vicieusement dans les côtes de son adversaire qui se tenait encore la tête à deux mains.

— Prends ça, ignoble pourceau !

Un cri ponctua ce coup. Le blessé recula de quelques pas, trébucha contre le serveur qui s'escrimait à éponger la soupe répandue avec une serviette et tomba lourdement sur le dos. Jean-Antoine dégaina son crucifix, le brandit devant lui et s'avança en prononçant les paroles rituelles :

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus...*

Il ne termina pas sa phrase. Le pizzaïolo saisit une roulette à pizza qu'il transportait dans sa ceinture et la lança. Le poignard improvisé atteignit la main de sa cible et y traça un long sillon sanglant. Surpris, Jean-Antoine laissa échapper sa croix. Sa plaie, bien qu'apparemment superficielle, le cuisait atrocement, comme si un venin s'infiltrait dans ses veines. Le gueux ! Il avait visiblement trafiqué cet innocent instrument de cuisine en une arme aussi diabolique que létale. Profitant de sa confusion, le cuisinier ramassa deux des brochettes d'agneau égarées et se releva d'un bond. Son visage était rouge et parsemé de cloques, mais il semblait n'en avoir cure.

— Félicitations, misérable ! Ton esprit obtus a quand même réussi à me démasquer. C'est un exploit qui mérite d'être souligné. Ne te fais néanmoins pas d'illusions, lamentable vermisseau. Tu ne peux pas me vaincre ! Je suis un prince démoniaque venu du fin fond de l'Afrique spécialement pour toi. Si tu avais goûté ma pizza infernale, ta fin aurait été presque douce. Tu préfères la voie de la douleur. Tant pis pour toi.

Son regard fixe et halluciné trahissait la possession. Le cas était si flagrant que Jean-Antoine se demanda pourquoi il ne s'en était pas aperçu plus tôt...

— Un prince démoniaque, rien que cela ? Et lequel, je te prie ?

— Tu ne penses tout de même pas que je vais tomber dans une ruse aussi grossière. Je ne te révélerai pas mon nom aussi facilement.

Le possédé jeta ses armes droit vers l'exorciste qui plongea sous la table. Il entendit les brochettes se ficher dans le bois.

— Tu t'es trompé de pays ! persifla-t-il en réponse. La corrida, c'est en Espagne, pas en Italie.

Ce faisant, il récupéra son crucifix et entreprit de progresser à quatre pattes sous le couvert des nappes, ne perdant pas de vue les chaussures du pizzaïolo. Si seulement il pouvait le prendre à revers. Malheureusement pour lui, sa progression ne se fit pas en toute discrétion. Les clients n'avaient pas perçu la gravité de la situation et se montraient particulièrement peu coopératifs. Dès qu'il avait le malheur d'effleurer une jambe féminine, un hurlement vrillait l'air, un « pervers » éclatait et des talons aiguilles outrés le martelaient... Les maris jaloux et les petits amis possessifs n'étaient pas en reste et ne manquaient pas de le botter au passage. Les enfants se mirent aussi de la partie et deux garnements ruinèrent sa chemise en l'aspergeant de ketchup. Il passa aussi près de deux convives grandement occupés à échanger leurs mallettes à l'abri des regards ; le témoin gênant se retrouva matraqué avec les attachés-cases dont les coins métalliques se révélèrent redoutables.

Quand il émergea à l'autre bout de la salle, aussi contusionné qu'échevelé, il fut soulagé et surpris de voir que le possédé ne l'attendait pas à sa sortie. Il n'avait visiblement pas su décoder la signification des cris qui retentissaient à travers le restaurant et soulevait encore les nappes là où son adversaire avait disparu. Serrant son crucifix d'une main et tenant une bouteille d'eau bénite de l'autre, Jean-Antoine s'avança vers lui à pas de loup. Des clients se poussèrent du coude et commencèrent à le contempler avec un sourire amusé. Bientôt toute l'assemblée se désintéressa de son repas pour suivre sa progression.

— J'ignorais qu'ils donnaient des spectacles de clown ici, déclara un homme en feuilletant le menu à la recherche d'un éventuel programme.

Les imbéciles... Enfin, tant qu'ils ne l'empêchaient pas d'effectuer son travail. Pas après pas, il s'approchait. Le pizzaïolo ne s'était toujours pas aperçu que de chasseur, il était devenu proie. Lorsqu'il redressa la tête, il reçut en plein visage une giclée d'eau bénite qui lui rongea la peau comme l'acide nitrique le plus concentré. Il hurla comme un porc que l'on égorge et recula en titubant. Sans perdre une seconde, l'exorciste jeta sa bouteille désormais vide, dégaina son missel et entama la lecture de la prière adaptée.

— Non ! rugit le possédé. À moi, mes fidèles serviteurs ! Défendez votre prince !

Les ombres au sol et sur les murs ondulèrent de leur propre volonté et quittèrent leurs emplacements logiques pour se couler vers leur maître. Telle une épaisse tenture noire, elles s'élevèrent devant leur invocateur, puis se matérialisèrent en un corps longiligne aux contours indéfinis. Jean-Antoine esquissa un rictus. Des esprits des ténèbres, maintenant. Ah, il voulait jouer ? Très bien. Il ouvrit son livre liturgique à une autre page, plus pour le geste que pour se remémorer cette prière qu'il connaissait par cœur :

— *Exorciso te, immundissime spiritus, omnis incursio adversarii, omne phantasma, omnis legio...*

La silhouette frissonna comme un rideau de brume balayé par la brise. Des clients applaudirent.

— Superbe !

— Je n'avais jamais assisté à un spectacle son et lumière de la sorte !

— Je vais recommander cette adresse à mes amis ! Il faut absolument qu'ils voient cela !

L'exorciste réprima son agacement et poursuivit :

— ... *in nomine Domini nostri Jesu Christi, eradicare, et effugare ab hoc plasmate Dei.*

Les ombres se dissipèrent. Levant les yeux, Jean-Antoine vit la pointe d'une brochette qui fonçait vers lui. Il l'esquiva de justesse et lâcha malencontreusement son missel.

— Je ne te laisserai pas dire un mot de plus, gronda le possédé en se ruant vers lui.

Sa cible n'eut que le temps de bondir sur la table la plus proche. Slalomant avec souplesse entre les bouteilles d'asti, les candélabres et les assiettes, il eut tôt fait de distancer son ennemi qui avait glissé sur un plat de spaghetti et s'était effondré le nez dans le décolleté d'une femme mûre, ce qui lui valut une gifle retentissante. Lorsqu'il réussit à s'extraire de cette situation délicate, l'exorciste l'attendait de pied ferme, le crucifix dans une main, une brochette de dinde dans l'autre. Le pizzaïolo se fendit pour frapper son adversaire qui détourna aisément l'épée de fortune et le cogna d'un direct du gauche. La croix ajouta un autre érythème à un visage déjà bien ravagé. Repoussant son ennemi, Jean-Antoine sauta à terre et s'élança vers l'escalier qu'il grimpa quatre à quatre. Le possédé lui emboîta le pas et Jean-Antoine dut faire volte-face pour l'affronter tout en continuant à monter à reculons. Les hurrahs enthousiastes des convives saluaient chacune des bottes et des estocades bien qu'elles soient souvent infructueuses. Soudain, ce qui devait arriver arriva : Jean-Antoine trébucha contre une des marches et s'effondra sur le dos. Son opposant se rua vers lui pour le transpercer. D'un coup de pied judicieusement placé, l'exorciste brisa son élan et l'envoya valdinguer sur le côté. Il se releva vivement et acheva son ascension en quelques bonds. Le pizzaïolo, qui avait égaré sa brochette d'agneau dans la mêlée, le rattrapa sur le palier et tenta de le saisir à la gorge pour l'étrangler. Jean-Antoine se déroba et, dédaignant sa pseudo épée, préféra le travailler au corps. Droite, gauche, droite, gauche, il alternait les directs comme un boxeur enragé. Son adversaire visiblement sonné peinait à se protéger, ses mouvements se faisaient mous, imprécis. Vint alors le coup de grâce : un violent uppercut qui le cueillit à la mâchoire. Les yeux du possédé se révolvèrent. Il recula de quelques pas, heurta la balustrade, perdit équilibre et bascula dans le vide. Comme Jean-Antoine, les poings encore serrés et couverts de sang, s'approchait, une tempête d'acclamations explosa.

— Bravo !

— Quelle démonstration !

— Magnifique !

Les vivats moururent peu à peu lorsque les spectateurs remarquèrent que le second « acteur » ne faisait pas mine de se relever tandis que le premier les foudroyait d'un regard mauvais.

Jean-Antoine rejoignait le rez-de-chaussée quand un applaudissement lent retentit dans le silence. Il examina les alentours et repéra aussitôt l'origine du bruit : quatre Africains assis au fond du restaurant. Grands, massifs, ils étaient vêtus de complets élégants et portaient des cravates manifestement coûteuses. Pourtant, derrière cette apparence policée, une force brutale se devinait. Elle se lisait dans leurs prunelles d'obsidienne, sur leurs traits taillés à la serpe. Celui de droite souriait d'un air narquois en battant des mains avec nonchalance.

— Je vois que vous avez vaincu notre prince démoniaque. Nous avons sous-estimé votre talent, monsieur Jean-Antoine Lugeac de Pennevance.

L'exorciste se raidit en entendant son nom.

— Il semble que vous aillez un avantage sur moi, messieurs, répondit-il en s'efforçant d'adopter le même ton poli qu'eux. Vous me connaissez visiblement tandis que j'ignore qui vous êtes.

Les quatre comparses ricanèrent.

— Il ne sait pas qui nous sommes et se prétend enquêteur...

— Nous allons éclairer votre lanterne, monsieur l'Exorciste Officiel du Parti.

L'Africain qui avait parlé désigna tour à tour ses voisins de table :

— Je vous présente Akombe Kinshasa, Jacques-Yves Kabanga et Dumbo Léléfan. Quant à moi, je me nomme Llama Mumboko. De notre état, sorciers vaudou tribaux mafiosi, pour vous servir.

Il exécuta une courbette moqueuse. Jean-Antoine fronça les sourcils. Où avait-il déjà entendu ses noms ? Dans un rapport peut-être ?

— Vous nous pardonneriez si nous préférons ne pas vous serrer la main. Votre propension à la violence nous incite à la prudence. Voyez-vous, nous sommes des hommes civilisés.

Ses trois amis rirent avec retenue, comme si leur compagnon s'était fendu d'une plaisanterie fine lors d'une soirée mondaine.

— Bien. Assez plaisanté.

Il se redressa, le regard fixé sur le serveur à l'uniforme maculé de soupe et de taches de gras.

— *Lorenzo ! Vieni qui !*

Pâle et visiblement effrayé, le garçon trottina vers eux aussi vite qu'il put et se pencha pour les écouter. Le sorcier murmura quelques mots à son oreille. Lorenzo acquiesça vivement et se mit à courir dans toute la pizzeria, houspillant les clients avec énergie :

— *Siamo chiusi ! Uscite per favore !*

Jean-Antoine esquissa un geste. Akombe Kinshasa claqua la langue et souleva sa veste pour dévoiler un pistolet rangé dans un holster.

— Croyez-vous que vos prières et votre crucifix pourront rivaliser avec lui ?

Llama Mumboko rit.

— Ne vous inquiétez pas. Mon ami n'a pas l'intention de vous tuer. Il souhaite juste vous briser les rotules.

L'exorciste se tint coi. À mi-chemin dans l'escalier, il offrait une cible facile. À présent, les convives ne se faisaient pas prier pour sortir. À en juger par les coups d'œil inquiets qu'ils jetaient au groupe de sorciers, ils savaient de quoi ils étaient capables et préféreraient ne pas s'opposer à eux.

Bientôt, tous les clients, serveurs et cuisiniers eurent déserté l'établissement. Jean-Antoine se retrouva en tête-à-tête avec ses ennemis jurés. Alors seulement, ils se levèrent, révélant à quel point ils étaient grands, dégainèrent leurs pistolets et mirent leur prisonnier en joue.

— Ne soyez donc pas si timide. Venez nous rejoindre, gouailla Dumbo Léléfan, mais veuillez garder les mains en l'air. Simple précaution, bien entendu.

Jean-Antoine n'eut d'autre choix que d'obéir. Il descendit en dardant sur eux un regard empli de toute la haine et la répulsion qu'il éprouvait à leur égard.

— Il ne semble pas très coopératif, ricana Jacques-Yves Kabanga.

— Qu'importe la coopération, très cher, répondit Akombe Kinshasa. Nous avons les moyens de le plier à notre volonté.

Ils ne discutaient ainsi que pour le torturer psychologiquement, Jean-Antoine le devinait à l'éclat cruel de leurs yeux. Il bomba le torse, releva le menton d'un air de défi.

— Mes amis, vous avez vu aussi bien que moi de quoi il était capable. Il serait regrettable de gâcher cette vitalité, gloussa Llama Mumboko. Je n'évoquais pas sa virilité, bien entendu, qui ne vaut pas grand-chose ; ce pauvre exorciste reste un misérable petit blanc. Non, je parlais de la puissance de son esprit. Après tout, il a réussi à vaincre notre prince démoniaque.

— Tu penses à la même chose que moi ? interrogea Akombe Kinshasa.

— Je crois. Nous allons l'envoyer au pays où nos marabouts seront ravis de le métamorphoser en zombi obéissant.

— Je dirais même plus, en über-zombi.

L'horreur submergea Jean-Antoine. Il ne craignait pas la mort, mais ceci était bien pire. Ces monstres menaçaient l'intégrité et la pureté de son âme ! Préférant se faire tuer plutôt que de subir un tel sort, il s'élança vers le sorcier le plus proche pour tenter de lui arracher son arme. Il ne vit pas son voisin bondir vers lui et abattre la crosse de son pistolet sur sa nuque. Il s'effondra sur le sol, inconscient, sans avoir réalisé ce qui lui était arrivé.

Chapitre 12 – Boat people

L'exorciste est solidement ligoté par des cordes tenaces, accrochées au grand mât du navire avec un enthousiasme qui n'a de pareille que la solidité de leurs fibres.

Les vaudous ont décidé qu'il valait mieux l'emmener chez eux, en Afrique, pour le convertir. Leurs meilleurs sorciers sont là-bas. C'est une chance : autrement, il en est certain, ils l'auraient tué, mais là, ils ont besoin de lui frais, alors ils l'ont laissé en vie.

En vie, mais pas en forme. Le combat de la veille l'a laissé groggy et meurtri. Les plaies sur ses poings ne se sont pas refermées, et le sol autour de lui est rouge, rouge comme le sang d'une Alfa Roméo qui n'aurait pas renié son origine, rouge comme la Ferrari qu'il a conduite quelques chapitres plus tôt.

Rouge, comme ces pourritures communistes qui avaient à coup sûr aidé les sorciers à le capturer. Il se mit à réfléchir : la mafia était-elle communiste ? Probablement. Après tout, la plus forte des mafias était la mafia russe, et tout le monde sait bien que les Russes sont tous des sales communistes. Il y a donc une collusion d'intérêt entre les terroristes et les communistes, entre les immigrés clandestins qui veulent détruire la France de l'intérieur, et les ennemis de la Nation qui l'assiègent de l'extérieur. Jean-Antoine soupire. Il lui faut vraiment trouver un moyen de s'enfuir : il doit prévenir ses chefs. Eux sauraient quoi faire, alors que lui, délirant sous le soleil torride de la Méditerranée, il se sent surtout impuissant.

C'est la première fois que ça lui arrive. Au contraire, d'habitude le soleil, la mer et la plage sont synonymes d'une puissante activité sexuelle de sa part. Peut-être est-ce qu'il vieillit, ou peut-être est-ce simplement qu'il a autre chose à l'esprit ? Maintenant qu'il y pense, c'est la première fois qu'il s'est fait tataner la veille de contempler le grand bleu : c'est peut-être ça qui fait qu'il se sent aussi faible. Mais là, il se dit que ce n'est pas le problème : en l'occurrence, il avait voulu dire « impuissant » comme « incapable de faire quoi que se soit », et pas comme « incapable d'avoir une érection ». Le fait qu'il se mette à avoir des digressions d'ordre scabreux dans ses pensées est sans doute le signe d'un début d'insolation, à moins que ce ne soit la fatigue et le symptôme de son mauvais état général.

Le bateau avait attendu nuitamment sur la plage de Naples. Il était en train de débarquer des hordes de clandestins faméliques, dans l'œil desquels l'exorciste avait vu briller le plaisir malsain de l'anticipation des crimes odieux qu'ils allaient commettre sur les pauvres Européens innocents — et les Européennes ! À y repenser, il en avait encore des frissons dans le dos. Il faut absolument mettre un terme à ce trafic. C'est une question de survie de la nation française, et plus encore, de la civilisation occidentale. Il est temps, se dit-il, de renouer avec la grande histoire coloniale, et d'aller apporter un peu de culture et de bon sens auprès de ces sauvages ; il faut que les Blancs aillent voir ces Noirs pour remettre les pendules à l'heure, en fait.

Le bateau était alors qu'il faisait encore noir comme une nuit sans lune, bien que ce soit l'aube et la pleine lune ; l'exorciste y avait vu un signe, mais il ne savait si c'était un signe positif ou négatif. Peu importe : c'était peut-être simplement l'effet de la magie noire des sorciers qui ne le sont pas moins (Noirs. Suivez un peu.)

Cela fait maintenant plusieurs heures que le navire a largué les amarres. L'exorciste a eu le temps de prendre pleine conscience de son environnement, et de la configuration des lieux, même s'il est trop faible encore pour pouvoir agir.

Le bateau fait entre dix et vingt mètres de long ; c'est un chalutier de pêche, mais il n'y a pas de filets, au contraire, il y a un grand mât planté comme un symbole phallique au milieu du pont principal. Est-ce un rappel de la virilité supérieure des sorciers ? Peut-être : Jean-Antoine ne l'exclut pas. Il est même possible que la magie noire ne fonctionne pas sans cela. Le phallus géant comme concentrateur de magie : l'exorciste tâcherait de s'en souvenir la prochaine fois qu'il aurait une opération commando à monter sur la Concorde ou le Champ-de-Mars : les phallus géants de Paris étaient bien sûr acquis à sa cause, et cela pourrait sans doute lui sauver la mise à l'occasion.

La soute du navire est particulièrement grande, vaste, sombre et rebondie comme le ventre d'une

truite enceinte : elle est conçue pour pouvoir y entasser un maximum de clandestins. L'exorciste ne peut le voir, mais il est persuadé qu'à l'intérieur se trouvent rangée sur rangée d'étagères sur lesquelles les noirs sont allongés : c'est encore la meilleure façon de les faire voyager, comme le prouve l'histoire.

Le reste du bateau n'est pas très intéressant, à l'exception du grand harpon qui en orne la proue : on dirait un baleinier des temps anciens. Il s'agit sans doute du principal moyen de défense, au cas où le transport de clandestins est arraisonné par les gardes-côtes. L'exorciste en prend bonne note : il lui faudra le mentionner auprès de ses amis qui défendent farouchement le territoire contre l'invasion des immigrés. Attention ! Ils sont armés ! — d'un autre côté, peut-être cela sera-t-il bénéfique au final : si les garde-côtes savent que les clandestins sont armés, ils devraient tirer sans sommation, et couler les transport à vue. Ce serait certainement moins dangereux, et plus efficace, que de les aborder, les capturer, et les reconduire à la frontière. Au moins, par cent mètres de fond, ils ne retenteront pas de pénétrer l'espace européen à nouveau. C'est une idée : il lui faudrait en parler aux gars du Parti. Il est sûr qu'on pourrait en faire quelque chose d'intéressant.

Sur ces belles pensées optimistes, l'exorciste s'endort. Il est réveillé quelques heures plus tard par des cris excités dans une langue barbare : du swahili, ou du lingala, il ne sait plus, il ne sait pas : il a bien étudié certaines des langues africaines pendant son séminaire, mais il s'est forcé à les oublier. La connaissance de ces dialectes lui était douloureuse, il la vivait comme une pollution dans son esprit de prêtre exorciste pur et sans reproche. Heureusement, il avait appris quelques techniques monacales pour se forcer à oublier ; il les avait appliquées, mais s'était un peu raté : il avait oublié les langues africaines, mais également la plus grande partie de ce qu'il avait appris au séminaire, en particulier les techniques pour oublier. Au fond, il a eu de la chance dans son malheur : il avait oublié d'oublier la ferveur patriotique qui l'animait.

Il lui faut quelques minutes pour comprendre d'où vient l'excitation, mais tout s'éclaircit quand il voit un grand Noir pointer du doigt vers un point de l'horizon. En louchant un peu, il se rend compte de ce qui se passe là-bas, et pousse un grand soupir. Il a déjà eu l'occasion d'assister à un spectacle pareil, et est toujours navré.

Un honnête bateau de pêche — un véritable chalutier celui-là, un thonier pour être plus précis, et d'après son armement, un spécialiste de la chasse au thon rouge de Méditerranée — est en train de se faire arraisonner par un navire de la police maritime. Le spectacle est courant depuis que l'odieuse organisation issue du complot judéo-maçonnique (et probablement africain, de nos jours) dont le seul but est de retirer sa souveraineté à la France, et qui a le toupet de se faire appeler « L'Union Européenne », a décidé que les honnêtes thoniers français n'auraient plus le droit de pêcher le thon rouge à leur discrétion. Avec le plus fallacieux des prétextes : il n'y aurait plus de thon ! C'était bien entendu ridicule : s'il y a moins de thon, la logique la plus élémentaire et le bon sens disent qu'il faut au contraire intensifier la pêche, pour compenser et maintenir la compétitivité de l'industrie poissonnière de Notre Beau Pays. Mais non : l'Union Européenne, le Diable ait son âme, en a décidé autrement. C'était évident : par définition, l'Union Européenne visait à réduire la compétitivité de toutes les industries de Notre Beau Pays. N'empêche : ça fait mal quand même.

Cette fois-ci, il semble que le thonier ait décidé de se défendre. De loin, l'exorciste le voit déployer des canons à thons, et les orienter vers le garde-côte.

Le canon à thons est une invention machiavélique. Le thon est un poisson imposant, lisse, lourd, aérodynamique ; une véritable voiture de sport sous-marine, en fait, quoique pas aussi puissante que la Ferrari rouge de l'exorciste. Le plus important est qu'un thon peut peser jusqu'à une tonne, et a un coefficient de pénétration dans l'air qui pourrait presque rivaliser avec celui de l'exorciste dans la jeune femme nubile. Presque.

Le principe du canon à thons est simplement de profiter de ces caractéristiques, et d'envoyer une salve de thons à haute vitesse, comme des torpilles ou des missiles, vers le rafiot ennemi.

L'exorciste exulte en voyant que c'est exactement ce que fait le brave thonier : un jet ininterrompu d'une douzaine de thons rouges de la Méditerranée, espèce menacée s'il en est, partent du thonier et atteignent le garde-côte en pleine poire. Ce dernier n'a pas le temps de riposter : les thons, lourds et rapides, sont dotés d'une importante énergie cinétique qui se dissipe violemment à l'impact sous

forme d'énergie de déformation ; la coque ne fait pas le poids est dépasse son niveau de déformation élastique et tape carrément dans le plastique, jusqu'à ce que les contraintes soient trop importantes. Le tout finit en rupture : l'odieuse garde-côte judéo-maçonnique coule en quelques minutes.

Autour de l'exorciste, les noirs hurlent de façon ambiguë : bien sûr, ils sont contents de voir un instrument de la suprématie blanche disparaître sous les flots, mais paradoxalement, c'est aussi la victoire de la gloire nationale qui s'affiche sous leurs yeux : la défaite de l'insupportable complot judéo-maçonnique est forcément une mauvaise chose pour les sorciers vaudous africains.

L'exorciste constate avec effarement que les noirs passent à l'action, et avant que le thonier ait pu se rendre compte de ce qu'il se passe, le féroce harpon à cachalot est tourné dans sa direction... Et PAN ! Le harpon est lancé. Mais il ne s'agit pas d'un harpon normal : nulle corde n'est attaché à celui-ci, et il explose en arrivant sur le thonier. Et PAN ! Un deuxième harpon truqué est envoyé à travers les airs.

Voyant cela, Jean-Antoine explose de rage lui aussi. Il se redresse, fait appel à toute sa puissance musculaire prodigieuse, et arrache le mât comme un fêtu de paille, qu'il utilise alors comme un bâton de combat pour faucher les servants du harpon avant qu'ils aient le temps d'en envoyer un troisième sur le thonier. Sans se rendre compte de la fusillade que lui destinent les noirs en panique, l'exorciste jette le mât de côté et arrache d'une main le canon à harpons ; c'est un peu lourd, mais sa rage berserk lui permet de s'en servir comme d'un pistolet.

PAN ! Un harpon fait sauter le poste de commandement.

PAN ! Un deuxième explose au milieu de la horde noire vomie par les entrailles de la soute obscure et sombre. Les sorciers volent en petits morceaux sanguinolents qui se déversent dans la Grande Bleue.

PAN ! Un troisième harpon — le dernier — est habilement dirigé vers la soute elle-même. Le navire explose dans une vaste gerbe de morceaux de métal calciné, de viande sanglante et de débris d'idoles africaines.

L'exorciste est projeté dans l'eau. Il lâche le canon, qui ne lui sert plus à rien, et commence à nager d'une brasse vigoureuse vers le thonier, mais hélas ! Les deux harpons ont suffi à le couler lui aussi. Bientôt, il ne reste plus rien autour de lui que des débris, et l'eau rouge de sang, et les requins que cela attire.

Les quelques sorciers survivants ne font pas long feu devant les squales affamés, qui les attrapent par en-dessous et les attirent vers le fond dans un grand bouillonnement qui bientôt se teint d'écarlate — on dirait la robe d'un cardinal, se dit Jean-Antoine qui commence à s'inquiéter pour sa propre subsistance. Mais il ne peut pas mourir maintenant ! Il a appris trop de choses qu'il doit répéter aux autorités, et puis il doit porter le combat sur la terre des sorciers pour en finir une bonne fois pour toutes avec leurs innombrables atrocités païennes !

Armé de l'énergie du désespoir, il voit un grand requin blanc, le grand fauve des mers, se diriger vers lui de toute la vitesse que lui permet sa queue puissante (laquelle, en d'autres circonstances, ferait penser l'exorciste à sa propre virilité, mais il n'est pas d'humeur.) À la limite de la panique, Jean-Antoine fouille ses poches, mais n'y trouve qu'un Opinel émoussé ; tant pis, cela devra faire l'affaire. Il plonge.

Le combat est sous-marin et néanmoins titanesque. L'exorciste et le squalo sont aussi bien opposés que Gandalf et le Balrog ; les dents du monstre manquent de saigner Jean-Antoine, celui-ci réplique avec son canif ; l'énergie de la dernière chance lui donne une prise ; le requin, blessé, abandonne la partie.

Mais l'exorciste ne l'entend pas de cette oreille. Après un bref passage par la surface où il prend une grande inspiration, le voilà qui se précipite à la poursuite du seigneur vaincu des océans. Il porte le combat au corps-à-corps, saisit les naseaux du poisson et les tire brutalement en arrière, puis, ayant enlevé sa ceinture d'un geste fluide, la passe dans la gueule grande ouverte de la monstruosité marine. Ça y est : il peut s'asseoir sur le dos du requin, en tenant l'aileron d'une main et la ceinture de l'autre comme une bride ; il peut monter le requin comme un cheval.

Après une courte et silencieuse prière de remerciements, Jean-Antoine décide de remettre son sort à

la grâce divine ; il relâche sa prise sur la bride, et enfonce ses talons dans les flancs de sa puissante monture. Le requin comprend le signal, et part en droite ligne vers le sud.

La chevauchée marine dure quelques heures à peine ; le grand requin blanc est un animal rapide et infatigable, malheureusement difficilement maîtrisable pour qui n'a pas la force et l'habileté de l'exorciste. Enfin, la terre apparaît à l'horizon : le requin le dépose sur la plage, et Jean-Antoine Lugeac de Pennevance, épuisé, rampe pour se mettre à l'abri du ressac.

À quelques mètres de là, c'est la brousse, et les villages africains, les huttes insalubres où les sorciers invoquent les pires démons que l'on peut imaginer, et quelques-uns bien pires encore. L'exorciste rampe jusqu'au plus proche de ces villages ; il a la ferme intention de l'attaquer et de commencer son œuvre civilisatrice à coup de latte dans la gueule des sauvages, mais il titube en arrivant à l'orée du village ; un soudain vertige s'empare de lui, et il tombe évanoui.

Chapitre 13 – Saga Africa

La fin du voyage et les jours suivants se perdent dans un souvenir flou et fiévreux : suite aux diverses mésaventures vécues en mer, et de peur sans doute que je n'exerce mes exceptionnelles aptitudes contre eux, mes ravisseurs jugèrent bon de me gaver de drogues. Je me souviens vaguement qu'après le bateau, il y eut un camion. J'étais dans la remorque, à même le sol surchauffé, ligoté comme un saucisson de montagne, les yeux bandés, cherchant péniblement à respirer un air plus brûlant qu'un four à briques. Ma bouche se desséchait, je transpirais toute mon eau, mais je restais incapable de réfléchir ou de remuer. De temps en temps, trop rarement, on me faisait boire un liquide amer et je m'endormais d'un sommeil pénible, entrecoupés de rêves accusateurs : j'avais échoué. Moi, un Lugeac de Pennevance, moi, le fleuron des exorcistes, j'avais échoué ! J'avais failli, face à cette horde de sauvages païens et à leur rituels morbides ! Dans mes rêves, le Saint Père me regardait avec commisération, le Parti se détournait de moi, Onésiphorine me méprisait, mon petit Camille ne voulait plus devenir comme moi, et mon nom était effacé de tous les documents. Parfois, sans doute à cause de la chaleur, je rêvais aussi des feux dévorants de l'Enfer où mille démons se vengeaient sur mon âme en lambeaux des défaites écrasantes que je leur avais fait subir, les chassant sans pitié des corps innocents qu'ils avaient possédés sans même leur offrir un porc en échange. Je hurlais et me débattais, en proie à mille tortures insoutenables dont je ne gardais pas le souvenir au réveil. Lorsque je reprenais connaissance, j'étais de nouveau étendu sur le sol de métal, à demi suffoqué, aveugle, ankylosé, assoiffé. Et peu après, on m'apportait de nouveau ce liquide amer.

Je ne sais combien de temps s'écoula, mais un jour, je me réveillai sur un dur lit de branchages. Je ne portais plus de bandeau et je n'étais plus ligoté. Je ne perdus pas de temps : pour réveiller mes forces, je me signai, à plusieurs reprises, et priai avec ferveur, mais sans perdre de temps, implorant le Ciel de m'aider en cette situation. Mais il y avait longtemps que j'avais fait mien le célèbre adage « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Aussi, une fois mes prières achevées, j'entrepris d'examiner mon environnement.

J'étais enfermé dans une hutte obscure, plus puante que les tanneries des mahométans le jour de leur fête du mouton ; le sol était de terre battue, les murs d'un mélange de boue et, à l'odeur, d'excréments d'origine indéterminée. Le toit, si bas que je pouvais le toucher en levant la main, était constitué de paille moisie qui céda sous mes doigts en fragments écœurants. Où que j'aie été transporté, il paraissait évident que les lumières de la civilisation et de la vraie Foi n'était pas parvenues jusque là.

Il s'agissait de se sortir de là ; je n'étais plus ligoté, tout était donc possible, même dépouillé comme je l'étais de mon crucifix et de mon chapelet. Je cherchai l'entrée de ma prison à tâtons et la trouvai juste comme la porte s'ouvrait. Déséquilibré, je chus et m'étais sur le sol, au milieu de grands éclats de rire.

Ebloui par le soleil éblouissant, je ne parvins pas tout de suite à identifier les propriétaires des voix moqueuses qui riaient de ma gamelle. Lorsque enfin mes yeux se dessillèrent, tels ceux de Saul sur le chemin de Damas, je découvris que j'étais au milieu d'un petit village de huttes semblables à celle dont je sortais. Autour de moi, des hommes à la peau d'ébène, presque nus, assis ou étendus sur la place du village, riaient de toutes leurs dents étincelantes comme une aube de communiant à confesse. Comme je me relevai, deux d'entre eux m'empoignèrent sous les bras pour me conduire devant leur chef. Je ne résistai pas : il me fallait en apprendre davantage sur ma situation.

Le Chef siégeait sous un arbre immense, dans un trône de bois sculpté de ce que j'identifiai avec dégoût comme des symboles idolâtres : crânes, faux dieux, animaux anthropomorphisés, masques terrifiants. C'était un homme de haute taille et de larges proportions, au visage et au torse marqué de scarifications rituelles jumelles de celles qui depuis peu ornaient mon visage. Ses lèvres épaisses étaient retroussées en un rictus menaçant. Pour tout vêtement, il portait un pagne de tissu imprimé et un haut couvre-chef de paille tressé décoré de bouts d'os sculptés. Mes gardiens me projetèrent sur le sol devant le trône, et me maintinrent prosterné devant lui comme devant un autel impie. Je me jurai en moi-même de me venger de ce sacrilège, car je ne me prosterne que devant Dieu. Mais

l'heure était à la patience. Le Chef se leva et fit un long discours dans sa langue, dont je ne compris pas un traître mot, mais qui souleva l'enthousiasme des sauvages qui l'entouraient et qui l'exprimèrent en hurlant et en hululant, avec de grands éclats de rire. Le chef se pencha alors vers moi et déclara, sans le moindre accent :

« Je leur ai dit que si vous tentiez de vous enfuir, nous aurions une chasse. La chasse à l'homme est interdite, naturellement. Ce n'est pas civilisé. Mais on peut toujours s'arranger. Vous pouvez aller où vous voulez, dans le village et alentour. Fetnat et Tétévi vous accompagneront. Ils parlent français. »

Les deux hommes qui me flanquaient eurent un grand sourire. Le chef continua :

« Vous allez demeurer parmi nous quelques jours, à la demande de mon cousin Akombe. Le hougan viendra bientôt. J'espère que vous apprécierez votre séjour parmi nous. Vous serez bien traité : il faut que vous soyez en forme pour la cérémonie.

Vous ne manquerez pas d'occasion de vous enfuir. Les hommes adorent la chasse à l'homme. A vous de choisir. »

L'homme sourit de nouveau, d'un air carnassier. Je ne répondis rien. Ainsi, les sorciers d'Italie n'avaient pas renoncé à leur projet, ils voulaient toujours faire de moi une de leurs créatures ! Mais c'était compter sans ma foi d'airain et mon entraînement supérieur. A présent que j'étais libre de mes mouvements, je saurais trouver une occasion. La bonne occasion. Et d'abord, circonvenir mes gardes. Ça ne devrait pas être bien difficile : ces hommes n'étaient, après tout, que des indigènes sans éducation. Ils ne feraient pas le poids face aux leçons de mon Église, et du Parti...

Je regardai mieux le village. Les hommes, sur la place, me regardaient d'un air narquois, tels des chats guettant les mouvements d'une souris, prêts à lui bondir dessus. Mais comme le chat, ils attendraient que je sois presque hors de leur portée. En attendant, ils restaient à l'ombre, accroupis ou étendus, jouant avec des cailloux comme des gosses. Au-delà de la place, plus loin dans le village, j'aperçus des femmes demi nues, occupées à piler ou à préparer de la nourriture au dessus de braseros. Suivant mon regard, un de mes gardes – le dénommé Fetnat – dit en riant :

« Elles préparent le manger pour la fête. Demain. Quand le grand sorcier sera là. »

Ce n'était donc pas quelques jours que j'avais devant moi, mais un seul ! et il me faudrait faire la différence entre une véritable occasion de m'enfuir, et les pièges que me tendraient les hommes.

Toujours suivi de mes deux gardes du corps, je déambulai tranquillement dans le village paisible. Les hommes me suivaient du coin de l'œil, les femmes et les fillettes pouffaient en me regardant et faisaient des commentaires incompréhensibles, mais qui déclenchaient inmanquablement l'hilarité générale. Je résistais à la tentation de demander à mes gardes ce qui se disait, mais ils traduisaient tout de même :

« Elle a dit que tu es rouge et que tu as l'air d'avoir chaud ! »

« Elle se demande quel âge tu as. Elle dit que tu as l'air vieux, mais que peut être c'est la barbe. »

« Elle dit que tu es maigre, que ce n'est pas appétissant. »

« Elle dit que c'est bien de dormir avec un Blanc, parce que c'est lui que les moustiques vont piquer. »

« Elle dit que tu pues plus que la hyène galeuse qui a mangé une charogne de vingt jours. »

Chacune de ces réflexions me faisait prendre conscience d'un nouvel inconfort : oui, je puais la chambre de caserne ! Je dégageais une odeur acide de chaussettes sales, de crasse et de sueur pas lavée, j'exsudais comme un clochard ne s'étant pas lavé de tout l'hiver, j'empestais tant que des relents de moi-même m'incommodaient par moments ! Je portais depuis des jours les mêmes vêtements, dans lesquels j'avais transpiré des litres d'eau, et dans la chaleur humide qui nous environnait, je transpirais encore. Oui, ma barbe avait poussé, envahissant mon visage d'une lèpre qui me démangeait atrocement, comme me démangeait mon corps sale et dévoré par les moustiques. Oui, j'avais maigri : mon anatomie longuement sculptée par l'exercice, la prière et l'ascèse, non par orgueil, mais pour faire face à ma mission sacrée, avait fondu face aux privations,

et je m'apercevais que j'avais faim, une faim dévorante que les odeurs de cuisine ne faisaient qu'exacerber. Je me réfugiai dans une prière muette, dents serrées, cherchant toujours à repérer la configuration du village, tandis que derrière moi Tétévi et Fetnat continuaient de rire et de traduire.

« Elle dit que les hommes, quand ils vont te chasser, ils te trouveront à l'odeur. »

« Elle dit que tu es laid et que tes poils rappellent ceux du cul du babouin. »

« Elle dit que ta peau ressemble à celle d'un cochon gratté. »

« Elle dit que même le gros prêtre blanc fou est plus beau que toi. »

Cette dernière remarque me fit dresser l'oreille : un prêtre blanc ? Ce village n'était donc pas si perdu que je le pensais ! Il y avait une Mission dans les environs, avec, sans doute, un téléphone ou une radio ! Pas question cependant de trahir le fol espoir qui venait d'éclairer d'une faible lueur la profondeur de la détresse de ma situation présente, laquelle n'était pas des plus agréables. Je continuai donc ma marche sous les quolibets. Même les petites filles s'y mettaient, et leurs voix aiguës me poursuivaient.

Le village n'était pas grand. Quelques dizaines de huttes avec, devant chacune, deux ou trois jeunes femmes occupées à piler, tresser des nattes, vider des poissons, cuisiner sur des braseros, balayer le sol avec des branches. Des enfants jouaient un peu n'importe où, des poules en liberté caquetaient en s'enfuyant devant nous en se dandinant bêtement, comme font les poules. Autour du village, c'était une brousse d'arbres nains, épineux, clairsemés, et d'herbes hautes et sèches. Pas le moindre point de repère autre que le soleil brûlant planté au dessus de nos têtes, pas d'abri envisageable.

J'avisai une hutte plus grande que les autres et un peu à l'écart. Subodorant (car j'ai du flair) qu'elle pouvait receler quelque information utile, je me dirigeai dans cette direction mais, cessant soudainement de rire, mes gardiens me retinrent.

« Tu ne vas pas là. C'est tabou des femmes. »

Je tentai un pas de plus dans cette direction mais fut aussitôt maîtrisé par les deux hommes, toute sympathie envolée.

« On a dit : Tu ne vas pas là ! »

Tête tordue, à demi étranglé, je marmonnai un vague acquiescement et ils me libérèrent. Mais je commençais à en avoir assez de jouer les enfants de chœur. Depuis que j'étais sorti de cette hutte, je m'étais comporté avec la douceur et la docilité de l'agneau nouveau-né qui tend de lui-même la joue gauche au couteau aiguisé du boucher. Dès que Fetnat m'eut relâché, je lui décochai un coup de poing vicieux et enchaînai sur un coup de pied bien placé à Tétévi. Pendant qu'ils se tordaient de douleur, je me précipitai vers la hutte sans prêter attention aux cris outragés des deux hommes : je n'aurais sans doute que quelques secondes ridicules pour apprendre de quoi il retournait. Peut être cette hutte minable recelait-elle quelque information précieuse : prisonnier ou non, ma mission était d'en apprendre le maximum sur ces sectateurs avant de couper court à leurs complots perfides.

Hélas, je ressentis presque aussitôt le poids accablant des longues journées d'inactivité saucissonnée que j'avais dû subir, sans parler des séquelles des dernières tortures que j'avais subies, encore fraîches : ma forme s'en ressentait. Je parvenais à peine à la porte de la hutte ténébreuses lorsque je fus rattrapé et plaqué au sol comme un vulgaire paillason. On me traîna par les pieds, en arrière : ma chemise remonta sur mon abdomen sensible, et le sable et les gravillons entreprirent d'exacerber la douleur à peine apprivoisée de mes cicatrices fraîches. Malgré l'inconfort de cette position, je parvins néanmoins à entrevoir quelque chose : une fillette minuscule allongée sur une natte. Une vieille femme occupée à nettoyer des couteaux dans une cuvette émaillée, à fond blanc, pleine d'eau rougie. Et la tache écarlate sur le linge qui ceignait les reins de l'enfant gémissante.

Mon attachement à la vérité m'oblige à révéler la pleine et entière vérité : je faiblis. Face à l'odieux spectacle, je détournai le regard, moi, Jean-Antoine Lugeac de Pennevance, moi qui ai affronté et vaincu de main de maître des démons de tous les Cercles de l'Enfer, moi qui n'ai jamais frêmi devant la purée de pois vomie, les stigmates les plus épouvantables, les plaies les plus purulentes, les abcès gonflés des sanies les plus infectes, face à cette enfant étendue et saignante, je faiblis et, face contre terre, alors que l'on me tirait par les pieds, je vomis, laissant derrière moi une traînée de bile acide.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait d'autre si un coup sur la tête ne m'avait étourdi.

Je ne restai inconscient que quelques minutes : un bol d'eau sale et quelques gifles savamment assénées me firent reprendre connaissance. Le visage qui me faisait face à mon réveil m'était familier :

« Alors, Axion 2, je t'ai manqué ? »

Honn. Sorti de la Goutte d'Or, vêtu d'un boubou multicolore et surchargé de broderies, coiffé d'un bonnet plat, mais indiscutablement Honn. Mes muscles glutéaux se contractèrent douloureusement à sa vue, et j'éruçtai :

« Sous-merde chiasseuse de pou de morpion syphilitique! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Le mécréant se mit à rire.

« Encore des questions, Fleur de Sel ? Tu es sûr ? »

Je me sentis pâlir. Mais sans me laisser répondre, il poursuivait :

« Je n'ai plus de réponses pour toi, Puanteur, il n'est plus temps de s'amuser. Tu as un rôle à jouer ce soir, et tu ne peux pas le faire dans cet état. Que les femmes le lavent et le nourrissent ! », ordonna-t-il à la cantonade.

Mes deux gardiens m'emmenèrent aussitôt. Tétévi tirait une hure de deux pieds de long.

« Ce cher Kahn est arrivé trop tôt. Tu n'a même pas eu le temps d'essayer de filer, petit blanc... Enfin. On va te confier à nos femmes. Y a du boulot. »

Je fus emmené jusqu'à la cour d'une hutte où deux jeunes femmes de quinze ou seize ans pilaient du mil tout en surveillant des fillettes plus petites. Fetnat leur dit quelque chose dans son dialecte, et toutes se mirent à rire. Puis le guerrier m'indiqua de m'asseoir sur un tabouret et de me laisser faire. Lui et Tétévi restèrent à l'entrée de la cour, rigolards. Je tentai de me défendre lorsque trois des fillettes vinrent me retirer mes vêtements sales, mais les lances de mes gardiens me convainquirent de me tenir tranquille en me chatouillant la pomme d'Adam. Je résolus donc de me laisser faire, et m'efforçai en attendant de me plonger dans la méditation et la prière. Hélas, une bassine d'eau glacée eut tôt fait de m'en tirer, ainsi que les éponges d'eau savonneuse. Je fus lavé, exactement, comme une pièce de vaisselle : intégralement, sans douceur, avec efficacité, recourant à la brosse par moments, n'allégeant qu'à peine les frottements pour ne pas rouvrir mes plaies à demi cicatrisées. Y compris, la plus intime d'entre elles, pour laquelle on me fit lever. A ma grande gêne, les fillettes même participèrent, et en riant, à cette partie de ma toilette. Lorsqu'elles en vinrent à me laver la tête, toujours à l'eau savonneuse, je n'eus que le temps de fermer la bouche et les yeux. Enfin, je fus rincé à grande eau – toujours froide.

Ce fut sans doute la pire toilette de toute mon existence, mais je dus admettre que je me sentais mieux, dépouillé de la couche de crasse et de sueur qui plâtrait les rides et les plis de ma peau et revêtu d'un boubou bleu et blanc tout simple. Mes deux gardiens me conduisirent alors dans une autre cour, en m'expliquant : les femmes de Fetnat m'avaient lavé, celles de Tétévi me nourriraient, comme le frère Kahn l'avait ordonné. J'aurais dû maudire ce mécréant. J'aurais dû me méfier de lui, redouter quelque drogue ou quelque poison. J'aurais dû renforcer ma foi par la prière, en évoquant les quarante jours passés par Christ dans le désert. Las : une fois encore, moi, un de Penneance, je faiblis : n'est pas Christ qui veut et, en approchant de la cour odorante de mille saveurs, je m'aperçus que je mourais de faim.

Je mangeai.

On me servit du manioc, du mil, des patates douces, des gombos, des épinards.

On me servit des boulettes de viande hachée agrémentées d'herbes et d'épices, des tomates farcies, et, surtout, une succulente tranche de foie, cuit juste comme il faut.

J'en repris deux fois.

Maudit soit le péché de gourmandise ! Je m'empiffrai comme jamais. Las, je ne manquais pas de bonnes excuses : il me fallait reprendre des forces. Chercher le moyen de m'enfuir. Renforcer mon organisme. Mais avant tout, ce repas était absolument délicieux. Et bien entendu, il n'était pas

impossible que ce fut le dernier.

Je m'arrêtais enfin, n'en pouvant plus, lorsque Kahn Honn vint s'asseoir en face de moi. Il avait ce sourire insupportable, le même que lorsqu'il avait dit « jabang ». Je frémis, mais bien que j'eusse envie de me ruer sur lui et de lui faire avaler son propre appareil génital, je me restreignis : les lances n'étaient pas loin derrière.

Honn joua les hôtes débonnaires :

— J'espère, albinos talqué, que tu as bien mangé. Il semble que tu aies fait honneur à ton repas.

—

— Nous avons à parler. Figure toi que tu as un frère dans cette contrée sauvage, un missionnaire Evangéliste, et il nous embarrasse.

Je me souvins de l'allusion d'une femme à un prêtre fou. Tout embarras subi par ce sectateur me satisfaisait, et il pouvait encore me donner des informations. Mais pas question de poser des questions !

— Loué soit le Seigneur.

— Ça n'est pas très gentil. Ta religion ne te demande-t-elle pas d'aimer également tous les hommes ?

Je le regardai bien en face :

— Je suis bien certain que le Seigneur ne m'en voudra pas d'aimer davantage un coreligionnaire, dédié à sa mission sacrée en territoire hostile, que le résidu de pet foireux que tu es, Honn.

— Je te comprends, fit-il, papelard. Tu en reprendras bien un peu en ce cas ?

Sur un geste de lui, un paravent de paille s'abattit. Derrière, suspendu à une branche, éventré, la carcasse d'un homme encore revêtu d'une robe blanche. Parmi les viscères qui avaient été retirés soigneusement et disposés autour du corps, seul le foie n'était pas intact – il en manquait l'équivalent de trois tranches.

Je me mis à hurler, tandis que Honn ricanait :

— Il faut que tu sois en état de péché, pour être réceptif. Tu aurais pu te confesser, la dernière fois, de ce que nous t'avons fait, mais cette fois nul ne pourra t'absoudre.

Je ne l'écoutais plus. Je ne me souciais plus des guerriers. Je retroussai ma robe et partis en courant, droit devant moi, en direction de la savane, poursuivi par les rires sauvages du maudit sorcier et les cris de guerre joyeux des hommes de la tribu. Je détalai comme le lapin blanc en retard, vers l'obscurité et l'oubli, persuadé qu'une lance allait à tout moment me frapper et m'épingler, tel un papillon rare capturé par un lépidoptérophile. Je courais sans me soucier de savoir où j'allais, accablé par le poids du péché monstrueux que je venais de commettre. Derrière moi, les feux du villages s'éloignaient – mais pas les bruits, et je sus que la chasse à l'homme avait commencé.

J'aperçus des lueurs mouvantes, devant moi, et me précipitai dans cette direction, par instinct. Bientôt, j'entendis rugir des moteurs de jeeps et autres 4x4. Le salut, ou l'arrivée du hogan qui devait faire de moi une créature des ténèbres. Indécis, je m'immobilisai. J'étais toujours statufié lorsque les phares me saisirent dans leur halo, et que j'entendis une voix familière :

« Jean-Antoine ! »

C'était Camille, fidèle et imprévisible comme toujours, Camille, arrivant à ma rescousse ainsi que Zorro ou Superman ! Sa main douce s'empara de la mienne et je ne résistai pas, me laissant pousser à l'arrière de la petite jeep dont le moteur s'emballa.

Chapitre 14 – Safari nzuri

— Plus vite !

Pied au plancher, Jean-Antoine fonçait à travers la savane. Le véhicule brinquebalait et cahotait, malmenant ses deux passagers. Les herbes et les broussailles griffaient la carrosserie, fouettaient le pare-brise. Malgré l'insistance de Camille qui avait souligné que, contrairement à lui, elle connaissait la réserve sur le bout des doigts, il s'était refusé à lui abandonner le volant. Après tout, il était le chef ! Depuis lors, il devait supporter ses récriminations.

— Je ne peux pas. Cette caisse est un veau, il n'y avait vraiment rien d'autre ?

Il s'attira un regard noir. Gêné, il toussota légèrement. Il y avait peut-être été un peu fort.

— Je devais agir rapidement, je n'ai pas pu me permettre de faire la fine bouche. C'est déjà une chance que ces sauvages soient passés à côté sans la remarquer.

— C'est que ta cachette était très réussie, hasarda-t-il pour se rattraper. Le quatre-quatre était parfaitement invisible. Si tu ne m'avais pas indiqué qu'il était là, je ne l'aurais jamais repéré.

Minable. Il aurait difficilement pu faire pire.

— Mouais, grommela-t-elle sur un ton peu convaincu.

Des cris perçants poussés dans une langue inconnue couvrirent le bruit du moteur. Des coups de feu retentirent et des balles sifflèrent autour d'eux. Jean-Antoine risqua un œil derrière lui : des dizaines de Jeeps les poursuivaient. Ô certes, pas du dernier modèle, mais des Jeeps quand même. Ainsi, les sorciers vaudou tribaux mafiosi avaient quelque peu modernisé l'équipement de leurs troupes. Heureusement pour les fuyards, la modernisation demeurait sommaire : ils ne semblaient pas posséder d'artillerie vraiment lourde.

Chaque véhicule transportait quatre ou cinq guerriers à demi nus, dont le corps était parsemé de symboles peints avec des couleurs criardes. Les sauvages brandissaient des lances, des javelots, des sagaies, des fusils, des machettes, des massues, des coutelas et même des fémurs d'une taille imposante. Les hommes d'un rang plus élevé se repéraient facilement, car ils arboraient des peaux de léopards ou de lions, ainsi que des colliers de dents de fauves.

Avec un sourire que Jean-Antoine jugea pour le moins déplacé étant donné les circonstances, Camille pivota sur son siège et entreprit de fouiller dans les nombreuses caisses chargées à l'arrière.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— J'ai prévu quelques armes pour le cas où la situation dégénérerait.

Elle hissa un lance-roquette sur son épaule, se pencha à l'extérieur du véhicule avec l'expression d'un enfant ouvrant un cadeau de Noël. Parfois, l'exorciste avait la très nette impression que sa compagne était un compagnon.

— Ha ! Ha ! Ha ! Ramenez donc vos fesses par ici, j'ai un petit quelque chose pour vous ! jubila-t-elle.

Au moment même où elle tirait, un cahot particulièrement brutal faillit l'éjecter. La roquette effectua un vol parfaitement aléatoire et explosa contre un acacia.

— Et merde ! grommela-t-elle avec humeur, retombant sur son siège et manquant de décapiter le conducteur avec son engin. Je n'arriverai jamais à viser correctement dans ces conditions.

Jean-Antoine se retourna. Derrière eux, l'arbre s'inclina dangereusement et s'écrasa sur la trajectoire d'un des quatre-quatre. Un nuage de poussière rouge s'éleva dans l'air, des branches volèrent de toute part, mais la voiture échappa à la collision de justesse.

— Regarde devant toi !

Camille agrippa le volant et ils passèrent à quelques centimètres d'un tronc à demi carbonisé.

— Je l'avais vu, affirma l'exorciste avec aplomb. Il s'agissait d'une ruse. Tu sais, comme dans les films : nous évitons l'obstacle de peu et eux le heurtent de plein fouet.

Son explication n'obtint pas le succès escompté, sa copilote n'aurait pu paraître moins convaincue.

— As-tu déjà joué à Mario Kart ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Désarçonné par ce changement abrupt de sujet, Jean-Antoine hésita avant de répondre.

— Euh... Oui.

— Eh bien, tu fais la même chose. Tu gardes les yeux fixés devant toi et tout ira bien.

— Je suis nul à Mario Kart. Je finis toujours au fond d'un gouffre ou dans l'eau.

Elle le dévisagea un instant d'un air incrédule.

— Et c'est maintenant que tu me dis cela ?

— Allons, tu vois bien que la situation est totalement différente. Nos adversaires n'ont ni bananes, ni encre. Quoique pour les bananes... Non, ce n'est pas la bonne région, je ne me trompe pas ?

Leur discussion hautement philosophique fut interrompue par des cris d'une tessiture différente de ceux qui leur vrillaient les oreilles depuis le début. Plutôt que sauvages et menaçants, les hurlements se firent effrayés. L'exorciste se retourna derechef. Les occupants du quatre-quatre qui avait évité l'acacia s'agitaient et se débattaient, se frappant les uns les autres dans leur panique. Finalement, l'un d'entre eux jeta un objet long, souple et noir hors de l'habitacle. Il ressemblait étonnamment au fouet d'Indiana Jones... Sauf que d'habitude, seul le courageux archéologue était ainsi équipé.

— Mamba noir, diagnostiqua Camille. Il a dû être projeté à l'intérieur lors de la chute de l'arbre. Ils sont morts, mais ils ne le savent pas encore.

Un à un, les guerriers s'effondrèrent, poupees de chiffon soudain privées de vie. Livrée à elle-même, la Jeep dévia de sa route, percuta de plein fouet le tronc à demi carbonisé qu'ils avaient eux-mêmes failli heurter et explosa dans une immense gerbe de feu.

— Tu vois, ma ruse a fonctionné, assura Jean-Antoine.

Il fit mine de ne pas remarquer le regard moqueur de sa copilote.

— Hum... Par où maintenant ?

— Il faudrait rejoindre la piste principale. L'idéal serait de réussir à regagner la civilisation. Continue vers le nord.

Devant l'expression perplexe de l'exorciste, elle précisa sa pensée :

— Tourne à droite.

Il s'exécuta et leur quatre-quatre s'élança à travers les herbes à éléphants. Il ignorait où il allait, mais il s'y rendait tout de même de bon cœur. Guère perturbés par ce brusque changement de direction, les sauvages pénétrèrent à leur suite dans la végétation. Les deux coéquipiers avaient à peine cahoté pendant quelques secondes quand Camille hurla :

— Attention !

Trop tard. Le pare-chocs percuta quelque chose de plein fouet et la voiture s'immobilisa.

— Qu'est-ce que...

— Bon sang ! Tu es le pire conducteur que je connaisse !

— Tout le monde n'a pas l'habitude de conduire dans la savane !

— Je t'avais dit de me laisser le volant ! Recule ! Vite !

Camille semblait au bord de la panique. Il ne l'avait jamais vue dans un tel état. C'était plutôt inquiétant. Il obéit à ses ordres sans poser de questions.

— Maintenant, file sur la droite ! Ne le heurte pas à nouveau ! Quand ils...

Le reste de ses paroles se noyèrent dans un barrissement assourdissant. Le cœur de Jean-Antoine manqua un battement. Elle avait raison : il n'y avait vraiment pas une seconde à perdre. Au moment où la voiture bondissait en avant, plusieurs choses se produisirent. Tout d'abord, les Jeeps chargées de sauvages apparurent derrière eux et les guerriers levèrent ou épaulèrent leurs armes. Dans la seconde suivante, la masse énorme d'un éléphant en furie surgit, séparant les fuyards de leurs poursuivants. Le pachyderme jeta un regard autour de lui, dédaigna le véhicule qui s'éloignait pour se concentrer sur ceux qui approchaient. Les hautes herbes masquèrent bientôt à leur vue l'essentiel de la scène. Seul le dos du mastodonte était encore visible. Dos qui fut rejoint par d'autres... Entre les cris de terreur, les chocs d'un corps lourd contre le métal des quatre-quatre, les hurlements de douleur, Jean-Antoine en déduisit que leurs ennemis passaient un sale quart d'heure.

— Pour l'amour de Dieu, regarde où tu vas ! explosa soudain Camille. Continue comme ça et j'aurai plus peur avec toi qu'avec cette bande de cinglés !

L'exorciste s'exécuta à contrecœur.

— Qu'est-il arrivé ? Pourquoi ont-ils chargés ainsi ?

— Si tu accordais un peu plus d'attention à ce qu'il y a devant toi, tu saurais que tu as renversé un

éléphanteau et que la mère n'a pas apprécié la plaisanterie.

— Un éléphanteau ?

Camille grogna une vague approbation, les yeux fixés droit devant elle, guettant sans doute le prochain obstacle que son compagnon risquait de percuter. Haut dans le ciel, des vautours commençaient à se rassembler. Aujourd'hui serait un jour de festin pour eux.

*
* *

Ils poursuivirent leur route pendant quelque temps sans autres incidents notoires. De loin en loin se dressaient des baobabs et des acacias dont les feuilles attiraient quelques girafes. Le soleil au zénith dardait des rayons agressifs. Le visage de Jean-Antoine le brûlait de plus en plus. S'il se fiait à la couleur de ses bras, son teint devait avoir viré au rouge écrevisse. La chaleur était devenue quasi insupportable et il transpirait à grosses gouttes. Heureusement, Camille avait prévu de grandes quantités d'eau en plus de son stock d'armes. L'exorciste était maintenant impatient de rejoindre la piste évoquée par sa coéquipière ; il en avait plus qu'assez des cahots et des soubresauts du véhicule. Il avait mal partout et il commençait à se sentir nauséeux.

Le moteur eut soudain un raté. Inquiet, Jean-Antoine passa le tableau de bord en revue.

— Nous sommes en train de tomber en panne sèche, annonça-t-il d'un air soucieux.

Un rire lui répondit.

— Ce n'est pas aujourd'hui que tu vas me faire le coup de la panne. J'ai apporté quelques jerricanes d'essence.

— Je croyais que tu avais fait au plus vite...

— Eh ! On ne fonce pas tête baissée dans la savane sans un minimum de préparation. Je ne serais même pas arrivée jusqu'au village sinon. Il faut au moins de l'eau, de la nourriture, une trousse de secours, des armes, des...

Elle poursuivit son énumération pendant qu'elle sautait à terre, s'emparait d'un bidon et se dirigeait vers l'arrière du véhicule. Jean-Antoine se désintéressa de cette liste interminable pour observer le paysage. Ils s'étaient arrêtés non loin d'un point d'eau. L'exorciste contempla un instant le ballet des animaux sur les rives : des lions qui sommeillaient paresseusement, apparemment peu disposés à la chasse, des zèbres, des girafes, des antilopes, des gnous, des marabouts... Dans l'eau, il aperçut quelques hippopotames et l'ombre furtive d'un crocodile. Dans d'autres circonstances, il aurait peut-être aimé ce pays d'or et d'ocre. Soudain, un son de mauvais augure interrompit sa rêverie : des grondements de moteurs.

— Il faut repartir ! jeta Jean-Antoine.

— Je n'ai pas remis assez de carburant, cria Camille de l'arrière. Nous ne tiendrons pas longtemps. Hélas, ils n'avaient guère le choix et ils le savaient bien. Avec cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête, sa coéquipière bondit dans le véhicule et ils redémarrèrent. Les Jeeps de leurs adversaires apparurent à l'horizon. Bosselées, rayées, avec des guerriers qui brandissaient leurs armes avec nettement moins d'enthousiasme. Néanmoins, quelques-uns lancèrent leurs sagaies à tout hasard et d'autres tentèrent de les cribler de balles. Jean-Antoine remarqua avec satisfaction que le nombre de quatre-quatre avait été réduit de moitié. La rencontre avec les éléphants avait laissé des séquelles. Sa joie fut de courte durée : la jauge d'essence se rappelait à lui. S'ils ne semaient pas rapidement les sauvages, ils se verraient acculés à un corps à corps et, même si la troupe avait été décimée, elle restait imposante. Camille parut se faire la même réflexion, car elle récupéra un pistolet à l'arrière et vérifia son chargeur.

— À 2 contre 20, nos chances sont quand même limitées, nota-t-elle. Je ne crois pas que je vais retenter le lance-roquette. Ce serait trop risqué avec de telles secousses. Si l'on rejoint la piste, peut-être... Ou bien s'ils nous coincent.

Elle se pencha par la portière et commença à répliquer aux coups de feu de leurs ennemis. Certaines de ses balles touchèrent les guerriers, mais sans infliger, hélas, plus que des blessures. Néanmoins, ses victimes s'abstenaient ensuite de brandir leurs armes et de s'égosiller. C'était déjà cela.

Peu à peu, leurs poursuivants gagnaient du terrain. Une lance fendit les airs et se planta dans une des caisses derrière l'exorciste. Camille laissa échapper un juron. L'une des jeeps distança ses coéquipières et remonta inexorablement vers eux. Jetant de réguliers regards sur le côté, Jean-Antoine surveilla son avance.

— Les salauds, grogna Camille en cherchant une ouverture pour les atteindre.

Il attendit. Une détonation résonna, une balle siffla près de son front, le pare-brise s'étoila, un filet de sang coula sur sa tempe. Il demeura impassible, tout entier concentré sur son plan. Lorsque la voiture poursuivante fut assez près pour distinguer le blanc des yeux des guerriers, il tourna violemment le volant vers la gauche et la percuta de plein fouet. Elle fit une embardée, vacilla sur ses roues, se retourna et effectua quelques tonneaux.

— Ouais ! Bien joué ! s'enthousiasma sa compagne.

L'exorciste écrasa la pédale de l'accélérateur et se raidit comme une nouvelle pluie de lances s'abattait sur eux.

— Tu entends ? demanda soudain Camille.

— Quoi ?

Il tendit l'oreille. Par-dessus les cris des sauvages et le bruit de moteurs, un grondement montait, de plus en plus fort.

— Un orage ? interrogea-t-il.

— Impossible. Regarde le ciel : il est bleu. Je pencherai plutôt pour...

Elle s'interrompit et fronça les sourcils, attentive. Leurs poursuivants cessèrent de hurler, sans doute pour écouter eux aussi. S'ajoutant au vacarme initial, retentirent bientôt des espèces de beuglements. Ils les virent arriver de loin, sur leur droite : dans un gigantesque nuage de poussière rouge, des centaines de gnous galopant et mugissant à qui mieux mieux.

— Et merde !

L'immense troupeau s'approchait rapidement, il allait couper leur trajectoire dans peu de temps.

— Allez, un petit effort, supplia l'exorciste en tentant encore d'accélérer.

La chance fut avec eux. La masse de chair et de cornes déferla juste derrière leur quatre-quatre, engloutissant les véhicules déjà endommagés par les pachydermes. Jean-Antoine ne s'attarda pas sur les lieux. Il roula à tombeau ouvert jusqu'à rejoindre un mont à un kilomètre de là environ. Camille tira deux paires de jumelles du fourbi à l'arrière et ils descendirent. Ainsi équipés, ils eurent tout le loisir de contempler le spectacle qui s'offrait à eux comme s'ils y étaient. Un véritable fleuve de migrants dont les innombrables sabots frappaient le sol, soulevant des nuées qui s'élevaient vers le ciel. Vague après vague, ils galopèrent toujours plus nombreux, comme un fléau divin. Cela dura un temps qui leur parut infini. Enfin, le flot s'amenuisa. Au milieu de la plaine, tels des débris abandonnés par une inondation, cinq Jeeps réduites à l'état d'épaves et des dizaines de corps. Visiblement, certains des animaux avaient tenté l'escalade des Jeeps... Des silhouettes remuèrent dans les véhicules et en sortirent péniblement par les vitres brisées. Elles tombèrent au sol, se relevèrent en vacillant, tentèrent quelques pas, trébuchèrent... Jean-Antoine épia leurs mouvements hésitants.

— Ils ne sont pas en état de nous poursuivre à pied.

— De plus, ils ne sont que quatre, approuva Camille. Nous pourrions facilement les abattre avant qu'ils ne nous rejoignent.

Au moment même où elle prononçait ces mots, cinq fauves surgirent de la savane. Cinq lionnes visiblement furieuses. Rugissantes, les babines retroussées, elles fondirent sur ces derniers survivants. Trois des guerriers levèrent leurs sagaies, le troisième épaula un fusil. Peine perdue. Les félins se montrèrent les plus rapides. Leurs crocs et leurs griffes déchiquetèrent la chair des hommes sans la moindre difficulté. Des hurlements de douleur montèrent jusqu'à eux ; l'écarlate du sang se mêla au rouge du sol. La mise à mort ne dura que quelques secondes, puis le silence retomba sur la plaine. Ni détonations, ni moteurs emballés, ni grondement de sabots, mais le calme. Des lionceaux s'aventurèrent hors des hautes herbes. Des mères qui défendaient leurs petits, quoi de plus dangereux ? Jean-Antoine se recueillit le temps nécessaire — environ dix secondes — avant de lancer :

— Allons-y.

Chapitre 15 – Au lit !

Voici donc venu le temps des rires et des champs. Pardon, des chants.

— Todd, arrête de jouer de la flûte et éteint la lumière, j'arrive pas à dormir. Nan mais oh.

— Oups. Désolée.

Résignée, Camille remplit sa flûte et jeta sur le feu le seau de cendres de leurs pipes, cigares et cigarettes du jour. Après quoi, n'ayant pas envie de dormir, elle s'assit tranquillement sur son lit de camp, tournée vers la savane sauvage, et s'émerveilla de la papibrossardise du paysage. L'équipe de jour des créatures féroces et des proies innocentes fermait boutique et laissait peu à peu place à l'équipe de nuit, tout autant sinon bien plus inquiétante.

Des choses froissaient les herbes sèches et froufroutaient dans la nuit. A la lueur de la pleine lune montante, du haut de leur petite colline entourée de modestes fortifications (fossé plein de piques camouflé d'herbes coupées, petite barricade de bois coquettement décorée de guirlandes de plantes et de frises pyrogravées au tison frais du jour), Camille Todd devinait dans les herbes des mouvements fluides qui ne devaient rien au vent. D'ailleurs il n'y avait pas un poil de vent, ni même de chameau (par contre elle n'aurait rien juré concernant les poils de dromadaire.)

Puis brusquement tout s'arrêta, ce fut le silence et l'immobilité absolus ; on entendait même Jean-Antoine ronfler. Camille se redressa d'abord, tous ses sens en alerte, et finalement coupa lesdites alertes, de peur qu'elles n'alertent quelqu'un d'autre qu'elle (et réveillent Jean-Antoine au passage ; il serait encore capable de râler encore ce vieux ronchon. Encore.)

Puis il y eut une longue plainte dans le silence, comme une douce note de flûte filée, et de nouveau tout s'anima.

Les herbes se soulevèrent par bouquets entiers, révélant une grande zone de terre aplanie, bizarrement couverte de pattes, qui s'égaillèrent dans toute les directions. Les bords de cet espace soudain vide s'illuminèrent faiblement d'une lueur jaune verdâtrement pâlotte, et le spectacle commença, vu qu'il était déjà grilheure et que les bestiaux n'avaient pas que ça à faire (sauf les slictueux toves, qui se contentaient d'habitude de gyrer sur l'alloinde ou de vribler, voire les deux à la fois, ou les borogroves qui allaient se balader, tout flivoreux qu'ils sont, ou encore les verchons, généralement plutôt fourgus, qui bourniflaient comme des fous. Mais bon, ça compte pas. Botus et mouche cousue.)

Ça commença par un défilé de petits varans mouchetés des mêms vers luisants dont la multitude éclairopâlotait les limites de la scène. Ils effectuèrent une petite danse formant moult motifs géométriques plus ou moins élégants (les goûts esthétiques des humains et des varans étant clairement différents, il y eut quelques moments douloureux pour les pauvres rétines de Camille), quadrilles et rosaces, escadrilles et rosette en sandwich, bref, pas mal de mouvement, le tout étant un peu hypnotique... Après coup, Camille ne fut plus très sûre de la suite : fut-ce un délire, une hallucination, un mirage, un chasseur, un rêve, un cauchemar ?

Elle vit se succéder, dans le désordre et sans organisation évidente aucune dans son souvenir, des autruches aux plumes roses bonbon pailleté de bonbon, des bonbons aux fushias pailletés d'autruches roses, des hyènes encore vertes qui dansaient la carmagnole et des iguanes qui chantaient en canon, des phasmes géants agités de spasmes gênants, des koalas qui se demandent y'a quoi là, des kangourous déguisés en grands gourous, des trucs et des muches, des Turcs et des mouches, des échalias échevelés, des tamis de la Tamise amusés puis remisés sous lumière tamisée, des perches perchées, des cabochons cabossés, des serpents et serpentins et serpenteaux repentants, des chemises endimanchées, des manches pas manchots, des manchots éméchés, des mèches vendues, des ventes éventées, des ventaux venteux, des voeux pieux, des plumes du dimanche, des dits cassés, des casses majuscules, des casses minuscules, des casse pas qu'à moitié croscopiques, des casse-cou, des casse-pieds, des pieds palmés, des mains palmées, de vains palmiers, du vin de

palme, des palmes d'honneur, des palmes de plongée, des plongeurs du dimanche et des plongeurs de vaisselle, un raton laveur, et finalement pas tant de bestioles que ça.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Remboursez, remboursez, remboursez, remboursez, remboursez, remboursez, remboursez, ouéééééé !

Bon alors. Des éléphants roses (classique mais indispensable), des hippopotames à patins, des autruches à truchement automatique, des coyotes champions de yoyo, des buffles bluffants, des hyènes hyphénisées, des oryx onyirix, des oryctéropes parce que c'est top, des zèbres complètement barrés (et amateurs de cryptographie par-dessus le marché), des ornithorynques qui trinquent, des parasols (hein ? deux minutes...) pardon, des pins parasol, encombrés d'inséparables en quête d'une moitié à ne jamais quitter, des perroquets et quelques roquets, des marabouts rebouteux rebootés (y devraient passer à Ubuntu, la dernière version en date est au poil, emmanchée d'un long cou, tout ça), des wombats combattants, des porc-épiques cryptiques, des crocodiles en larmes à l'ombre de jeunes filles en pleurs, pas mal d'approximations géographiques, et pour en rajouter une couche, des alligators retors, des gavials joviaux, mais bon, tout ça c'est caïman pareil.

— ... et du coup, paf, la marmotte, elle mettait le papier d'aluminium dans le chocolat, c'est ça ? Tiens, passe-moi le sel.

— Tiens, voilà aussi le poivre. Nan, j'avais pas de marmotte. J'comprends pas. Et même pas de raton-laveur final ! Il reste du lard frit ?

— Oui, tiens. Je vais reprendre des patates aussi. Nan, mais de nos jours, déjà chez nous, le milieu du spectacle sur scène c'est vraiment nain porte quoi, ça saupoudre de paillettes éphémères au lieu de coudre patiemment des sequins indéboulonnables, alors ici chez les sauvages ! Oups, tu veux encore un oeuf peut-être ?

— Oui, tiens, je veux bien. Et le couteau pour le pain ; merci. Bah, je suppose que pour les costumes de scène, au lieu de fixer amoureuxment chaque coquillage au tissu ils les enfilent sur une cordelette et cousent seulement celle-ci, c'est tellement plus simple. Mais tellement moins joli, et puis on perd une bonne partie des effets sonores. Oooh, j'avais pas vu la confiture de fraises !

— Y'a aussi du coing, mais n'essaye pas de dévier la conversation. Tu m'as l'air bien au courant de tout ça, dis donc.

— Oh, j'ai une tante dont le frère d'un cousin par alliance avait une demi-soeur qui faisait des costumes pour reconstitutions de rituels sauvages en Europe. Très distrayant, très instructif, très ethnique.

— Hein que quoi comment ?

— Pardon, ethnique.

— Oh. Passe-moi le sel, veux-tu ?

— Tu l'as déjà.

— Bon, les saucisses de Bœf, alors.

— Tiens.

— Miam.

— ... Bon, c'est pas tout ça, mais si on y allait ? Parce qu'il est déjà grillé, et on a pas que ça à faire non plus...

Chapitre 16 – Wake up

Jean-Antoine se leva, l'air maussade. Quoiqu'il répugnât à s'avouer vaincu, il devait bien admettre que les récents événements ne l'avaient pas trouvé au mieux de sa forme. Son enquête progressait, évidemment, mais la victoire semblait s'éloigner d'heure en heure. Comme si, chose improbable, le Destin l'abandonnait, ce qu'il savait impossible : il était promis aux tâches les plus nobles, qui pourrait en douter ?

Afin de chercher un peu de réconfort, il quitta sa chambre après une toilette sommaire (de toute façon, il n'aurait pu faire mieux, vu le peu de commodités de la petite maison) et il longea la terrasse au bout de laquelle Camille s'était installé devant ce qui lui sembla, après toutes ces mésaventures, être un somptueux petit déjeuner.

Sur la table de bois, l'on avait disposé, sur une délicate nappe brodée de couleurs vives, des crêpes et des gaufres, du sirop d'érable et de la marmelade, un quatre-quart, un gâteau marbré, du cheddar et du gouda, un beau pain de campagne, du saucisson, des croissants et de la baguette française. Il y avait également une théière et une cafetière d'où sortait une légère vapeur d'eau.

— C'est un vrai festin ! s'étonna Jean-Antoine tandis que Camille sirotait doucement ce qui semblait être un chocolat chaud.

— Oui, tu as parfaitement raison, répondit le jeune homme qui avait reposé sa tasse de vieille porcelaine anglaise pour reprendre une part de quatre-quart. J'ai raconté à Marjorie ce qui nous était arrivé cette nuit et je crois qu'elle a voulu alléger un peu notre peine.

Jean-Antoine secoua la tête : il lui faudrait plus qu'une part de gâteau pour oublier des choses aussi graves, mais, en même temps, il n'était qu'un humain qui avait besoin de reprendre des forces et d'un peu de douceurs. Il s'assit donc en face de Camille et, prenant une tasse, il se servit du café dans lequel il ajouta trois morceaux de sucre.

— Tu ne devrais pas sucrer autant ton café, lui fit remarquer son ami d'un air grave. Ta mère a eu du diabète et tu ne peux pas ignorer les risques que tu cours.

L'exorciste secoua la tête, l'air triste :

— Ce n'était hélas pas ma mère, mais je ne l'ai su qu'il y a deux ans, quand elle a eu besoin d'un don de rein. Je voulais lui donner l'un des miens, quoi de plus naturel alors qu'elle m'avait élevé seule, sans jamais se plaindre, en me donnant ce qu'il y avait de meilleur ?

— Et alors ?

— Quand je lui ai proposé, elle m'a d'abord dit que nous ne serions peut-être pas compatibles, mais, comme j'insistais sans comprendre, elle a fini par m'avouer qu'elle m'avait enlevé dans une maternité deux jours après ma naissance et que je n'étais donc pas son fils !

Camille se tut, secoué par l'horreur de cet aveu. Ainsi, toute sa vie, Jean-Antoine avait été trahi et trompé par la personne à laquelle il accordait le plus de confiance.

— Je suis réellement désolé pour toi, dit-il enfin, ne sachant comment réconforter son ami.

Mais, au creux de son inconscient, une nouvelle pensée avait vu le jour : lui-même avait-il toujours été honnête et franc ? N'avait-il rien qu'il veuille dire à son compagnon d'infortune pour soulager enfin sa conscience ?

Le visage de l'exorciste français s'était refermé et, perdu dans des songes auxquels Camille n'osait

l'arracher, il grignotait, du bout des dents, un croissant fabriqué au pur beurre des Charentes. Quelques longues minutes s'écoulèrent et Jean-Antoine reprit enfin la parole :

— Que penses-tu que nous devons faire ?

Camille, abîmé dans ses propres pensées, écarquilla les yeux, tout étonné de cette question :

— Mais de quoi parles-tu ?

— De cette nuit ! Nous ne pourrions pas dissimuler les choses indéfiniment et nous devrions nous mettre d'accord. Si nous sommes interrogés, si l'on nous demande de témoigner, il faudrait qu'il y ait une certaine harmonie dans nos déclarations.

— Avec juste ce qu'il faut de points divergents pour que nous restions crédibles, souligna Camille qui avait beaucoup regardé de films et de séries policiers et qui, à ce titre, était devenu expert en affaires criminelles.

— Tu penses que nous avons bien agi ? ajouta-t-il.

Il ne se sentait pas si à l'aise qu'il l'aurait voulu. Bien sûr, les événements nocturnes ne leur avaient pas laissé le choix, mais, pour autant, nous sommes responsables de chacune de nos décisions et une petite voix intérieure lui soufflait qu'il ne pouvait pas se cacher derrière des excuses trop faciles.

— Penses-tu que nous avons bien fait ? demanda-t-il donc à Jean-Antoine, circonspect.

Mais l'exorciste ne doutait pas de sa sainte mission :

— Nous avons agi comme des hommes honorables, répondit-il.

Marjorie interrompit leur tête à tête et le Français la regarda étrangement. Camille s'était confié à elle et l'exorciste doutait que ce fut une bonne idée. La brave femme n'était pas bien méchante, mais les gens de couleur restent malgré tout assez sots et l'on ne peut jamais savoir que quelle façon ils finissent par réutiliser nos confidences. Ainsi, il attendit qu'elle se soit éloignée, débarrassant le reste du petit déjeuner qu'ils avaient à peine entamé. La théière, fumante, avait été laissée sur la table. Il se servit une tasse et, la prenant par l'anse, il se leva et fit quelques pas sur la terrasse.

Camille l'imita et ils contemplèrent en silence cette merveilleuse savane qui leur faisait face.

— Tout est si paisible, déclara Jean-Antoine, rompant le silence. Comment croire que de terribles moments se préparent, ici, si loin de toute civilisation ?

— Là où l'homme blanc passe, remarqua son ami, rien ne reste vraiment intact. La colonisation n'a été que l'exportation de nos pires travers et de notre société déclinante...

L'exorciste resta sans voix. Comment son ami pouvait-il proférer pareille hérésie ?

— Tu n'as pas conscience de ce que tu dis, Camille ! Nous sommes venus ici apporter un minimum de confort et d'instructions. Sans nous, il n'y aurait ici que des animaux, pas vraiment des hommes !

Le jeune homme déglutit difficilement :

— Jean-Antoine, il faut que je te fasse un aveu...

Chapitre 17 – I need to tell you something

L'air était lourd de la menace à peine voilée de Camille. Jean-Antoine trempa les lèvres dans son chocolat vodka et émietta une de ses tartines de foie gras / confiture de coing en distribuant les miettes à la foule de pigeons qui pépiait à ses pieds.

Camille se racla la gorge, écrasa un bâillement et tenta une diversion :

« Tu ne veux pas un peu d'huile solaire dans le dos, une infusion à la camomille, un épisode des frères Scott ?

— Non, non. J'aimerais que l'on parle de ce qui s'est passé cette nuit, Cam. Je me sens très mal à ce sujet.

— On en a déjà parlé, Jean-Antoine. Juste avant, là. Tu ne te souviens plus ?

— Désolé, j'ai des pertes de mémoire en ce moment. C'est comme si je n'étais plus moi-même ces derniers temps, comme si les flots impétueux de ma mémoire rebondissaient sans discernement sur les rivages avides et acérés de la rivière de l'Oubli.

— Le Léthé.

— Hein ?

— La rivière de l'Oubli, c'est le Léthé : Le Léthé coulait avec lenteur et silence : c'était, disent les poètes, le fleuve d'huile dont le cours paisible ne faisait entendre aucun murmure.

— C'est beau, c'est de qui ?

— Wikipédia.

— Jean-Baptiste Wikipédia, le philosophe néo-zélandais ?

— Exactement. »

L'exorciseur déplaça le journal et se plongea dans la lecture des pages économiques.

« Tiens, le CAC a encore perdu 20 points... Et l'Eurostoxx c'est pire que tout... Ah la la, la tête de mon PEA qui fond comme beurre dans la poêle... »

— Je ne te dérange pas trop, ça va ?

— Non, non. Je reprendrais bien un peu de Savane. Alors, dis-moi, ce terrible secret qui semble te ronger de l'intérieur de ta peau... ?

— Justement. C'est à propos de ma peau.

— Que se passe-t-il ? Tu as de l'herpès ?

— Non. Je suis noir. »

Camille ressentit toute la puissance de la surprise qui se peignit sur le visage torturé de son ami. C'était comme si l'âme de Jean-Antoine Lugeac de Penneance avait été giflée par une haleine fétide, celle du destin, matérialisée par la rancœur du mensonge et du secret.

« Quoi ? Mais comment est-ce que ça a pu arriver ?

— J'ai pas fait gaffe, un instant d'inattention.

— Merde, j'aurais encore préféré l'herpès.

— Oh bah quand même pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— C'est trop tard maintenant, Jalp. Il aurait fallu agir avant ma naissance. Que mon père ne soit pas mon père, et que ma mère ne soit pas ma mère.

— Ou que tu ne sois pas toi... »

— S'il te plaît. Ne te comporte pas comme un enfant.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as pu tromper les forces de l'ordre, les contrôles d'identité, les caméras biométriques. Tout ce temps !

— Je suis très fort, voilà tout. Je suis un dissimulateur-né. Et puis je mets du fond de teint Body Shine™, ça aide.

— Le Body Shine « teint d'albâtre » ?

— Ouais.

— Oh, moi aussi ! Il me donne la peau blafarde et lisse comme de la peau de fesse, c'est un miracle. Camille, c'est si horrible... On a tant de choses en commun, à partager, tant de solide amitié virile voire plus, comment peux-tu être noir ?

— Écoute, il y a pire.

— Pire que d'apprendre que tu m'as caché ta vraie nature pendant tout ce temps ? Ah, quand je pense que je t'ai serré la main, fait la bise, tripoté le popotin, depuis toutes ces années, sans me douter de ton terrible secret ! Je ne vois vraiment pas, tu vois, ce qu'il pourrait y avoir de pire que ça.

— Toi aussi.

— Quoi ?

— Toi aussi, tu es noir. »

Jean-Antoine vacilla, estomaqué, comme lorsque la tasse de café se brise au sol à la fin de *The Usual Suspects*.

Il revit comme dans un rêve toutes ses années de doute, à s'imaginer qu'il était différent, exceptionnel, et qu'il accomplirait de grandes choses. Il se remémora la souffrance qu'il avait ressentie à être rejeté, fille après fille, gars après gars, alien après alien, prêtre après prêtre, au nom d'une dissemblance qu'il entrevoyait à peine mais dont il percevait avec une acuité obsédante le mur d'angoisse qu'elle bâtissait entre lui et les autres membres du genre humain, pierre après pierre. « C'est l'estocade finale... Je serais donc noir moi aussi ? Voilà qui expliquerait pourquoi je n'ai jamais remarqué ta honteuse différence... et pourquoi j'étais toujours le seul de la famille à ne pas attraper de coup de soleil, en vacances ! »

L'approche du petit matin les enveloppa dans la noirceur putride du néant de leurs vies décharnées.

Jean-Antoine explosa en sanglots :

« Je t'avais réservé ma jeunesse. Comme un hymne à ta gloire, je n'aurais jamais trahi notre confiance, l'étrange pâleur de ton secret n'en est que plus éreintante. Que ne m'as-tu pas averti avant que je ne commette l'irréparable ? Que je ne m'entiche de toi, pustule purulent et accessoire ! Je te répudie, Camille, pour ta lâcheté, pour ton absence de tact, et sache que si tu inhales d'abord la fumée, et puis tu expires, et puis fais passer, c'est presque éteint. Nous sommes si créatifs, tellement plus, on est tellement au-delà, on est par terre. Mais ce n'est pas une habitude, c'est cool, je me sens vivant. Je ne suis pas un drogué. »

Jamais plus il n'y aurait de lever de soleil digne de ce nom, pour lequel leurs deux paires d'yeux épanouis se tiendraient la main d'un unique allant, poisseux de larmes de joie, défrichant l'amer par amour et instillant la paix par peur.

« Quelle fin consternante » jugea Camille Todd, ravagé par la douleur.

Le duo était pétrifié, leurs prunelles écarquillées, ils étaient ankylosés par la détérioration qui s'était fondée sous leurs regards.

C'était aussi atterrant que les paroles d'une chanson de rap.

« Hum, c'est insolite » ânonna Jean-Antoine.

Et Camille remarqua qu'il avait quelque chose de manifestement inaccoutumé dans le regard en disant ça.

« Toi aussi tu es insolite. »

La femme rit. C'était un son qui semblait sortir du fin fond de ses poumons, rauque, presque masculin.

« Non, non. Je ne dis pas ça comme ça. Je parle professionnellement. »

Le Jalp renifla de mépris.

« Ouais. »

Il hocha la tête.

« Mais tout ça, c'est peut-être aussi parce que je recèle un puissant charisme dans mon subconscient de black ? »

Il lui semblait que leur discussion n'avait soudain plus aucun sens, comme si les mots ne venaient plus que pour meubler le creux de leurs vies, le néant de leur connivence envolée. Il avala la boule d'amertume qui venait de se former dans sa gorge. Elle rebondit et vint se loger dans son estomac, diffusant un halo de peur qui contaminait par capillarité l'ensemble de ses cellules, de proche en proche, comme s'il avait été écrit dans le grand livre de sa vie que c'était le jour de son jugement, celui où toutes ses peines et ses rancœurs allaient faire implorer son corps et disperser sa vie au vent

mauvais, celui du poète, celui qui jamais n'a de cesse de souffler avant que le jour ne s'éteigne, avant que la nuit ne tombe comme un linceul.

« Quand nous étions jeunes, l'avenir nous souriait. Le quartier était si vivant... On se disait qu'on allait tous s'en sortir et en fait... les gosses ont grandi mais leurs vies sont détruites. Comment une si petite rue peut-elle avaler autant de vies ? »

Camille réfléchit à la question même si elle savait ne détenir aucune autre réponse que la vacuité de sa propre existence. Elle n'était pas dupe ; elle savait avoir choisi le pire moment pour faire sa révélation, en plein milieu d'une enquête primordiale du Parti, que Jean-Antoine ne pouvait se résoudre à abandonner vu que son arrière arrière grand grabataire l'avait fondé dans les années 2.

Camille était brisé. Il avait espéré une pointe de folie, une forme de rébellion dans la réaction de son ami de toujours. Il n'en avait malheureusement rien été, Jean-Antoine avait réagi très justement de la manière insipide et caractéristique que l'on pouvait attendre d'un éminent membre du Parti... Une réaction excessive, dépressive, asymptotique, symptomatique, qui ne laissait nulle place à la discussion, à la contradiction ou à la justification.

Ce n'était donc que cela, la vie ? Un assemblage disparate d'espoirs, amoncelés, entassés comme autant de sardines dans une boîte ? Un long désœuvrement avec un début moyen, une fin médiocre et un milieu pas top ?

Et pendant ce temps, le temps passait sur la place, indifférent aux interrogations des hommes qui en subissaient le passage sans s'en préoccuper autant qu'il eût fallu, du temps.

Ah, le temps...

« On attend toujours que quelqu'un nous montre le chemin... Quand tu es jeune, la vie est longue et tu as du temps à tuer. Et puis un jour tu te rends compte que dix ans ont passé. Personne ne t'a dit quand commencer à courir : tu as loupé le signal de départ ! »

Camille avait murmuré sa réponse dans un râle à peine audible mais Jean-Antoine, qui avait l'oreille fine, l'avait parfaitement entendue.

« C'est une vision très manichéenne.

— C'est la seule que j'aie à te proposer.

À ce moment très précis, le téléphone de Camille Todd sonna. Il décrocha avec un rictus d'excuse.

« Bonjour "appelant inconnu".

— Bonjour Messieurs dames Todd, répondit-on à l'autre bout du fil avec un fort accent russo-germanique. J'ai suivi à distance et grâce à un ingénieux système vaudou de microémetteur votre intéressante conversation avec votre soi-disant ami, Le Jalp... Sa réaction à votre endroit est décevante, ne pensez-vous pas ?

— Je suis assez d'accord avec vous, monsieur...

— Mon nom est sans importance, mais par souci de commodité appelez-moi Akombe Kinshasa.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Cachaça ? »

Camille sourit d'un air rassurant à Jean-Antoine qui reprit la lecture de son journal.

« Je vais vous raconter une petite histoire, Todd, si vous me le permettez.

— Faites.

— Voilà : il était une fois trois amis, Pif, Paf et Pof, qui voyageaient dans la forêt. Une créature colossale, une vouivre qui culminait au bas mot à une centaine de décimètres, rampait alors sous les amples feuillages flottants, de pustules de lotus lactescents, lilas et incarnats. Ses teintes, analogues à celles du caméléon, se fondaient dans l'environnement. Soudain, le monstre projeta de sa mortelle bouche hérissée de crocs effilés, un liquide blanc immobilisant vers Pif, qu'il manqua d'un cheveu. Pof s'allongea sur le revêtement de terre du sous-bois. La vouivre, irritée, expectora encore ce crachin, et le malheureux Paf qui s'était approché de Pif pour le secourir, fut attrapé et arrimé par ce nectar adhésif. Alors, d'un saut prodigieux, l'affreuse vouivre colossale se rua sur son agape !!!!! Elle engloutit Paf par les pieds, et Pif et Pof observèrent la figure de Paf s'agiter un bref instant dans l'immense bouche qui se gonfla démesurément. Le monstre le croqua avec célérité et le corps de Paf coula de plusieurs centaines de centimètres en direction de son ventre insatiable. Une fois rassasiée, la vouivre lança un zozotement à fracturer les tympanes. Elle rebascula enfin dans les eaux fangeuses du chenal où elle s'ébattait. Elle surgissait parfois de l'eau verdâtre. Son plotch

formidable expédia une vague replète qui éclaboussait le trio, dès lors regroupé, qui n'était en vérité plus qu'un duo eu égard à la consommation de Paf par le monstre vorace. »

Un silence expectatif prit le relais de la Voix. Jean-Antoine tournait les pages de son journal, un air de profond ennui glissant sur ses traits fins de quadragénaire androcéphale.

Camille s'agita sur son siège, mal à l'aise. La Voix l'hypnotisait par les oreilles.

« Cette histoire est édifiante.

— Quelle morale pouvez-vous en tirer ?

— Le méchant gagne toujours à la fin. Et rien ne sert d'aider son prochain, mieux vaut se coucher comme un vaurien.

— Très juste. Écoutez Todd, une place de séide malfaisant vient de se libérer dans mon équipe. Si vous êtes intéressé... par la vengeance, tout ça...

— Tout ça ?

— Les nonnes vous attendent... Ce que je veux dire, c'est : ne restez pas Paf toute votre vie.

— Vous avez raison, monsieur Cachaça. Je suis très intéressé. »

Camille referma son téléphone à clapet et se leva en toisant l'exorciste.

« Nous nous reverrons pour l'affrontement final, mon honteux ex meilleur ami.

— Pardon ?

— Je change de camp.

— Tu pars pour le dark side ?

— Précisément.

— C'est ridicule ! Qu'est-ce qui pourrait bien t'y attirer ?

— Ils paient mieux, en passes de puttes nonnes. Et puis on grimpe les échelons du pouvoir plus rapidement.

— Le dark power ?

— Ouaip.

— Je n'aurais jamais cru ça de toi, Cam. »

Le jeune hermaphrodite transperça de son regard de braise les pupilles glaciales et naïves de l'exorciseur.

« Il y a encore une heure, je n'aurais jamais cru que notre amour prendrait fin au fin fond de l'Afrique sauvage, sous les yeux mutins d'un tigre du Bengale.

— C'est un lion. Regarde la crinière...

— Je te quitte, Le Jalp. Tout est fini entre nous. Tu t'en mordras les dents tôt ou tard et mieux vaut tard que tôt mais je pencherais plutôt pour tôt que tard. Adieu, mon ami.

— Adieu, Camille, et que le dark side te garde... »

Jean-Antoine Lugeac de Pennevanne demeura seul avec ses doutes, le lion grignotant ses boots de ranger du bout des crocs. La pression le consumait de l'intérieur, le chagrin anéantissait toute raison, il se serait jeté sans discernement sur tout bac de glace vanille / menthe flottant en périphérie de sa main valide, et s'il avait été capable de le rattraper malgré sa jambe de bois. Pour tromper son ennui jusqu'au prochain chapitre, l'exorciste du Parti ramassa un bras arraché de missionnaire et s'amusa à le lancer au lion.

Qui lui ramena.

Alors il relança.

Et le lion revint avec.

Alors il recommença.

Et le lion rapporta le moignon sanguinolent avec un jappement de roquet satisfait.

« Que le grand ordonnateur me tamponne ma carte, tu es doué.

— Merci, répondit modestement le lion.

— Tu as déjà pensé à faire du cirque ?

— Je ne suis pas assez impressionnant. Les gosses n'ont pas peur. Ils se moquent de moi dès que je montre les crocs. »

L'animal joignit le geste à la parole et Jean-Antoine étouffa un gloussement.

« Pardon, c'est nerveux.

— Vous voyez bien, je suis risible.

— Et si tu te faisais tailler la crinière en pointe...

— Et pourquoi pas épiler les sourcils tant que vous y êtes ? Je suis prêt à beaucoup pour réussir, mais pas à renoncer à mon identité.

— Fais excuse. Écoute, ton histoire m'intéresse au plus haut point et il y a peut-être quelque chose à faire ensemble tous les deux mais là, pour le moment, il faut que j'y aille. J'ai la haine et je dois mettre la main sur un village de crétins décérébrés pour laisser éclater ma rancœur et leur marave la tronche fissa.

— Cool. Je t'accompagne, humain. »

Chapitre 18 – Burnout

« Le traître ! songea Jean-Antoine. Le salaud ! Me faire ça à moi ! Qu'il rejoigne les siens ! Cette fois-ci, c'est bel et bien fini ! »

Un instant, il croit qu'il va pleurer. Mais il se rend compte que non. Tout cela est bien mort. Mort, son amour ; mort, son cœur ; morte, la pitié. Un cycle s'achève, un accomplissement, une fin. Seule la mort n'est pas morte. Lui non plus n'est pas mort, il renaît. Un nouveau cycle. La figure de l'ouroboros s'impose à son esprit. Vaincre le serpent, vaincre le dragon, voilà sa mission. Protéger les intérêts de l'État.

Au moins, voilà la question réglée. Il ne gâchera pas de précieuses heures à s'interroger sur la conduite à adopter, sur les regrets et les remords. Il n'y a plus de Camille Todd, et ceci n'est pas un mensonge qu'il tente de s'imposer à lui-même.

La mission doit continuer, à présent. Et il est seul pour la mener à bien. Qu'importe. Il n'est plus le jeunot d'il y a vingt-cinq ans, il n'a plus besoin d'un sidekick pour défaire l'adversité. Le plus dur sera de décider quelles armes prendre.

Il fait son paquetage, prend quelques armes, des munitions. Il revêt son treillis de camouflage. Puis il s'agenouille et entame une prière au Tout-Puissant. Il l'implore de lui donner la force, le courage et la foi. Il lui demande d'inspirer la crainte dans le cœur de ses ennemis. Il embrasse son crucifix, attaché à sa chaîne qu'il porte autour du cou, et le remet dans sa chemise.

Il part. Il se met en marche seul sous le soleil accablant de ce pays inhospitalier. Même la nature semble se liguer contre lui.

À quelques kilomètres au sud se trouve un village, le seul endroit où a pu aller se réfugier ce traître de Camille. Le sale crapaud !

Alors qu'il marche depuis une demi-heure, longeant une rivière à l'eau boueuse, il entend des voix. Il s'approche précautionneusement. Il voit une Jeep. Cela pourrait lui être utile pour rejoindre au plus vite sa destination. Seulement, un Noir se tient non loin. Celui-ci, soudain, braille quelque chose et s'éloigne. L'aubaine est trop bonne. Lugeac n'a qu'à se faufiler jusqu'au véhicule. Il aura le temps de démarrer avant que l'homme ne s'en rende compte.

Progressant accroupi, l'exorciste atteint le 4x4. Il se glisse sur le siège conducteur. C'est alors qu'il aperçoit le Noir qui bat une femme de la même couleur.

« Au travail, femme ! On va pas passer la journée à faire la lessive ! Même ta fille est plus travailleuse que toi ! »

La femme se traîne jusqu'à la rivière et reprend sa besogne. Lugeac ignore si le type est son mari, en tout cas il la traite comme une bonne à rien. Il la sent fatiguée. Le labeur, plus sûrement que l'âge – elle doit avoir trente, trente-cinq ans tout au plus –, l'a usée. C'est le lot de la femme en ces contrées où la civilisation est repoussée avec entêtement. Elle reste pourtant jolie, pour une femme de ce pays. Elle a, pour tout vêtement, un pagne en peau de bête qui lui ceint les hanches. Non loin, une adolescente, qui doit être sa fille, est occupée à la tâche ménagère. Elle aussi ne porte qu'un simple pagne. Elle ressemble à sa mère — à bien y songer, qui ne se ressemble pas dans ce pays ? Ses hanches sont cependant moins larges, et ses petits seins contrastent avec la lourde poitrine de sa génitrice.

Lugeac prend conscience qu'il ne peut pas laisser ce sauvage martyriser ainsi ces deux faibles femmes. Il démarre la Jeep. Le Noir se retourne.

« Que fais-tu, homme blanc ? » hurle-t-il.

L'engin lui fonce dessus et l'homme est trop idiot pour se ranger. Deux paires de roues lui passent sur le corps et l'aplatissent comme une crêpe. Lugeac saute à bas de la voiture. Il se dirige vers l'homme-crêpe et, en toute simplicité, lui tire une balle dans la tête. On n'est jamais trop sûr, avec ces gens-là. Lorsqu'il se retourne, il voit les deux femelles venir dans sa direction. Elles pleurent et hurlent. Ces imbéciles n'ont-elles pas compris qu'il les a sauvées ? Mais il comprend bien vite sa méprise. La mère et sa fille pleurent de joie et crient leur reconnaissance. Elles tombent à genoux devant l'exorciste et agrippent le tissu de son pantalon.

« Merci. Merci infiniment, maître blanc. Comment te montrer notre gratitude ? Tu nous as libérées de ce mari et père injuste. »

Lugeac les congédie de la main.

« Ce n'est rien. Ce n'est que mon devoir, de chasser les mécréants, les esprits et les communistes. » Mais les deux Noires continuent d'empoigner le pantalon de leur sauveur en déversant leurs larmes. Leur peau... étrangement, elle lui rappelle celle de Camille. Pourquoi ?

Gémissant, les femmes ne cessent de tirer sur le treillis. Le pantalon s'affaisse, il tombe. Surpris, Lugeac se rend compte que, sous son caleçon, son bâton de pèlerin s'est tendu.

« Et bien, femmes impies, prosternez-vous devant le petit Jésus. Et adorez-le. »

La mère se saisit du sexe du désenvoûteur et entreprend d'y goûter comme une première communicante le ferait avec sa première hostie. Sa fille, d'abord interdite, vient lui prêter main-forte (ou bouche-forte, est-il tenté de penser).

Lugeac consulte sa montre. Il peut bien perdre quelques minutes pour évangéliser ces infidèles.

Deux heures plus tard, après leur avoir accordé tous les sacrements, jusqu'à l'extrême-onction, il abandonne ses partenaires au bord du cours d'eau, repues et éreintées. Sûrement est-ce leur vie de misère qui les rend si faibles, incapables de fournir de trop longs efforts, songe-t-il.

Il prend la route en direction du village. Lorsqu'il aperçoit les huttes, il laisse son véhicule à l'abri d'un arbre, et accomplit les derniers mètres à pied.

Il vérifie son armement une dernière fois. Il évalue les forces en présence. Pas plus de cinq cents habitants. À l'ouest, une agitation particulière semble animer le village. C'est là-bas que se trouve le centre du hameau. Il s'approche en catimini, jetant un coup d'œil dans chaque habitation devant laquelle il passe. La plupart sont vides. Parfois, un homme, ou une femme, y est occupé à quelque activité locale. Tel un ange de vengeance, il consent alors à émousser la lame de son couteau militaire sur leurs gorges sombres.

Alors qu'il n'est qu'à quelques mètres du cœur de l'excitation, il perçoit plus distinctement les chants et les pulsations de tambours. Une cérémonie se tient là.

Soudain, un bruit sur sa gauche. Un gamin se tient là, qui le regarde de ses grands yeux étonnés. Lugeac reste figé. Puis, il le sent, le gamin va donner l'alerte. Il se jette sur lui et roule au sol avec lui en lui plaquant sa main sur la bouche.

« Tais-toi, petit », lui intime-t-il dans son dialecte.

Le mioche se débat, gesticule.

« Ce n'est qu'un enfant », songe le Blanc.

Beaucoup se laisseraient attendrir. Seulement... les enfants d'aujourd'hui sont les adultes de demain. Ce petit, aussi charmant soit-il, viendra demain grossir le flot des immigrés. Lugeac décide de régler le problème à la base. Une vive torsion du cou et le gamin s'affale dans la poussière.

Lugeac progresse de hutte en hutte jusqu'à mieux discerner les étranges activités auxquelles se livrent les indigènes. Il a bien son idée sur ce qui peut exciter à ce point les habitants du village, et ses soupçons ne tardent pas à se confirmer.

De nombreux autochtones sont réunis près de trois grands chaudrons. Ceux-ci reposent au-dessus d'un feu gigantesque alimenté par des souffleurs à joues grosses comme celles d'un trompettiste. À l'intérieur des récipients, de l'eau bout. Des bulles éclatent à la surface.

À droite, un cortège fait son apparition. Deux hommes, torse nu, soutiennent un long et frêle tronc d'arbre, sur lequel est ligoté un troisième homme. Derrière cette équipée, deux autres suivent, semblables. Lugeac sait pertinemment de quoi il s'agit. C'est l'heure du repas. Les futurs dîners ne bronchent pas, se laissent faire. Sûrement ont-ils été drogués. Arrivés près des marmites, les captifs sont déposés à terre. Leurs liens sont tranchés, puis deux hommes les soulèvent chacun et les font basculer dans l'eau bouillante.

Malgré toutes les potions somnifères qu'on a pu les forcer à ingurgiter, le traitement les réveille aussitôt. Et le réveil est douloureux. Immédiatement, ils se mettent à hurler comme des damnés. Leurs cris sont inhumains, à l'image de cette assemblée venue se repaître de ses congénères. Rapidement, cependant, les braillements cessent, car les victimes, rouges et couvertes de cloques,

sont à présent des morceaux de viande sans vie.

Au-dessus de chaque chaudron, un homme est chargé de touiller le contenu à l'aide d'une grande perche de bois. Leurs muscles saillent et luisent sous l'effort et la chaleur dégagée. Le spectacle dure quelques dizaines de minutes, sous les acclamations et chants tribaux de la population anthropophage. Cette durée laisse toute latitude à Lugeac pour préparer son plan d'attaque et disséminer quelques surprises au sein du village.

Lorsqu'enfin la cuisson est finie, les corps des malheureux sont sortis de leur marmite à l'aide de grandes passoirs faites d'osier tressé. Ils sont déposés sur des couches à même le sol. L'homme qui préside la cérémonie, sans contester le grand sorcier du village, s'avance alors et baragouine des mots que l'exorciste peine à capter. Mais le sens en est clair. Le repas peut commencer.

Alors, dans une furie commune, les participants se jettent sur les trois steaks humains et entreprennent de les dévorer. Coutume sauvage s'il en est.

Lugeac profite de la frénésie pour balancer quelques grenades en guise d'accompagnement. Lorsqu'elles explosent, les corps des convives volent en morceaux sanguinolents. Tartare de cannibales au menu. L'exorciste s'approche de la salade de viande et achève au pistolet les survivants qui tentent de se traîner hors de la bouillie rougeâtre. Lorsqu'il arrive à hauteur du sorcier, il se baisse à sa hauteur. Le gourou a eu la jambe gauche emportée. Arrachée à hauteur de genou, elle laisse s'écouler sa vie sombre sur la terre sèche. Lugeac tire une corde de son sac et lui fait un garrot.

« Je reviens à toi tout de suite », lance-t-il comme une menace plus que comme une parole de réconfort.

C'est que le reste de la population, alertée par les explosions, approche. Qui d'un pas lent et apeuré, qui en accourant, arme au poing.

Lugeac se précipite vers son sac et en sort une kalachnikov. Les premiers assaillants sont fauchés sous les rafales de balles. La puissance de feu est telle que la chair est arrachée à chaque impact. Les ennemis affluent de toute part, de tout côté. Une fois les quinze chargeurs épuisés, l'exorciste produit deux Uzis, et parvient à repousser les nouvelles vagues qui menacent de l'emporter. Malgré cela, les Africains convergent et sont de plus en plus proches, se servant des cadavres comme de boucliers.

Si les premiers à affronter l'exorciste étaient les habitants les plus proches, les guerriers font à présent leur apparition. Soudain, les lances pleuvent. Lugeac ne doit son salut qu'à son habileté. Il saisit une lance au passage. Plutôt que de répliquer, il s'élance à toute vitesse vers une faction peu nombreuse. Les hommes dressent leur bouclier pour se défendre, mais l'idée du Français n'est point de se mesurer à eux. Se servant de l'arme comme d'une perche, il la plante au sol et se propulse par-dessus ses ennemis. Il atterrit de l'autre côté. Les cannibales se retournent et le prennent en chasse. Les autres guerriers se lancent aussi sur ses traces. Les bougres sont rapides mais Lugeac a eu le temps d'étudier la configuration du village. Il les promène entre les différentes habitations et les mène là où il veut. La masse de ses poursuivants est sur ses talons. Arrivé près d'un vieil arbre tordu, repère qu'il avait noté mentalement, il effectue un bond démesuré et apparemment inutile. Les hommes n'ont pas le temps de s'interroger qu'ils tombent dans un immense trou préparé par l'étranger et recouvert de feuilles de bananiers pour en dissimuler l'existence. Les poursuivants chutent dans la fosse, et leurs corps sont réceptionnés par les pieux disposés au fond. Les brochettes sont prêtes. Quelques guerriers ne sont pas tombés, mais Lugeac s'occupe de les occire en quelques coups de couteau bien placés.

Il sent soudain deux masses s'abattre sur ses épaules. Il se sent soulevé de terre. Il jette un œil en arrière et constate que deux mains énormes se sont emparées de lui. Un molosse noir comme l'ébène s'apprête à l'écrabouiller entre ses immenses paluches. Les deux étaux de chair et d'os sont en train de le broyer. Lugeac se débat, mais peine perdue. La souffrance est insoutenable. Il tente de se retourner, mais son champ d'action est limité. Il ne peut que battre des pieds dans le vide, sans aucun espoir d'atteindre son adversaire. Il sent son squelette sur le point de rompre. Dans un effort que seul le souffle de la mort peut pousser un homme à fournir, il parvient à bouger son bras droit et à le remonter vers la main qui pulvérise son épaule gauche. Il agrippe l'index du géant. Glisse son

propre pouce sous l'ongle du goliath et pousse vers le haut de toutes ses forces. La force de la nature grommelle d'étonnement. Dans une ultime poussée, Lugeac soulève l'ongle, le décolle et l'arrache. Le mastodonte lâche sa proie en couinant de douleur.

« Bobo ! Bobo ! »

L'ongle toujours en main, l'exorciste bondit sur son assaillant et plante l'arme de kératine dans son œil. Le monstre hurle et, paniqué, tombe à la renverse. Lugeac dégoupille sa dernière grenade et la fiche dans la gueule du géant. Il lui pince le nez pour qu'il avale, puis fuit se mettre à l'abri. La scène qui suit lui rappelle lorsqu'il oublie de fermer la centrifugeuse au moment de faire un jus de fraises.

Dorénavant, il ne reste plus que les femmes et les enfants dans le village (et nulle trace du traître ; le couard a dû fuir). Les premières sont parties se lamenter sur le corps de leurs proches au centre du village, les seconds sont encore à l'école. Lugeac s'y rend. Le bâtiment est une vaste hutte où les gamins, assis à même le sol, écoutent leur maîtresse leur enseigner les maigres connaissances dont ils auront besoin pour mener leur vie. L'institutrice l'aperçoit soudain, droit dans l'encadrement de l'ouverture principale de l'unique classe.

« Monsieur ? fait-elle en français. Que voulez-vous ? »

Lugeac ne dit mot. Il enclenche son lance-flammes et fait cuire les marmots et leur prof, avec application. Le bâtiment lui-même prend feu. L'exorciste laisse griller tout ce petit monde en paix.

Il retourne sur la place centrale. Là, les femmes se lamentent et manifestent leur chagrin en de longues plaintes. Il a bien, l'espace de quelques secondes, l'idée de toutes les honorer, mais le temps presse. Pas le temps de s'amuser.

Tandis qu'elles se roulent, se traînent, se frappent la poitrine, il leur accorde toutes la bénédiction par l'essence. Ils les arrose du contenu de plusieurs jerrycans et elles, effondrées de douleur et de chagrin, ne protestent pas. À peine certaines s'agrippent-elles à lui. Enfin, il se dirige vers le sorcier, toujours à terre, et, d'une main, sort une cigarette de sa poche tandis que, de l'autre, il craque une allumette sur sa barbe naissante. Le soufre s'embrase, il approche la flamme du tube et aspire. La nicotine le détend après les efforts qu'il vient de fournir. D'un pas nonchalant, il continue sa progression et, sans un regard, jette l'allumette par-dessus son épaule. Un grand Wouf ! et une bouffée de chaleur l'enveloppent.

Il s'arrête près du sorcier. Il appuie sa ranger sur le moignon du type. Il tire une bouffée... et la recrache.

« Il va falloir qu'on cause, Bamboula. »

Chapitre 19 – Où l'on apprend que l'exorciste est revanchard

Il était venu, le temps des rires sérieux et des champs guerriers ! Pardons, chants. M'y ferai jamais. (Quoique, des flèches empoisonnées, des dagues affûtées, des piques acérés, des lances élancées, le tout dressé fièrement depuis la terre qui... Ouuuh, miam. Mais ceci est une autre histoire. Il paraît.)

Jacques-Yves "Trappasky" Kabanga, ci-devant grand (un mètre et quatre-vingt-dix-neuf centimètres sans les cheveux, deux mètres, soixante-dix-neuf coquillages et dix-sept centimètres et demi avec ~~les cheveux~~ la perruque) sorcier d'Afrique et sans aucun doute sinistre cerveau de cette singulière affaire, gisait là, attaché devant le fier et viril Jean-Antoine, lui-même un brin agacé de la résistance inutile qu'avaient opposé les fourbes du village à l'équipe sans peur et sans reproches qu'il formait avec Camille.

— Parle, ou nous te faisons subir les pires outrages !

— ... C'est quoi ?

— Aucune idée, j'ai pas lu le chapitre en question. Du coup je serai obligé de trouver des idées tout seul, et ça promet d'être très très très très TRÈS beaucoup douloureux.

— Aaaaah, ça !

— Alors, tu vas causer, oui ?

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

— Puisque je te dis que non !

— MAIS PUISQUE MOI JE T'AFFIRME QUE OUI, bon sang de bonsoir de sac à papier !

— Jamais de la vie !

— Tu parleras, tôt ou tard, ou je ne m'appelle plus Jean-Antoine etc.

— De toute façon tu changes de nom à chaque chapitre, alors, bon, camembert hein.

— Même pas vrai d'abord ! Cause, vil calomniateur, sinon...

Au son d'un trio de trompettes trompettantes, il brandit l'objet menaçant.

— Sinon je te fais écouter l'intégrale de la Nouvelle Pop Star'Ac.

— La quoi ?

— Comment voulez-vous que je torture psychologiquement quelqu'un d'aussi arriéré culturellement, et qui n'a même pas le câble pour pouvoir sciemment et en toute connaissance de cause regarder ou ne pas regarder les bouses télévisées, être ou ne pas être cérébralement disponible, etc, etc, orage, ôde aux zestes de poires, tout ça. Bisque bisque rage.

— J'ai plus la télé depuis vingt ans.

— Et merde.

— Désolé...

— Non, pas de soucis, je suis sûr que je peux trouver autre chose. Alors, voyons voir... Camiiiiille !

— Ouichef !

— Et arrête de m'appeler "chef", c'est agaçant. On se connaît depuis, quoi, une vingtaine ?

— Une vingtaine de quoi ?

— De chapitres, au moins.

— Ah oui quand même... Mais c'est long, ça, ou bien ?

— Ça dépend, mais en l'occurrence ça fait bien assez longtemps, alors arrête de m'appeler "chef" et trouve-moi la trousse d'urgence, voire de secours, estampillée "Torture psychologique et néanmoins musicale classée par pays".

Camille retint de justesse un garde-à-vous et plongea vers son sac à dos.

— Alors... C'est pas dans la grande poche... Ni dans la petite... Ni dans la moyenne poche... Ni dans la gigantesque...

— Hâtes-toi, je suis sûr et certain que ce très cher Trappasky va finir par s'impatienter.

— Non, non, ça va, j'ai tout mon temps.

— Ça doit être dans le Colibri ; j'y cours, j'y colle !

— Vous voulez sûrement dire "j'y vole" ?

— Oui, c'est ça, ouate et voire.

— Vous voulez sûrement dire "v'heure" ?

— Peu importe. Et hop-là !

— Vous voulez sûrement dire hip-hop ?

— A priori, non, pas vraiment. Bon alors... Afreux, Afriolant, Afsluitdijk... Zut, trop loin... Ah, Afrique.

— ...

— Nous y voilà : "Sword Zebra & the Swan Shiver", *best of* vidéo. Millésime 1982, synthé pourri et effests spéciaux vidéo garantis.

— Gasp !

— Tremble, crapule !

— Gasp derechef !

— Allez, cause.

— Bon, j'avoue, c'est moi.

— Toi quoi ?

— C'est moi le sorcier du village.

Tandis que le vil sorcier fourbe et démoniaque poussait des hurlement hilares en direction du courageux exorciste de choc, celui-ci intima à son fidèle sidekick d'envoyer la sauce – oui, littéralement.

— Pardon ch... Jean-Antoine ?

— Passe le dévédé, quoi ! Il s'est assez moqué de nous, il va payer !

— Y'a juste un souci... On a pas de télé. Ce qui n'est pas trop gênant parce que de toute façon on n'a pas non plus de lecteur dvd, et vu que la courroie reliant le vélo au générateur est bouffée par les mythes...

— Les mythes ? Vous êtes sûr ?

— Oui, oui.

— Darne et saumon. Pas moyen de soumettre ce sauvage à une torture civilisée, alors ?

— Hélas non.

Contre toute attente, le visage du brave serviteur de l'Eglise et du Parti s'illumina.

— Génial, on va pouvoir revenir à des méthodes ancestrales éprouvées, et surtout bien plus éprouvantes pour le supplicié que pour le suppliciant, ce qui n'est pas toujours le cas des méthodes modernes dites "psy chaud logiques" !

— Mais oui, c'est vrai !

— Va voir sous mon siège, j'emmène toujours avec moi le coffret que m'a légué mon grand-père, avec l'aiguille, la bougie, la cloche et le briquet d'amadou.

— ... Et vous allez le torturer avec ça ?

Galvanisé par les spasmes moqueurs et bruyants de sa victime putative, Jean-Antoine éructa :

— Et comment !

— Bahoui, justement j'aimerais bien savoir comment.

Et le fier et fidèle exorciste expliqua. Longuement, dans les grandes largeurs et les petits détails, avec moult sourires et soupirs de nostalgie, évocations émues des cris des victimes de l'ancien temps. Il dit l'émotion des étincelles et du feu qui naît après maintes frictions attentives ; d'une aiguille patiemment chauffée à la flamme, frémissante dans la brise matinale ; le doux parfum, aux narines de l'être pur et sans reproches, de la chair de mécréant contrariant qui crame et se raccornit, là où elle se croyait encore à l'abri, bien cachée sous les ongles...

— Et encore, ça c'est juste l'amuse-bouche ! Il paraît que beaucoup résistent, et on peut alors passer aux choses sérieuses – j'espère que notre bout de zan est coriace, il y a certains trucs que je rêve d'appliquer depuis bien longtemps. J'ai hâte ! Oh, et trouve-moi aussi une petite pince dans la boîte à outils, Camille. Le manche en bois de mon aiguille a du jeu, faut que je puisse encre la manipuler si elle se déloge.

— Ouichef !

— Et je t'ai déjà dit d'arrêter de m'appeler chef !

— Bah je pensais que vous n'entendriez pas, avec le boucan que...

Le bout de zan s'était tu. Ils se tournèrent vers l'endroit où il gisait un instant plus tôt, pour ne trouver que la terre qui poudroyait et l'herbe qui jaunissait (bien qu'elle eut préféré verdoyer, je crois qu'il n'y a aucun doute là-dessus.) Et un filet de bave qui bavoit, aussi, et se dirigeoit vers une hutte laissée à peu près intacte.

Ils suivirent la piste, méfiants, tous leurs sens aux aguets, constatant avec effroi et inquiétude que des lambeaux de corde jonchaient çà et là les abords du chemin humide et qui rapidement séchoit. Finalement, leur regard s'échoua sur le dernier crachouilli de cette piste fraîche, et le crachouilli étoit sur le boubou du vil suspect, qui tenoit dans une main trempante un stylo, et dans l'autre une liasse de feuilles sur lesquelles il avoit écrit à profusion. Au-dessus des mains mal assurées, sur son sombre visage, s'étaioit l'expression du désarroi le plus profond qui soit, bavouillant toujours et larmoyant. Et d'une voix rauque, il leur tendit les feuillets en murmurant " Je vous ai rédigé des aveux complets, précis et circonstanciés, messeigneurs", avant de s'effondrer, sévèrement déshydraté, aux pieds des deux missionnaires une fois de plus triomphants.

— Dommage, conclut Jean-Antoine, dépité.

Chapitre 20 – Die, demon bastard, die

« Mon Colonel ? Vous allez être reçu par sa sainteté, si vous voulez bien me suivre. »

Le prêtre, serré dans un pourpoint noir, se plia en deux devant l'exorciste en lui débitant sa réplique. Il se releva et le précéda dans d'immenses couloirs tendu de pourpre et décorés par d'immenses fresques anciennes à la valeur incommensurables. Par d'étroites fenêtres se devinaient les contours d'une Rome encore aux prises avec les derniers lambeaux de la nuit passée. L'exorciste se réjouissait de l'honneur qui lui était fait, et plus encore du grade qu'on lui avait conféré dans l'armée papale. Exorciste faisait peur, mais seulement aux profanes, aux imbéciles, car à l'exception du décorum et des légendes urbaines qui s'y rattachait, son titre ne lui apportait guère d'autorité sinon envers les prêtres et curés de basse extraction. Alors qu'un grade aussi ronflant que celui de colonel attirait immédiatement le respect et figeait les spectateurs dans des garde-à-vous pas forcément impeccables, mais au moins spontanés. D'autant que ses exploits récents lui donnait le droit de prétendre au respect, du moins au sein de l'Église, puisque le grand public ne connaissait ni son nom, ni son visage, n'étant qu'un agent de l'ombre pour le Vatican. Être reçu par le grand chef était une distinction qu'il s'était promis d'user dans le futur, tant étaient rares les gens à avoir pu se vanter d'une pareille chose.

« Vous comprendrez mon colonel que l'entrevue soit courte. Le temps de sa sainteté est précieux, et l'est même encore plus dans les circonstances actuelle. Vos mérites lui sont connus, mais vous avez du travail à faire, et sa sainteté doit elle organiser les tâches de chacun de ses agents. Un labeur phénoménal, vous pouvez me croire. »

L'exorciste opinait machinalement, peu intéressé par ce que débitait le secrétaire du Pape. Peu lui chaulait de tout ça, cette visite n'était pour lui qu'un atout, qu'une pièce maîtresse dans son CV, rien d'autre. Il n'avait pas pour vocation de rester éternellement dans une structure aussi figée que l'église, il comptait bien aller exercer ses talents ailleurs, peut-être dans une multinationale, ou dans un pays peu regardant sur le contenu de ses services secrets, il n'aurait que l'embarras du choix....

« Nous y sommes, si vous voulez... »

Le secrétaire n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une énorme explosion retentit, si forte qu'elle semblait avoir eut lieu juste à côté. Inquiet, il ouvrit précipitamment la porte du bureau papal et manqua chuter dans le trou qui le remplaçait. Le pape et ses appartements avait été complètement anéanti, tout simplement volatilisé. Les tableaux, les œuvres d'art, les tapisseries, les bijoux et ustensiles précieux, tous les objets de valeur avaient disparu eux aussi. Du pape, il ne restait plus guère qu'un bout de soutane enveloppant quelques centimètres d'intestin, même pas de quoi remplir un calice... L'exorciste tira le secrétaire en arrière au moment où une forme éthérée passait en riant au dessus d'eux, éclatant d'un rire sardonique tout en laissant sur son passage une pestilence sulfureuse, qui fit s'évanouir le frêle assistant épiscopal, déjà fort éprouvé par la disparition de son supérieur. L'exorciste lui était furieux, car il avait perdu un appui précieux pour une future promotion, mais il se ressaisit vite en se disant que s'il pouvait arrêter l'assassin, il serait pour longtemps à l'abri d'un besoin aussi urgent d'intercesseurs religieux.

Au moment où il chargeait le malheureux évanoui sur ses épaules pour aller l'amener à l'infirmerie surgit une escouade de gardes suisses. Les mercenaires, effarés, se demandaient ce qui venait de passer, ayant été attirés ici par le bruit de l'explosion sans se douter le moins du monde de l'ampleur de la catastrophe. A la pâleur de leurs visages, l'exorciste comprit qu'eux aussi avaient croisé le meurtrier, sans pour autant se douter de son identité, se contentant de signes de croix forcenés, pensant qu'il s'agissait d'un démon en goguette. La vue de l'exorciste les rassura, car ces imbéciles croyaient naïvement qu'en raison de son métier, il saurait les protéger plus efficacement qu'eux même sauraient le faire avec leurs armes d'acier.

Il les laissa se charger du secrétaire pendant que lui se dirigeait à grands pas vers le quartier général de l'Opus Dei, où il savait obtenir renseignements et ordres, exactement ce qu'il lui fallait, car il n'aimait rien d'autre qu'obéir aveuglément aux ordres. Essayer de comprendre c'était trahir, donc pour obéir, il fallait fermer son esprit à toute velléité de raison, quitte à agir comme une brute. Il

avait adopté ce précepte depuis ses débuts d'exorciste, et n'avait jamais eu de problème en suivant cette ligne de conduite. Il entendait bien continuer à faire de même encore longtemps.

Là encore, il joua de malchance. Alors qu'il arrivait à proximité du quartier général, une nouvelle explosion secoua le bâtiment, des flammes apparurent et commencèrent à lécher la moquette, tandis qu'à nouveau, un ectoplasme goguenard s'échappaient semant sur son passage destruction et mort. Sauf que cette fois, l'exorciste était prêt. Son Daemonicon dans une main, son crucifix béni dans l'autre, il attendait de pied ferme la manifestation infernale qui avait infesté les lieux, déjouant on ne sait comment les défenses sacrées mises en place contre ce genre de nuisibles, échappant à la vigilance des dizaines de sentinelles dédiées à la surveillance du Vatican et à la lutte contre les démons de tout poil.

Et là, son nouvel ennemi arriva, car au lieu de s'enfuir précipitamment, il sortit tranquillement du bâtiment en flammes, le sourire aux lèvres, tandis que le feu courait sur son corps tel un serpent ondulant le long des bras de son dresseur.

« Mouahahahahah, alors comme ça petit homme, tu cherches à m'arrêter. Déjà deux fois qu'on se croise en dix minutes, tu dois être sur mes traces. Renonce ou il t'en coûtera, bien qu'il, doive déjà t'en coûter de voir ces lieux naguère si paisibles et somptueux détruits par moi même. »

Sur ce, il éclata d'un nouveau rire encore plus sardonique que le précédent, et répondant à sa joie, le brasier gagna en intensité. Ce fut plus que pouvait en supporter l'inquisiteur.

« Tu te trompes démon, c'est toi qui va souffrir de notre rencontre. Car déjà, je ne suis pas petite, ensuite, je ne suis pas, ou plutôt plus un homme. Contemple moi dans toute ma splendeur. »

Soudain, l'air crépita sous l'afflux massif d'électricité statique alors qu'une immense brise s'engouffrait dans les couloirs du Vatican, brisant fenêtre et grilles d'aération. Les habits austères de l'inquisiteur se mirent à luire, avant de paraître liquide, coulant sur le corps de leur propriétaire. A l'improviste, deux ailes surgirent des omoplates de l'inquisiteur et ornèrent son dos. Il se mit à grandir, ses vêtements s'agrandissant dans le même temps. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, adoptant une coiffure tout en pointes tandis qu'une pointe de glace remplaçait les iris de son regard. Tout son corps se givrait, prenant la couleur bleutée de la glace, semblable dans certaines occasions à la rigidité cadavérique. Pour finir, le corps de l'inquisiteur se recouvrit d'une armure étincelante, que l'on aurait cru taillée dans l'argent tant elle resplendissait sous la lueur éclatante de l'incendie.

— Non... il laissa traîner la phrase, je ne suis pas un homme, je suis le dernier défenseur de la chrétienté, dont la volonté remplit les cimetières. Je suis l'archange Judas de l'ordre Iscariote. Depuis des siècles, cette charge se transmet au plus méritant des Inquisiteurs de l'église, et par malchance, le précédent se trouvait dans le bureau que tu viens de détruire démon, je suis donc devenu logiquement le nouveau tenant du poste. Nous sommes les outils de Dieu, ceux qui transforment les matériaux bruts en instruments de sa gloire. Jésus, une pucelle, des missionnaires en Afrique et des milliers d'autres innocents, autant d'individus dont nous nous sommes servis pour sa plus grande gloire. Car en mourant, ils deviennent des martyrs, voire des saints, et répandent d'autant plus la foi dans le cœur de nos ouailles. Si Judas n'avait pas, sur l'ordre de Dieu le père himself, dénoncé le charpentier de Bethléem, comment ses préceptes se seraient ils répandus ? Toujours il a fallu des hommes en coulisses pour renforcer l'Église et éliminer ses ennemis, l'Ordre Iscariote remplit cette fonction, et son chef, l'Archange Judas, moi en l'occurrence, et son champion. Alors démon, prépare toi à rejoindre ton seigneur diabolique.

Le démon, qui avait pris une mine ennuyée durant le petit discours de l'inquisiteur, fit mine de se réveiller lorsque le silence devint trop pesant. Il poussa la provocation jusqu'à s'étirer et à prendre des gros yeux de dormeur.

— Alors mon chou, t'as fini tes bêtises ? Tu sais que dans le domaine lourdingue, t'es le roi toi ? Je m'en fous de ta petite histoire à la noix, j'en savais déjà la moitié, et peu me chaut du reste. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à m'être trompé, car je ne suis apparemment pas plus démon que toi tu n'es humain.

L'aura rougeoyante du démon baissa d'intensité et l'ombre revint peu à peu autour des deux adversaires. Son corps retrouva solidité et opacité, tandis qu'il reprenait des proportions plus humaines. Ce n'est que lorsque la fumée de son corps se dissipa que l'inquisiteur découvrit avec

stupeur la véritable identité de l'assassin du pape et du précédent Judas. Surpris, il porta la main au crucifix qui pendait en sautoir à sa poitrine.

— Camille... c'est impossible !

— Et pourtant mon ami, il n'y a rien de plus vrai. Je suis ton adversaire et je l'ai toujours été, même si j'ai dû dissimuler cet état de fait de par le passé. Mon organisation m'a infiltré chez vous pour que je puisse mieux vous saper de l'intérieur, et si j'ai parfois été contraint d'éliminer certains de mes camarades, ça n'a jamais été de gaieté de cœur, même si je savais que leur pardon m'était acquis. Par contre, je n'attends rien de tel que toi, car il n'y a rien de pire que la trahison après la confiance absolue entre deux êtres. Oui nous avons été formés ensemble, nous avons combattu côte à côte, souffert lors des mêmes batailles, parfois aimé les mêmes femmes l'un après l'autre, mais tout ceci est fini maintenant. Il est l'heure d'achever notre histoire, il est l'heure de déterminer qui de la clique au pouvoir qui t'emploie ou des malheureux du monde entier qui m'ont fait leur champion va gagner. En garde...mon ami ! Et au fait, je ne suis pas un démon mais un djinn, la créature qui, traditionnellement, protège les malheureux dans cette région que tes patrons voudraient tant voir anéantie : l'Afrique.

— Ouais, genre tu serais devenu Jack O'Lantern si t'avais été payé par les ricains hein !

A peine avait-il fini sa phrase que Camille reprenait sa forme démoniaque, les flammes jaillissant de ses bras tendus pour prendre l'archexorciste dans leur étreinte ardente. Mais ce dernier s'attendait à cette entourloupe et avait déjà pris les devants. D'un claquement de doigts, il ralentit le temps de sorte que la traînée de flammes parut ramper lentement vers lui, puis il sortit de son armure une petite fiole taillée dans le verre le plus fin que son ancien sidekick ait jamais vu.

— Regarde ça mon pote, c'est pas chez toi qu'on verra du matos de cette qualité. L'ampoule originelle qui servait à couronner les rois de France, rien que ça. Bon, par la suite, elle a été remplacée après qu'un indélicat roi ait voulu la piquer aux Templiers, mais elle n'en reste pas moins royale. Et en plus, elle contient les larmes du troisième pape de l'église romaine, et ça c'est du lourd dans le genre relique sainte, tu peux me croire.

Démentant ses paroles, l'exorciste négligea les plus élémentaires précautions avec cette double relique, puisqu'il arracha le bouchon de l'ampoule avec les dents avant de la lancer carrément en direction de son adversaire. Le liquide lacrymal contenu à l'intérieur se répandit dans les airs. Lorsqu'il toucha la traînée de flamme, non seulement il dissipa sur le champ le feu, mais en plus l'eau bénite remonta en direction de Camille et éteignit tous les feux qui palpitaient sur son corps, le brûlant atrocement en même temps.

— Et paf, dans tes dents le moche, fut le seul commentaire que l'exorciste condescendit à accorder pour conclure sa petite démonstration.

— Je ne renoncerai pas espèce de salaud.

— Je le sais, et je m'en réjouis d'autant plus que tu es pathétiquement faible comparé à moi, ricana l'archange.

Sur ce, le djinn invoqua les puissances du désert en faisant naître ex nihilo deux tornades de sable qui se mirent à tourner autour de l'exorciste dans le but manifeste de le broyer. Sans guère s'inquiéter, celui-ci fit battre ses ailes de plus en plus vite, à tel point qu'elles en paraissaient immobiles. Arrivées à huit cent battements par seconde, elles créèrent assez de puissance aérienne pour renvoyer les deux mini-tornades dans le désert, avec en prime les quelques gros nuages gris qui traînaient au dessus du Vatican.

— C'est tout ? Franchement pas terrible les sorts de tes petits copains, ça c'est ce qu'on apprend en première année à l'académie iscarote. Tu me déçois beaucoup, si j'avais su, je me serais saoulé avant, t'aurais encore été handicapé, mais au moins, j'aurais été trop bourré pour me rendre compte de ça.

— Je vais te... rhaa, c'est dur ...

— Et tu as bien raison, mais tu vas voir comme il est facile de mourir.

Aussitôt, il prit appui sur la pointe des pieds et s'élança, ses ailes le propulsant à une vitesse tout bonnement ahurissante. En à peine quelques micro-secondes, il était sur Camille et, après avoir retiré une plume de son plumage d'une blancheur virginale, s'en servit pour trancher la gorge de

celui qu'il avait si longtemps considéré comme son ami. Souillée par le sang du démon, la plume s'embrasa et se consuma avant que le corps de djinn tombe à terre.

Pris d'une certaine compassion pour son ami, l'exorciste se pencha vers lui alors qu'il finissait d'agoniser, le sang jaillissant à gros bouillons par la déchirure qui zébrait son cou.

— Ça n'aurait pas dû finir ainsi, tu aurais pu capituler et me rejoindre tu sais.

— Jamais, mon infiltration a déjà été une torture de tous les instants pour moi, alors abandonner tous mes principes était au dessus de mes forces. Et d'ailleurs, rien n'est fini, oh non, le cauchemar ne fait que commencer...

Et il poussa un dernier et profond soupir. L'exorciste se releva calmement et, soulevant la dépouille mortelle de son ami, le lança dans le feu qui gagnait de plus en plus de terrain, préférant faire croire à sa mort en combattant les forces du mal plutôt que contre lui. En un sens, malgré toute sa loyauté envers ses chefs, il ne pouvait oublier si facilement les liens qui l'avaient uni si fortement avec cette âme qui, longtemps, avait été comme un alter ego masculin pour lui.

A peine finissait-il sa prière pour le repos de son défunt adversaire qu'une troisième explosion ébranla le couloir. Mais cette fois, point d'incendie ou de djinn pyromane, mais un projectile qui venait de défoncer la face du palais épiscopal, et plus exactement, le couloir dans lequel l'exorciste se trouvait. Alors qu'il se précipitait pour voir ce qui se passait, un nouveau projectile frappa à quelques mètres du précédent, manquant de toucher notre héros. C'est à cet instant qu'il découvrit la nature particulière des projectiles. Ce n'étaient pas des obus mais des êtres humains intégralement caparaçonnés de métal, propulsés à toute vitesse pour détruire les murs. Et quand il vit les hommes-canon se relever et tituber vers lui en proférant des injures et en essayant de l'attraper, ses doutes se dissipèrent. Ce n'étaient pas des victimes mais bel et bien de nouveaux ennemis qui venaient le harceler jusqu'au sein même du refuge de la Chrétienté. Camille n'était que le précurseur, leur mise en garde, c'était maintenant au tour du peloton de débarquer...

Bandant ses muscles, il arracha le bras d'un des projectiles, s'en servant ensuite comme d'un gourdin pour abrèger les souffrances du malheureux, le coude de métal martelant la tête d'acier du pauvre hère. Puis, d'un seul coup de pied retourné à la mâchoire, il fracassa la tête de son compagnon. Décidément, il ne regrettait pas ses trois ans passés à faire la tournée des monastères bouddhistes, notamment le shaolin où, en à peine six semaines, il était parvenu à la trente-septième chambre, celle qu'on avait spécialement créé pour lui, puisqu'il était le meilleur combattant de tous les temps ! Puis, pivotant sur un seul talon, le deuxième venant s'appuyer sur un des rares murs encore intact, il s'élança, fracassa l'une des fenêtres et plongea dans le vide, faisant une chute de près de trente mètres. Mais ce qui dans la plupart des cas aurait été mortel pour un homme ne l'était pas pour un archange. S'aidant de ses ailes, il ralentit sa chute et atterrit en douceur au milieu de la cour principale, où les touristes étaient repoussés par le maigre contingent des gardes suisses, eux-mêmes dépassés par la situation après que le double commandement religieux et militaire de leur employeur eut été décapité dans un intervalle de quelques minutes, sans qu'ils puissent recevoir d'ordres.

Il ne leur accorda pas un regard, pas plus qu'aux touristes qui, éberlues, regardaient cet ange sortir du palais en flammes. Car il connaissait la triste vérité, il savait que la guerre venait de commencer et que tous périraient, tous sauf lui, appelé à un destin autrement plus glorieux que de refroidir dans la cour majestueuse de ce palais. Et comme pour confirmer ses pensées, les cousins des hommes canons arrivèrent à ce moment là, foule titubante de noirs grands, sales, hirsutes, avançant d'une démarche mécanique, le corps revêtu d'une armure grossière, les mains brandissant des flopees d'armes tranchantes ou contondantes. Tels des moutons, ces êtres que, conformément à la tradition magique des pays d'Afrique, voire du vaudou, on pouvait appeler des zombis, envahissaient le Vatican, se répandant dans ses moindres recoins.

D'abord la foule ne comprit pas ce qui se passait, même après que les premiers touristes, eurent été happés et déchiquetés, et quand enfin furent poussés les premiers cris et que commença la bousculade, il était déjà trop tard. Faisant passer leur devoir avant la compassion, les gardes suisses avaient convergé vers l'entrée du palais, pointant leurs hallebardes vers l'avant pour empêcher les

étrangers d'y chercher refuge. Hélas, quelques uns ne comprirent pas le message implicite et, dans leur folie, vinrent s'y empaler, souillant de leurs tripes la magnifique ordonnance de l'escadron archaïque certes, mais ne manquant pas de panache.

Ce n'était pourtant pas ce panache qui pourrait les sauver, si tant est que quelque chose puisse les sauver de l'horreur qui venait de s'abattre sur la petite enclave religieuse, qui faisait comme une tache incongrue dans cet état italien en pleine mutation, notamment sur le plan religieux. Car les zombis eurent vite fait de submerger les touristes et les gardes, leurs bras se retrouvant rapidement encombrés de chapelets d'appareils photos aux objectifs bouchés par les oripeaux multicolores des pantins helvètes.

Le nouveau chef de l'Ordre Iscariote sourit à la vue de cette boucherie qui réjouissait sa vue, bien qu'elle mette en danger ce pour quoi il avait combattu tant d'années. Il faut dire aussi que le métier d'Inquisiteur réservait peu de plaisirs, aussi lui et ses compères trouvaient ils un exutoire dans la vue du sang et le spectacle de la souffrance humaine, notamment lors de séances de tortures telles que les pratiquaient le plus célèbre des anciens grands maîtres de l'Ordre, le fameux Nicolas Eymerich.

Quand il jugea la situation assez dégradée pour exiger l'arrivée de renforts, il sortit de sa manche une clochette en or massif et l'agita nonchalamment. Un petit son aigrelet en sortit, et ce fut tout. Du moins en apparence, car dans les profondeurs du Vatican, dans des zones secrètes et inconnues du monde entier, même de la plupart des cardinaux et hauts fonctionnaires de la résidence épiscopale, une énorme machine de défense se mettait en place. Les novices de l'Ordre Iscariote, assistés des apprenties infirmières en gériatrie du Vatican, sortaient de leurs dortoirs en rangs serrés, prêts à en découdre avec l'ennemi. Les premiers, engoncés dans leurs soutanes de kevlar, portaient en bandoulière des crucifusils remplis de balles d'argent creuses bourrées d'eau bénite, avec à leur ceinture, en cas d'urgence, des chapelets explosifs. Les secondes, string pourpre et topless, leurs bikinis servant de frondes pour propulser des hosties d'acier, portaient en travers de leurs dos des ciboires transformés en lance-roquette miniatures.

Débarquant tels des diables hors de leurs boîtes, ils mirent en pièce les assaillants qui, trop lents et désorganisés, n'arrivaient ni à attraper leurs insaisissables adversaires, ni même à esquiver leurs tirs précis et implacables. Pour s'amuser, les infirmières étouffaient les zombis entre la masse douce de leurs implants mammaires avantageusement surdéveloppés, tandis que les novices usaient de leurs membres virils exultants comme de gourdins pour mieux briser les os de leurs ennemis. Pour tout dire, ce fut une véritable orgie, les instincts sexuels normalement bridés ne s'étendant pas forcément à la nécrophilie...

Mais les chefs de cette diabolique armée n'en avaient pas fini. Puisque les zombis avaient échoué, ils mirent en jeu des unités plus évoluées. Ce furent au tour des boxers chinois, ces miliciens anti-colonialistes de l'ère impériale, ressuscités pour l'occasion, déboulèrent en vagues successives. Heureusement, ils n'étaient que quelques milliers, mais pour les soldats de l'armée secrète de l'église, ces quelques milliers valaient bien les quelques millions qui avaient assiégé les comptoirs européens en 1901. Ces soldats dévoués corps et âme à leur foi mirent à contribution tous leurs talents, épuisèrent leurs armes jusqu'à les faire exploser dans leurs mains, en bref, combattirent jusqu'à la mort, taillant de larges brèches dans les rangs ennemis à coups de rafales de crucifusils ou d'hosties tranchantes comme l'épée la plus fine. Mais rien n'y fit, et quand succomba le dernier novice, ils étaient encore quelques dizaines de salauds chinois à vouloir en découdre.

Remplaçant son armure d'argent pour une tunique de lin échancrée sur la poitrine, sans manches et lui arrivant à mi-cuisse – une tenue beaucoup plus pratique quand il s'agissait de combattre même si moins protectrice – l'archange redescendit jusqu'au niveau des boxers et se mit en garde, attendant leur assaut final. A côté de lui, Bruce Lee et Jet Li auraient eu honte, tant il fut extraordinairement bon, à tel point qu'il ridiculisa même les meilleurs des boxers, ceux qui s'entraînaient depuis des années dans leurs dojos pour ce seul instant. Se servant de toutes les parties de son corps, poings, paumes, tranchants, coudes, manchettes, genoux et autres oreilles, il les élimina tous, alors même qu'ils l'attaquaient dix par dix. Ce qui n'était au fond pas un problème pour un combattant comme lui, au contraire, car plus ils étaient nombreux, moins il avait de chance de rater son coup...

Après avoir brisé ses dernières cervicales, il se retourna, s'attendant à devoir affronter de nouvelles

hordes d'ennemi pour lesquels ils déploieraient de nouvelles facettes de son art, comme la théomancie, une magie divine qui lui conférait d'extraordinaires pouvoirs, ou encore sa capacité de prendre l'apparence de divers monstres tels des lycanthropes, des griffons ou des vampires, mais rien de tout ça. Il n'y avait qu'un seul homme, costume trois pièces sobre et austère, lunettes noires, cheveux plaqués en arrière, air banal. Il lui délivra ces quelques mots avant de tout bonnement disparaître comme un nuage de poussière.

— Néo, I, Agent Smith will be back...

Il ne comprit guère ce qui venait de se passer et en fut même un tantinet désappointé. Car il avait cru entendre les barrissements des éléphants d'Hannibal, cru voir se faufiler dans l'ombre des régiments de sioux aussi furtifs que le renard, et d'autres saloperies de peuplades immigrées justement réprimées. Mais apparemment, sa démonstration avait fait mouche et convaincu ses invisibles adversaires de renoncer pour le moment. Pas à jamais, car tant que l'Archange Iscariote sera là pour se dresser en travers de leur chemin, ils ne vaincront pas, mais hélas, l'incarnation humaine de l'archange était vouée à mourir à terme, et qui peut dire si son successeur serait capable du même exploit ?

En tout cas, rassuré pour l'instant, mais inquiet pour l'avenir, l'Inquisiteur reprit son apparence humaine, assouplit un peu ses muscles pour éviter de douloureuses courbatures après l'éreintant exercice auquel son organisme venait d'être contraint puis, faisant apparaître la tunique normale de son rang, sortit calmement du Vatican, finissant d'écraser sous ses pieds quelques crânes ennemis. Quelques instants après, une pluie de zombobus éclata et finit de dévaster le palais épiscopal, qui n'y survécut pas et s'effondra dans un grondement effroyable.

Une chose était certaine, il était temps pour l'inquisiteur d'envisager de nouvelles perspectives de carrière...